LA CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES 8., OUVRAGE COMPOSÉ SOUS...




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
25 B
20



LA CONQUÊTE
DE NAPLES.





LA CONQUÊTE

DE NAPLES

PAR CHARLES VIII,

OUVRAGE COMPOSÉ SOUS LE REGNE DE LOUIS XV,

PAR PAUL G.

JUVENILIA MEA.

TOME II.





PARIS,

Chez FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN IX. (1801.)

LA
CONQUÊTE DE NAPLES
PAR CHARLES VIII.

CHANT XV.

Le Pape dit la Messe. Le Roi de France reçoit la discipline. Toute la Cour communie. On se rend en procession au camp de Charles. Publication et vente des indulgences. Le Roi donne trois couronnes. Marus livre quatre combats, etc.

O! Qu'ils ont eu de sagesse et d'esprit,
Ces gens sensés, qui tant nous ont écrit,
Que tout mortel, dont les braves ancêtres
D'un vieux châtel s'étaient rendus les maîtres,
Soit en tuant de pauvres villageois,
Soit en servant bassement quelques Rois,
Dérogerait à l'éclat dont il brille,
A sa noblesse, au rang de sa famille;
Qu'il deviendrait un manant, un vilain,

Un homme obscur, un roturier enfin,
Si, par l'effet d'une utile industrie,
Faisant bénir son nom dans cent États,
Il rapportait au sein de sa Patrie
Les dons que Dieu verse en d'autres climats!

O bonnes gens! qui, du nom de noblesse,
Si dignement voilez votre paresse
Et les erreurs dont vous êtes pétris!
Valets du prince, esclaves des ministres,
Flatteurs adroits de leurs premiers commis,
De leur maîtresse et de leurs favoris,
Exécuteurs de leurs ordres sinistres;
Vous qui souvent, objets de leur mépris,
A les servir plaçates votre gloire;
Dans l'antichambre oubliés, avilis,
Êtes-vous donc, et pouvez-vous vous croire,
Plus honorés, plus utiles, plus grands
Que ne le sont de sages commerçans,
Du fond d'un port donnant des lois au monde,
De leurs vaisseaux couvrant le sein des mers;
Animant tout sur la terre et sur l'onde,
Sur les rochers, sous la mine profonde;
Rendant par-tout la campagne féconde,
La cité riche, et par des soins divers
Distribuant les biens de l'Univers?

Du commerçant tout peuple est tributaire;
Sa vigilance et son heureux labeur,
De l'indigent soulagent la misère,

Et sourdement réparent le malheur
Que le soldat, le prêtre et l'exacteur,
Avec fracas, ont versé sur la terre.

Si votre esprit est encor prévenu,
Or, dites-moi, que n'a-t-on pas vendu?
Homme de cour, d'église ou de pratique,
Connaissez-vous quelqu'un qui ne trafique?
Que de cités, de provinces, d'États
Furent vendus par de grands Potentats!
Murs d'Avignon, le Pape à votre reine
Vous acheta huit cent mille ducats,
Fit son billet et ne le paya pas (1).
Sans déroger à la grandeur romaine,
De prieurés, de cures, d'évêchés,
Publiquement dans Rome il tient marchés.
Charges de cour, de robe, de finance,
Chez nous des Rois sont le commerce immense.
Leurs favoris, leurs pages, leurs valets
Vont trafiquant du crédit de leurs maîtres:
Mille beautés leur vendent leurs attraits;
Mille guerriers, le sang de leurs ancêtres;
Mille savans et mille beaux esprits
Vont leur offrant leur plume et leurs écrits,
Mal faits, mal lus, mal payés du libraire;
Car chacun vend. A la cour, au barreau,
Même à l'Église, on met tout à l'enchère:
C'est un grand mal, mais il n'est pas nouveau.
Lisez ces vers, et vous pourrez apprendre
Jusqu'à quel point, dans la sainte cité,

Des gens dévots, avec art ont porté
Chez nos aïeux, la fureur de tout vendre.

Dans la chapelle où le Pape *Alexandre*,
Disant la Messe, allait faire descendre
Entre ses mains le Dieu même du ciel;
Lorsqu'à genoux aux marches de l'autel,
Les Cardinaux, les Chevaliers, les Dames,
Dévotement en cercle se plaçaient;
Que pour toucher plus saintement leurs ames,
D'un ton fort clair vingt Eunuques chantaient (2),
Et qu'à leurs voix les orgues répondaient;
De ses beaux yeux la sensible *Maltide*
Fixe *Bourbon*, rappelle en son esprit,
En soupirant, ce qu'il dit, ce qu'il fit,
Dans ce vaisseau qui sous eux s'entr'ouvrit,
Pour rassurer son ame trop timide.
Depuis ce jour marqué par des combats,
Son sein, son cœur, et les jeunes appas
Qu'osa toucher ce guerrier intrépide,
Brûlent d'un feu qu'elle ne conçoit pas.

D'un air pensif, près d'elle *Polémide*
Prêtait l'oreille au Roi qui lui contait
Que *Nixtwoman* les femmes haïssait.

Paléologue à la belle *Étaïre*,
Sa tendre épouse, assez haut demandait
Si *Charles huit* lui rendrait son empire?
Perkin tout bas encor la marchandait.

Avec sa sœur *Borgia* plaisantait ;
Et *Fernandès*, s'approchant de *Délie*,
Lui dit ces mots : Maîtresse de ma vie,
Objet touchant, reine de tous les cœurs,
Or, dites-moi, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle affreuse et cruelle injustice,
En prodiguant à chacun vos faveurs,
N'avez-vous eu pour moi que des rigueurs ?

Tournant sur lui des yeux pleins de douceurs,
En souriant, cette beauté si chère
Lui répondit : ce fut pour mieux vous plaire.
Mes cruautés vous rendaient plus heureux
Que mes faveurs n'eussent jamais pu faire.
Vous n'estimez qu'une femme sévère ;
Je le fus donc. Souffrir de tendres feux,
Faire l'amour, selon vous, est un crime,
Et vous céder, c'est perdre votre estime :
J'ai résisté pour me la conserver.
Pensant ainsi, vous avez dû trouver
Mille beautés superbes et cruelles
Pour une prête à vous favoriser.
Peut-être même oserais-je penser
Que vous n'avez jamais eu d'infidelles.

Il est très-vrai, répart le Castillan.
Comme ils tenaient ce discours important,
Au bruit aigu d'une cloche d'argent,
Sur les autels voilà Dieu qui descend.

Le bon Roi *Charle* et le Pape *Alexandre*,

Tous deux d'accord, ayant conclu la paix,
En bons chrétiens veulent tous deux se rendre
Ce qu'ils ont pu l'un à l'autre se prendre
Pendant la guerre; et le Roi des Français,
Sans différer, rend *Délie* au Saint-Père,
Qui lui remet l'aimable *Palvoisin*,
Jurant tous deux, le calice à la main,
Qu'ils n'ont jamais, avec leur prisonnière,
Usé des droits que leur donnait la guerre.
Tous deux mentaient. *Agamemnon* jadis,
Au fier *Achille*, en rendant *Briséide*,
Jura comme eux qu'il n'avait point admis
Entre ses bras cette beauté timide,
Que son amour toujours la respecta;
Agamemnon comme eux se parjura.

Le Roi charmé croit le Pape sincère,
Baise ses pieds, redouble de ferveur,
Veut être absous. Aussitôt le Saint-Père,
Du pieux *Charle* applaudissant l'ardeur,
Prend un cordon, et de sa main divine
Au dos royal, qui devant lui s'incline,
Donne humblement vingt coups de discipline.

Incontinent ses doigts saints et bénis
Prennent le Dieu du ciel et de la terre,
Enveloppé d'une pâte légère;
Car nos regards seraient trop éblouis
S'il se montrait armé de son tonnerre.
Entre deux doigts avec grace il le tient;

Autour de lui chacun, comme il convient,
Est à genoux, se signe, et de sa tête
Frappe la terre, adore Dieu, s'apprête
A le manger. L'aimable *Palvoisin*,
D'un air contrit, abaissant sa paupière,
Du saint autel s'approche la première,
Plie un genou. Le Pape met soudain
Le Dieu du ciel sur ces lèvres charmantes,
Sur cette langue, organes de l'amour,
Qu'il a cent fois, dans ce fortuné jour,
Marqués du feu de ses lèvres brûlantes (3).

Bientôt après aux Dames de la Cour,
Au Roi de France, à celui d'Angleterre,
A l'Empereur, à leur suite guerrière,
De bouche en bouche il met la Trinité :
Si que chacun de zèle transporté,
Mange la même en ce divin mystère,
Et qui plus est, la mange toute entière.

Très-bien absous et très-peu repentans,
Sous un dais d'or, paré de longs rubans,
L'Empereur Grec, le Monarque des Francs,
Marchent tous deux à côté du Saint-Père.
Seul, derrière eux, vient le Roi d'Angleterre ;
Et, de l'Église au moment qu'on sortait,
Le Sultan Turc auprès de lui se met.
De *Charles huit* la maîtresse chérie,
Avec *Lucrèce* un peu plus loin marchait ;
La Reine grecque et *Maltide* et *Délie*,

Et *Polémide* et sa troupe aguerrie,
Pressant leurs pas, suivaient toutes ce dais
En s'appuyant sur le bras d'un Français;
Puis de *Zizim*, les Imans en prière,
Fermaient la marche, invoquant *Mahomet.*
L'heureux bâtard qu'engendra le Saint-Père,
Devant ce dais pompeusement portait
Le saint Ciboire et le Dieu du tonnerre.
Le front tondu, devant lui des enfans
Qu'il viola, qu'il para d'habits blancs,
De buis béni, de fleurs jonchaient la terre;
Et vers les cieux leurs encensoirs volans,
D'un doux parfum embaumaient l'atmosphère.

O bon *David!* alors tout le Clergé
Chantait tes vers sur deux files rangé;
Entre leurs rangs deux croix, une bannière,
Vingt châsses d'or dans les airs s'élevaient;
Et les soldats de *Charle* et du Saint-Père,
Formant la haie, avec force arrêtaient
Et repoussaient, en jurant de colère,
Les flots d'un peuple empressé, curieux,
Qui s'entassait en foule derrière eux.

Charle en cet ordre arrive à son armée,
D'un tel spectacle éblouie et charmée.
Au nom de Dieu le Pape la bénit
A haute voix, et tout bas la maudit.
Chacun se signe, et l'admire et s'empresse
Autour de lui. Déja chaque officier

Brigue l'honneur de baiser son soulier.
Chaque soldat, plein d'une sainte ivresse,
Cherche à le voir. Moines, prêtres, prélats,
De toutes parts exhortant les soldats,
Les confessant, remettant les offenses,
A bon marché vendent les indulgences.
« Nous en avons pour vous, pour vos parens;
» Nous délions les morts et les vivans,
» Les péchés faits et ceux qu'on pourra faire.
» Nous remettons même ceux des enfans,
» Qui, quelque jour, viendront à la lumière.
» En Purgatoire, hélas! si votre père,
» Ou votre sœur, votre fils, votre mère,
» Sont à gémir, l'argent les sauvera:
» Délivrez-les; payez; à l'instant même,
» Où votre argent dans nos mains tintera,
» L'ame épurée au ciel s'envolera.
» Du Seigneur Dieu tel est l'ordre suprême;
» N'en doutez point, mes frères; des péchés
» Dont en secret vous fûtes entichés,
» Non-seulement votre ame sera nette,
» Mais même encor par la vertu parfaite
» De notre heureuse et très-sainte recette,
» Vous n'aurez plus à craindre le Démon.
» Vous serez saints, quoi que vous puissiez faire;
» Larcin, viol, meurtre, inceste, adultère.
» Soyez athée, hypocrite, giton;
» Prenez de force ou *Jésus* ou sa Mère,
» Vous n'en serez pas moins en Paradis,
» Parmi les Saints tout à votre aise assis (4). »

Ce beau sermon, ce discours pathétique,
Confond, transporte, enivre les Français.
Péchant toujours, ne se damner jamais !
C'est un droit saint, un privilége unique
Que le païen, le juif et l'hérétique
N'a jamais eu ni ne peut obtenir.
Dieu le réserve au dévot Catholique.
A trop haut prix on ne peut l'acquérir.
Chefs et soldats, chacun soudain achette
La favorable et commode recette.
Même, chacun veut payer le premier.
Déja, déja, pour avoir ce papier,
A tout péché baume si salutaire,
L'un vend son bien, l'autre vole son frère;
L'autre à grands frais emprunte à l'usurier.
C'est un concours, un tumulte, une presse
Que rien n'arrête, et qui s'accroît sans cesse.
Moins promptement nos pères au Régent,
Pour des billets ont porté leur argent.

Le Prince Turc admire avec surprise
Le grand pouvoir de la chrétienne Église;
Mais il ne prit aucun de ses billets.

Le Prétendant au trône des Anglais,
Dit hautement qu'il n'en avait que faire;
Mais engendré par un double adultère,
Il en prit un seulement pour sa mère.

Le Roi des Francs, bien sûr que ses soldats

Iraient au ciel s'ils mouraient aux combats,
Sent redoubler sa noble confiance.
Le sort du monde est remis dans ses mains,
Et des trois rois qui briguent sa puissance,
Son noble cœur veut changer les destins.

Devant son camp vers son trône il s'avance;
A ses côtés le Saint-Père s'est mis;
Les cardinaux, les princes d'Italie,
Et les beautés dont sa belle est suivie,
Sur une estrade en cercle sont assis.

Par des soldats cette enceinte est fermée;
Ces chevaliers, ces prêtres, cette armée,
Ces drapeaux blancs qui dans l'air ondoyaient;
Ces encensoirs qui, de vapeurs légères,
Voilaient les cieux et la terre embaumaient;
Ces longues croix, ces mousquets, ces bannières,
Ce vaste camp, ces tentes qui mêlaient
Leurs faîtes d'or à l'antique verdure
Des vieux ormeaux plantés par la nature,
A tout mortel portaient au fond du cœur
La piété, la joie et la terreur.

Le tambour bat et la trompette sonne;
Charles se lève, on se tait, et soudain
Des mains du Pape il prend une couronne.
Paléologue et *Zizim* et *Perkin*,
Tous à genoux, tous les mains dans sa main,
Remplis d'espoir, viennent lui faire hommage

Pour les pays qu'à leur rendre il s'engage.
Il pose alors sur le front de tous trois,
Et la couronne et le bandeau des Rois.
Puis il leur dit d'une voix prophétique :
« Nobles héros, bientôt je reprendrai
» Tous vos États, et je vous les rendrai.
» De Trébisonde au golfe Adriatique,
» O Roi des Grecs, bientôt vous régnerez.
» Vous, plus puissant, Sultan, vous régirez
» L'antique Égypte et l'aride Arabie,
» Et la Chaldée et l'immense Assyrie.
» Par vous, *Perkin*, des rebelles Anglais
» Je vous ferai de fidèles sujets.

» O nobles Rois! ouvrez votre carrière
» Par mériter l'éloge de la Terre,
» En punissant un tyran détesté,
» Qui fait des Rois haïr l'autorité.
» Du Dieu vivant le généreux Vicaire,
» De ce tyran m'a donné les États.
» Naple est à moi. Secondez mes combats,
» Rois que j'ai faits, témoins de ma victoire,
» Couvrez vos fronts des rayons de ma gloire.
» Naples m'attend ; suivez-y mes drapeaux :
» C'est de ce port que mes heureux vaisseaux,
» Se partageant le couchant et l'aurore,
» Rétabliront *Perkin* dans l'Occident,
» Et conduiront aux rives du Bosphore
» Ces Rois sous qui doit fléchir l'Orient. »

A ce discours, dit d'un ton imposant,

Du prêtre Roi tous les sujets esclaves,
S'imaginaient être de vieux Romains,
Et qu'ils voyaient un des deux *Antonins*
Au monde entier imposer des entraves,
Et décider du sort des souverains.

Moins orgueilleux, mais peut-être plus vains,
Les guerriers Francs exaltant leur courage,
D'un ton léger hautement assuraient
A cent beautés, qui de fleurs les couvraient,
Qu'en tous combats ils auraient l'avantage.

Leur voix à peine a proféré ces mots,
Que du clairon leur oreille est atteinte:
Leur présentant des haches, des faisceaux,
Douze licteurs entrent dans cette enceinte.
Au milieu d'eux paraît un cavalier
Couvert d'un casque, entouré de laurier,
Et surmonté d'une aigle menaçante.
Sa robe est blanche, et de pourpre éclatante:
C'est un Consul. Les Romains éperdus
Crurent d'abord que, du fond du Ténare,
Perçant la nuit, *Camille* ou *Fabius*
Venait combattre et chasser les barbares.
C'était, lecteur, c'était le fier *Marus*
Qui prétendait aux Gaulois confondus,
De son pays fermer tous les passages;
Qui, méprisant les modernes usages,
Des vieux Romains possédant la vertu,
De leur habit s'est encor revêtu.

« O Roi! dit-il, en s'adressant à *Charle*,
» Écoute-moi : Député des Romains,
» Et des Toscans et des Napolitains,
» C'est en leur nom, ô Roi! que je te parle.
» Sors de ces lieux, va régir tes Gaulois :
» Connais nos mœurs; perds l'espoir qui t'abuse.
» De l'Éridan aux champs de Syracuse,
» Tout homme est libre et déteste les Rois.
» Sous des Tyrans abattus quelquefois,
» Nous paraissons soumis à leur puissance;
» Mais c'est l'Etna, nourrissant en silence
» Un feu couvert qui, prompt à s'embraser,
» De toutes parts répandant le ravage,
» Renversera, pour s'ouvrir un passage,
» Ces lourds rochers qui semblent l'écraser.
» Fuis donc, retourne aux rives de la Seine,
» Où tes sujets, suivant tes lois sans peine,
» Sont le portrait de ces faibles ruisseaux
» Que, dans tes parcs, on divise en canaux,
» On courbe en nape, en cascade on déploie,
» Ou qu'en longs jets vers le ciel on envoie (5),
» A tes desseins livrant toujours leurs eaux.
» Fuis : — Les Gaulois ne seront point nos maîtres.
» Au temps jadis, vaincus par nos soldats,
» Pillés depuis, et trompés par nos prêtres,
» Leurs vains efforts ne nous soumettront pas.
» Pour avoir vu les murs du Capitole,
» Et pour avoir, les armes à la main,
» Baisé les pieds de la Chrétienne Idole,
» Du monde entier tu te crois souverain;

» De nos Consuls imitateur servile,
» Tu fais des Rois, tu donnes des États :
» Mais, hors la France, est-il donc des climats
» Qui sous ton joug baissent un front docile ?
» De ces vains Rois que ton orgueil a faits,
» Je viens ici briser le diadême ;
» Je leur déclare, en ta présence même,
» Qu'aucun d'entr'eux ne régnera jamais.
» S'ils l'osent donc, qu'ils viennent me combattre ;
» Devant tes yeux mon bras va les abattre.
» Vois-les tomber ; mets à profit leur mort.
» Pars ; rentre en France, et n'attends pas leur sort. »

De *Charles huit*, des Rois qu'il vient de faire,
A ce défi peignez-vous la colère :
Chacun saisit des mains d'un écuyer,
Et sa cuirasse, et son casque d'acier.

Faible et fougueux, le Grec Roi de Byzance,
Prend son cheval, monte, part le premier,
Vole à *Marus* : debout sur l'étrier,
Son corps penché, se porte tout entier,
De tout son poids, sur sa brillante lance.
Marus, feignant de se mettre en défense,
Tend son écu vers le fer meurtrier ;
Puis s'inclinant évite avec adresse
Le coup pesant prêt à fondre sur lui.
Ne trouvant rien, l'Empereur de la Grèce
Frappe les airs, cherche en vain un appui ;
Son poids l'entraîne ; il tombe, il roule à terre.

Sa lance au loin sur l'arène légère,
Trace en glissant un sillon tortueux.
Le spectateur jette un cri douloureux.

Prompt à partir à cette triste vue,
D'un cheval turc *Zizim* presse les flancs,
Bande son arc, et de sa flèche aiguë,
Le bout placé sur la corde tendue,
Est de son sein avec force approché.
De l'autre bout l'arc à peine est touché.
La flèche vole, et sa pointe enfoncée
Dans les sept cuirs dont un Grec a formé
L'épais écu dont *Marus* est armé,
S'y cache entière, y demeure fixée:
Sa plume tremble; et *Marus* dépliant
Un bras nerveux, il soulève, il balance
Un javelot qu'avec effort il lance.
Le trait fend l'air, il vole, et du Sultan
Emporte au loin l'épais et rond turban;
Le spectateur crut voir voler sa tête.
Le Sultan tombe aux pieds de son coursier;
Ses brodequins sont pris dans l'étrier,
Son front rasé roule sur le gravier.
Le cheval fuit: on le suit, on l'arrête:
Chacun frémit. — Le froid et dur *Perkin*,
D'un pistolet abattant le déclin,
Vise *Marus*, qui, méprisant ses armes,
D'une main prompte élève et tourne en l'air
Les deux cordons d'une fronde légère;
Il en lâche un, voyant partir l'éclair

Du pistolet ; et la balle et la pierre
Frappent leur but. Perçant le bouclier,
Le plomb mollit en touchant la cuirasse.
Plus gros, plus lourd, plus solide en sa masse,
Le caillou dur étend sur son coursier
Le fier Anglais, en brisant son cimier.
L'Anglais en vain veut se remettre en selle :
Il se relève, il retombe, il chancelle,
Perd l'équilibre, et son poids l'emportant,
Il glisse à terre, et gît sans mouvement.

L'air et les bois et le camp retentissent
De cris de joie et de cris de fureur,
Qui vont au loin répandre la terreur.
A ce Consul les Romains applaudissent ;
De désespoir tous les Français frémissent.
Charles se lève, il s'arme, et ses héros
Contre *Marus* tous à marcher s'apprètent.
Mais les licteurs, en croisant leurs faisceaux,
Hâche levée, aussitôt les arrêtent ;
Et cependant l'intrépide *Marus*,
Sur son cheval passe, repasse, vole,
Et les défie, et court et caracole
Entre ces Rois sur la terre étendus.

Charles pâlit. *Palvoisin* éperdue,
Par une erreur pense qu'elle est déçue ;
Car elle voit dans l'un de ces licteurs
Cet inconnu qui surprit ses faveurs :
Elle en rougit ; elle reste interdite.

Lance en arrêt, *Bourbon* se précipite
Contre *Marus*. Hélas! en les voyant
Se menacer tous les deux de leurs armes,
Maltide a peine à retenir ses larmes,
Et de sa bouche échappe un cri touchant,
Qui rend plus vif l'espoir de son amant.

De sa naissance elle avait fait mystère,
A ce héros, à *Charle*, à tout Français.
Elle craignait sur-tout que *Bournarès*,
En apprenant qu'elle était prisonnière,
De trahison ne suspectât son père.
Elle eût voulu, sautant de la barrière,
Voler à lui, le presser dans ses bras,
Et détourner les terribles combats
Qu'il va livrer contr'un héros qu'elle aime.
Elle y courait; mais dans ce moment même
Elle découvre *Urbin*, ce même *Urbin*
A qui son père a destiné sa main.
Son cœur se trouble, un tremblement soudain
La fait rasseoir dans un désordre extrême.

Un cri s'élève, et contre son amant,
Marus accourt; *Marus*, en approchant,
Saisit, abaisse et présente une pique,
D'un bois pesant, large, rouillée, antique,
Que pour *Brutus* autrefois on forgea;
Et qu'un savant depuis peu retrouva
Au bord du Tibre, et tout près de sa source.

De son cheval chacun hâtant la course,

Casque baissé, corps penché, bras tendus,
Rapidement vers son rival s'avance.
La vieille pique et la moderne lance
Tout à la fois frappent les deux écus ;
Du choc affreux elles volent rompues,
Et leurs éclats se perdent dans les nues.
Des deux coursiers, front contre front heurtés,
Les quatre pieds se trouvent arrêtés.
Les deux héros restent fermes en selle,
Se parcourant d'un œil plein de fierté,
Et se montrant chacun très-irrité,
Et très-surpris que l'autre ne chancelle.
Ainsi l'on voit au sommet de l'Atlas
Deux gros rochers, sillonnés du tonnerre,
Braver ses coups, et ne s'ébranler pas.

Marus alors tire un long cimeterre,
Pesant, épais, à deux larges tranchans,
Qui de *Vendôme* abat en même temps
Le plumet blanc, le cimier, la visière.
Sur lui *Vendôme* allonge au même instant
Un coup terrible et non moins accablant.
L'adroit *Marus* l'évite en s'éloignant.
Son coursier grec, que l'Épire a vu naître,
Fier, plein de feu, digne en tout de son maître,
Issu, dit-on, de ces fameux coursiers
Qui dans l'Élide ont gagné des lauriers,
Levant sa tête, agitant sa crinière,
Reçoit le coup, se cabre, et tombe à terre :
Sous lui *Marus*, sanglant, meurtri, blessé,

Dans le harnois demeure embarrassé.

Bourbon ému, de cheval élancé,
Vole à *Marus*, et, le louant, s'empresse
A l'arracher au fardeau qui l'oppresse.
Quoiqu'irrité dans le fond de son cœur,
Charle admirant de *Marus* la valeur,
Et l'applaudit, et veut que sous sa tente
Ses écuyers le portent dans leurs bras.
Tous ses licteurs accompagnent ses pas.
Les Rois vaincus, et *Charle* et son amante,
Et le Saint-Père et tous leurs courtisans,
Suivent en foule; en désordre on s'avance.
Vantant *Bourbon*, sa grace, sa valeur,
Qui de trois Rois a vengé le malheur,
Chacun disait : c'est l'appui de la France.

Lorsque la foule entourant le vainqueur,
Chante sa gloire, et le suit en tumulte:
Maltide cède à l'instinct de son cœur,
Cherche *Marus*, l'aborde, le consulte
Sur le secret qu'elle a fait de son nom,
Sur ses projets, sur son intention,
Sur tout enfin, excepté sur *Bourbon*.
Suivant ses pas, mais à quelque distance,
Parmi la foule, *Urbin*, l'ardent *Urbin*,
Ivre en secret d'une double espérance,
Lorgne *Maltide*, et cherche *Palvoisin*,
Qui, paraissant du Roi seul occupée,
Le regardait, et disait : c'est bien lui;

Mes yeux, mon cœur ne m'avaient point trompée.
Mais que veut-il? qu'ose-t-il aujourd'hui?

Charles guidait la troupe triomphante;
De toutes parts il voit près de sa tente
Des orangers, des myrthes, des rosiers.
Son camp par-tout offre à ses chevaliers
D'épais bosquets et des lits de verdure.
Ses étendards, sa lance, son armure,
Le canon même, à ses yeux étonnés,
Sont de rubans et de fleurs couronnés.

Charles surpris, *Charles* croit qu'on apprête,
A son insçu, dans son camp une fête.
Il en demande, il en cherche l'auteur.
Nul ne l'a vu. L'art le plus enchanteur,
En déployant les plus brillans spectacles,
N'approche point de ces divins miracles.
Le Roi par-tout les voit multiplier.
Dans sa cuirasse et sur son bouclier
Germent des lis et des roses nouvelles;
Et dans son casque il voit deux tourterelles
Se caressant, et couvant de leurs ailes
Des œufs plus blancs que les œufs dont *Léda*,
Sous son beau Cygne, autrefois accoucha.
Ainsi, dit-on, quand sur le mont Ida,
De *Jupiter, Junon*, par son adresse,
Toucha le cœur, réveilla la tendresse,
Et sans délais à ses desirs céda,
La terre en fut plus belle et plus féconde;



Les fleurs, les fruits tout à la fois naissaient,
Et les oiseaux autour d'eux s'unissaient :
On voyait bien que les maîtres du Monde
Du pur nectar de l'Amour s'enivraient.

Que dis-je ! O ciel ! ô mon lecteur ! ô Muse !
Auprès du camp, dans ce fortuné jour,
Un Ange, un Saint, un Dieu fait-il l'amour ?

Non, ce n'est point un songe qui m'abuse :
Oui, ce sont eux, je les vois ; leurs transports
De la Nature ont ouvert les trésors.
Amans divins !.... O ma Muse !.... O cruelle !
Pourquoi ton doigt, sur ma bouche posé,
M'impose-t-il un silence forcé ?
Tu ne veux point qu'aux humains je décèle
Ces deux amans ; je t'obéis. Permets
Que, dans mes vers, seulement je révèle
Tous les plaisirs qu'ont goûtés les Français....
Mais, je le vois, tu condamnes mon zèle ;
Tu rends ma lyre à mes desirs rebelle.
Ma voix s'éteint.... Eh bien ! je me soumets.
Toujours, en tout, à tes ordres fidèle,
Je ne dis rien ; je cède, je me tais.

NOTES DU CHANT XV.

(1) Murs d'Avignon, le pape à votre reine
Vous acheta huit cent mille ducats,
Fit son billet et ne le paya pas.

Le pape ne promit, pour avoir cette ville, que quatre-vingt mille florins d'or à l'infortunée *Jeanne* I[re]., reine de Naples et comtesse de Provence. Ce marché fut fait en 1346 ou 1347. Le pape fit son billet; car il n'avait pas quatre-vingt mille florins, et l'on assure qu'il ne les paya jamais.

(2) D'un ton fort clair vingt eunuques chantaient.

Ou plutôt vingt *castrats;* car c'est le nom qu'on donne à ces eunuques blancs, qui ne sont privés que des deux sources de la vie, et non du canal qui sert à la transmettre.

Duclos assure, dans son *Voyage d'Italie*, que de cette multitude énorme d'enfans qu'on y châtre tous les ans, et qu'on voue uniquement à la musique, il n'est jamais sorti un bon compositeur. Il fait cette remarque en parlant du célèbre *Farinelli*, que *Ferdinand*, roi d'Espagne, et la reine sa femme aimaient également, et qui gouverna l'Espagne sous eux, ou plutôt qui la scandalisa par le crédit énorme qu'il avait acquis auprès de ses maîtres.

(3) Marqués du feu de ses lèvres brûlantes.

Les deux choses de ce monde qu'on écoute le plus inattentivement, ce sont la messe et l'opéra. On y cause, on y rit, on s'y entretient de ses plaisirs et de ses affaires; on

y lorgne des femmes, on y donne des *rendez-vous*. Mais ce qu'on ne fait pas à l'opéra, c'est d'aller et de venir comme on fait pendant la messe dans les églises catholiques, qui, à cet égard, ressemblent à un marché. Les poètes s'en sont toujours moqués. Le précurseur de *Boileau*, le vieux *Régnier*, disait dans ses satires :

Les temples aujourd'hui servent aux *rendez-vous*.

On voit même, par les canons des conciles, combien le clergé et les magistrats ont eu de peine à empêcher qu'on n'y dansât, et qu'on n'y chantât des chansons obscènes. On sait avec quelle indécence on y célébrait autrefois la fête des fous et celle de l'âne.

Mais ce qui est beaucoup plus ridicule que ces fêtes, c'est un *Alexandre VI*, souillé de stupre et de sang, disant la messe, communiant ses maîtresses, ses gitons et ses bâtards; prétendant faire descendre à sa voix le dieu du ciel, le tenir dans ses doigts, le faire passer dans des bouches qu'il vient de couvrir de ses baisers, ou qu'il se propose d'empoisonner, et qui, tout en méditant des crimes, se croit en droit d'absoudre des péchés auxquels il provoque, de donner la discipline aux rois et aux femmes, ou d'excommunier des pécheurs moins coupables que lui.

Certes, il nous semble que l'auteur étoit en droit de se moquer d'un tel pontife, et qu'il a bien fait de verser sur lui le *ridiculum acri* d'Horace. Car on ne doit pas oublier que c'est de la messe de l'incestueux *Alexandre VI* qu'il se moque, comme on faisait à Rome de son temps.

Ce n'est pas le poète qui manque à la morale, quand il plaisante sur des objets aussi ridicules; c'est le pontife qui insulte à la divinité, à la raison, à l'assemblée du peuple, quand il se livre à de telles profanations qui décèlent son

hypocrisie et ses restrictions mentales. C'est ainsi qu'on a vu dans Paris le cardinal *Caraffe*, légat du pape *Paul IV*, son oncle, dire en latin, lorsqu'il donnait au peuple prosterné sa bénédiction : *trompons ce peuple, puisqu'il veut être trompé. De Thou*, qui rapporte ce fait, livre XVII de son Histoire universelle, n'est pas coupable de l'avoir révélé au public, et les poètes qui en ont plaisanté, n'ont pas eu plus de tort que l'historien ; il n'y a de blâmable que le pontife.

Etre toujours, en tout, et par-tout respecté,
Sans avoir rien de respectable,
C'est ce que les tyrans tour-à-tour ont tenté.
Nul d'eux n'a résolu ce problême exécrable.
Si tu veux qu'on t'estime, il faut être estimable.
Rien n'en peut dispenser ; ton rang, ta dignité
Ne te rendent que plus coupable.
Le public est ton juge, et sa voix équitable
Te condamne au mépris, quand tu l'as mérité.

(4) Soyez impie, hypocrite, Giton,
Prenez de force ou *Jésus* ou sa mère,
Vous n'en serez pas moins en Paradis,
Parmi les Saints tout à votre aise assis.

Si de telles absurdités n'avaient pas été dites au peuple par les prédicateurs dans la chaire, où ces moines qui vendaient les indulgences montaient pour engager leurs crédules auditeurs à en acheter, on ne les inventerait pas. Elles ne seraient que de plates calomnies. Mais voici ce qu'on trouve dans les sermons du dominicain *Tekel*, qui vendait des indulgences. Vous seriez sauvés, disait-il, *ut etiam si quis Virginem matrem vitiasset et gravidam fecisset* : quand même vous auriez violé la Vierge mère, et quand même vous lui auriez fait un enfant.

Ce *Tekel* ou *Tetzel* ou *Testzel*, se vantait *de sauver plus*

de pécheurs avec ses indulgences, que Saint-Pierre n'avait converti de gentils par sa prédication. Lui et les autres dominicains ses camarades, vendeurs d'indulgences, avaient établi leurs bureaux dans des cabarets, pour avoir un plus grand débit, et ils y dépensaient en ivrognerie et autres débauches une partie de l'argent que la vente des indulgences leur procurait.

On sait que cette vente, donnée par *Léon X* aux dominicains, et retirée aux augustins qui l'avaient eue auparavant, fut la source d'une grande querelle entre ces ceux ordres, et la cause qui engagea *Luther* à écrire contre les indulgences, puis contre le pape, puis contre l'église. C'est pourquoi *Mezerai* appelait toutes ces disputes de religion *des intérêts de besace.*

Les jeux de mots ont toujours été à la mode, et *Luther* appelait l'église catholique, *ecclesia cacolyca : Eglise méchante louve.*

Quelque hardiesse que l'on trouve dans ce chant, il s'en faut bien que l'auteur se soit donné autant de liberté que l'auteur du poème du *Sceau enlevé*, ou celui *de la Guerre des dieux et des saints.*

Le premier fait coucher le *Saint-Esprit* avec *Vénus*, et la *Vierge* avec *Bacchus* dans l'auberge de la Tolérance. Là, dit-il, chant XII, strophe 20 :

> Là, réunis sont quelquefois *Brama*,
> Le bœuf *Apis*, *Pluton*, l'*Eatoa* (*),
> Le *Saint-Esprit*, *Odin*, le grand *Lama* ;
> Là, sont *Bacchus* avec la *Vierge mère*.
> . . . .
> Le dieu du vin avance ses affaires,
> Et des baisers boit aussi le nectar.
> . . . .

(1) C'est un Dieu de l'isle de Taïti.

On m'a conté qu'en pressant ses appas,
Dans son bonheur, *Bacchus* disait tout bas :
On l'a bien dit qu'elle était toujours Vierge.

. . . .

Le *Saint-Esprit* est un fort beau garçon,
Avec *Vénus*, sur-tout à table d'hôte ;
Elle l'avait pris en dévotion,
Et dans ses bras faisait la douce faute.

C'est une idée très-heureuse que d'avoir fait rencontrer ensemble tous les Dieux des nations à l'auberge de la Tolérance : quelques amateurs de la poésie eussent préféré qu'ils se fussent trouvés dans son temple. Cette Divinité, la plus utile aux malheureux mortels, n'a encore de temples nulle part, pas même dans les poèmes. Il faut espérer qu'un jour elle en aura dans toute la terre. En attendant, nous serons ses apôtres, et nous prêcherons son culte.

Dans le poème de *la guerre des Dieux*, on fait surprendre la *Vierge* par *Apollon* dans une garde-robe, et ils couchent ensemble sans difficulté : cela est un peu gaillard. On y met en action d'une manière comique les trois personnes de la Trinité. Il n'y a rien de tel dans la *Napliade* : aussi ce poème a-t-il été fait dans des temps fort antérieurs, où les idées n'étoient pas exaltées par la licence révolutionnaire. On ne s'y joue que des saints, on ne s'y moque que des mauvaises mœurs du pape et de ses bâtards. C'est un ouvrage timide.

(5) Ou qu'en longs jets vers le ciel on envoie..

Ce vers renferme encore un anacronisme. On ne connaissait point en France les *jets d'eau* du temps de *Charles VIII*. Ce ne fut que sous *François I* ou *Henri II* qu'on en vit dans le royaume. Le premier qu'on y ait eu, fut dressé à Chantilli par un *Montmorency*, après nos guerres d'Italie.

Il fut placé dans un petit jardin entre le château et le pont des carpes; il existait encore, lorsque la grande révolution de 1789 arriva. Je l'ai vu plusieurs fois; il ne s'élevait qu'à quatre ou six pieds tout au plus. Il fut admiré alors et parut une grande merveille. On ne soupçonnait pas qu'un jour on en ferait qui s'élèveraient au-dessus des plus grands arbres; et que le peuple s'accoutumerait si fort aux prodiges des arts, qu'au lieu de les admirer, il affecterait de les critiquer, et de n'être content d'aucun chef-d'œuvre.

CHANT XVI.

Les Saints reprennent leur vie et leur puissance. Nouveau conseil. Descente et voyage du Saint-Esprit. L'Amour est pris dans les filets de Saint Pierre.

O Voragin ! toi dont la main savante,
Et l'esprit juste et la bouche éloquente,
Pour enseigner à bien vivre aux humains,
Leur proposa l'exemple de nos Saints :
Qui ne connaît ton nom et tes ouvrages (1) ?
Ton livre d'or vivra dans tous les âges.
Modèle heureux de tout dévot auteur,
Tu vois en moi ton humble imitateur.
Bénis mes vers, du haut de l'empyrée ;
Jette sur eux un regard protecteur,
Et prête-moi la plume révérée
Dont tu traças la Légende Dorée.

Dans ton couvent, on m'assura qu'un jour
Ta docte main, par une adresse étrange,
Sut la tirer de l'aile d'un archange.
Celle que j'ai des ailes de l'Amour
Fut enlevée hier par la Folie,
Qui la remit à la jeune *Astasie*
Qui m'en fit don, et qui conduit ma main.

Viens donc m'aider dans mon pieux dessein :
Auprès d'un Saint, l'Amour est peu de chose;
Mes vers aussi n'égalent point ta prose.
Historien, confident des Élus,
Commentateur de leurs écrits confus,
Parle, instruis-moi; parle, fais-moi connaître,
Sans rien cacher, ce qu'ils sont devenus
Depuis l'instant où leurs yeux éperdus
Virent de loin la Vérité paraître.

A son aspect, les Saints évanouis,
Auraient été bientôt anéantis.
Leurs traits épars, déja presque détruits,
Se dissipaient comme un léger nuage.
Mais le Destin ne laissa pas long-temps
Cette Déesse éclairer ce rivage.

A son départ, tous ces traits différens
Atténués, dispersés par les vents,
Gardaient encore un peu de consistance.
Chacun des Saints recouvrant l'existence,
Courut après; et bientôt, comme il put,
Reprit le corps et les membres qu'il eut.

Ce ne fut pas sans un peu de mélange.
Dans ce conflit, Saint *Ovide*, en échange,
De son pied droit deux pieds gauches reçut.
Le bon Denis que dans la France on fête,
Entre ses mains porta long-temps sa tête
Sans la pouvoir rajuster sur son cou.
De Saint *François* Sainte *Irla* prit la barbe,

Et la plaça, vous vous doutez bien où :
On la nomma depuis lors *Sainte Barbe* (2).

Ainsi, dit-on, quand du tombeau les morts
Repasseront un jour à la lumière,
Et chercheront leurs membres et leurs corps
Pulvérisés, dispersés sur la terre,
De grands débats entr'eux s'éleveront.
Dans leur erreur, plusieurs même prendront
De leur voisin ou la tête, ou la cuisse,
Ou le genou. Le sein d'une novice
Par mille mains sera long-temps tâté,
Avant d'avoir retrouvé son côté.

Entre les Saints s'il fut fort disputé,
Voragin dit que les Saintes, entr'elles,
Eurent encor de plus grandes querelles.
Toutes voulaient ressusciter plus belles.
Si par hasard devant elles s'offrait
Bouche béante, œil louche, ou nez mal fait,
Nulle pour sien ne le reconnaissait.
Mais les grands yeux, les lèvres attrayantes,
Les genoux ronds, les tailles élégantes,
Les beaux tetons, par mille et mille voix
Étaient soudain réclamés à la fois.

Dans ce tumulte étrange, épouvantable,
Plus qu'un combat mille fois effroyable,
Sans y penser, Sainte *Anne* reperdit (3)
Ce pucelage et célèbre et bénit

Que deux maris autrefois lui laissèrent,
Qu'adroitement un troisième lui prit,
Et que depuis l'Église lui rendit
Par un arrêt que cent prélats signèrent.
Heureusement sa fille, en ce conflit,
Garda le sien : près d'être violée
Par mille Saints qui cherchaient à tâtons
Leurs pieds, leurs mains, leurs nez ou leurs mentons,
Elle ne fut.... Eh quoi!... que maculée (4).

L'Opinion, qui fuyait à grands pas,
Entend de loin ces terribles débats;
Et n'osant plus rentrer dans la contrée
Où devant elle un moment s'est montrée
La Vérité, du haut de l'Apennin
Sur ses enfans elle étendit la main,
Et leur jeta de cette eau vive et pure (5)
Qui du Dieu *Mars* a guéri la blessure,
Et dont depuis *Gabriel* se servit,
Lorsque Satan en deux le pourfendit.
Incontinent les Saints se retrouvèrent
A peu près tels qu'ils étaient autrefois;
Incontinent ils se réfugièrent,
D'un vol léger, sous les célestes toits.
Là, sans parler, long-temps ils demeurèrent
Tout étourdis, et le cœur tout ému
Du grand péril que leur troupe a couru.

Leurs sens troublés, par degrés se calmèrent;
Puis, de la joie à leur longue terreur

Les doux transports à la fin succédèrent,
Et puis long-temps entr'eux ils s'embrassèrent,
S'applaudissant d'avoir fui leur malheur.
Des matelots submergés par l'orage,
Long-temps roulés sous les flots en fureur,
Enfin jetés mourans sur le rivage,
Ont un plaisir moins vif et moins touchant,
Quand le ressort de leur ame engourdie
Reprend sa force, et d'instant en instant
Se déployant, les rappelle à la vie.

S'étant ainsi longuement embrassés,
Nos Saints encor un peu las et froissés,
Sur les coussins de cent trônes s'assirent;
Formant un cercle, à leur place ils se mirent.
Le lion, l'âne, et le pigeon divin,
Le chien de *Roch*, le cheval de *Martin*,
Les deux poissons qui de leur chair nourrirent
Cinq mille Hébreux sur les bords du Jourdain,
Aux pieds des Saints mollement s'étendirent.

De l'empyrée antiques habitans,
Ces animaux y furent de tout temps.
Ce fier lion appartint à *Cybèle*,
Sous *Jupiter* cet aigle combattit,
Et ce coursier à *Neptune* servit;
Le nourricier de l'enfant de *Semèle*
Soumit l'*Indus*, monté sur cet ânon,
Et tout Paphos adora ce pigeon.

Le président de ce conseil céleste,

En parcourant de son regard modeste
Tous les Élus, voit deux siéges vacans.
Comment, dit-il? Eh quoi! deux de nos frères,
Deux saints patrons de ce lieu sont absens!
Sont-ils détruits? et l'haleine des vents
A-t-elle donc, en si peu de momens,
Anéanti leurs vapeurs trop légères?

Chacun pâlit, chacun, d'un œil troublé,
Faisant le tour de la voûte étoilée,
Cherche quel Saint manque à leur assemblée.
De Saint *Janvier* le sang coagulé
Subitement et s'échauffe et bouillonne;
Il jette un cri dont l'Olympe résonne.
C'est Saint *Thomas*, s'écria-t-il; c'est lui:
Il nous dédaigne après nous avoir nui.
Les vents n'ont point détruit son existence.
Cet esprit fort est fait d'une substance
Qu'un soufle vain ne dissout pas ainsi;
Mais il nous fuit, il le doit; il entraîne
Dans son erreur la faible *Magdelaine*.
Je les ai vus, j'en suis épouvanté;
Je les ai vus, et je m'en crois à peine,
Marcher tous deux vers l'Incrédulité.
Ils ont vers nous conduit la Vérité.....
Ciel! à ces mots, qui les épouvantèrent,
Que de clameurs chez les Saints s'élevèrent!
O crime! ô honte! ô projets détestés!
Dans quel péril il nous a tous jetés!
Pour le punir, l'un invoque la foudre,

L'autre l'Enfer ; et les moins irrités
Assuraient bien qu'il ne faut plus l'absoudre.

Soudain ces mots, ces mots sont entendus
De tous côtés : elles sont disparues ;
On cherche en vain, on ne les trouve plus.
Eh qui?.... parlez.... eh qui ? — Mes trois Vertus.
Oui, toutes trois, toutes trois sont perdues,
Disait la Vierge en répandant des pleurs.

Le désespoir, les plaintes, les terreurs
De tous les Saints aussitôt augmentèrent.
Vers *Nicolas* tous les yeux se tournèrent,
On l'environne, et mille et mille voix
L'interrogeant, lui parlaient à la fois.
O *Nicolas!* ô Patron des pucelles!
Répondez-nous; parlez donc : où sont-elles ?
— Qui ? — Les Vertus. — Eh ! qui le sait? Messieurs,
Répart le Saint. Dans ce péril extrême,
Bien loin d'avoir veillé sur ces trois sœurs,
Je n'ai pas pu prendre garde à moi-même.
On m'a volé ce voile de fin lin
Que la Pudeur avait mis en ma main.
Moi, j'ai ma ligne au moins, s'écria *Pierre*.
— Ah ! dit la Vierge, ah ciel ! quel est mon sort !
La *Foi*, toujours si faible, si légère,
Si délicate, aura péri d'abord.
La *Charité*, dans sa marche inconstante,
Le matin, vive, et le soir, indolente,
Peut bien avoir succombé sans effort.

Mais l'*Espérance*, elle de qui l'audace
Surmonte tout, renaît dans la disgrace,
Et qui, dit-on, ne peut trouver la Mort;
Cette espérance est-elle anéantie?
Non, lui dit *Paul;* le croire est hérésie.
Mais il se peut que l'enfant de *Vénus*,
Qui mit toujours à nous nuire sa gloire,
Ayant sur nous remporté la victoire,
Ait un moment égaré les *Vertus*.
O mes amis! ô Patrons des fidelles!
Que ferions-nous? que serions-nous sans elles?
Cherchons-les donc. — A ce conseil, les Saints,
Pour les trouver, entr'eux se partagèrent
Du Paradis tous les divers chemins.
George et *Martin* sur leurs chevaux montèrent;
Le lion, l'âne et le taureau divins,
Les champs, les prés, les forêts visitèrent.
Virant sa queue, alongeant son museau,
Courant, jappant, flairant de place en place,
Le chien de *Roch* prétendit à la trace
Les retrouver. Le céleste corbeau,
L'aigle et le coq leurs ailes étendirent,
Volant, planant, se jouant dans les airs,
Observant tout; et les poissons promirent
De visiter les fleuves et les mers.

Comme ils cherchaient, la Vierge-mère envoie
Ce beau pigeon, dont l'esprit sans pareil,
Surnommé Saint, jamais ne se fourvoie.
Son œil, sa patte et son bec est vermeil;

Son col changeant, en se mouvant, déploie
Les septs couleurs des rayons du soleil (6).
Son aile blanche, et rapide et légère,
En un moment, fondit du ciel en terre.
Il crut d'abord trouver les trois *Vertus*
Vers ce rivage où jadis sur *Jésus*
Il descendit : il n'en trouva pas une.
Puis du Jourdain vers la Mecque il passa ;
Là, sous son aile, autrefois il porta
Les billets doux que la tendre *Ayescha* (7),
Fatmé la blanche, et *Cadisha* la brune,
Se disputant et d'attraits et d'amour,
A *Mahomet* écrivaient tour à tour.

Près de Samos il s'arrête, il soupire ;
C'est là, c'est là qu'autrefois il servait
Anacréon, qu'en sa tasse il buvait ;
Que dans sa main des bonbons il prenait,
Et qu'il dormait quelquefois sur sa lyre.

Puis, tout-à-coup, du sein de l'Orient,
Il prend son vol, il passe à l'Occident ;
Il vient revoir ces collines riantes
Où tous les ans, de leurs mains vigilantes,
Les bons Rémois font croître ces raisins
Dont l'Univers prise si fort les vins,
Où, dans sa patte, à Saint *Remi* lui-même,
Il apporta, du haut du Paradis,
La sainte Ampoule et le céleste crême
Pour baptiser et pour oindre *Clovis*.

Puis, il s'abat dans les murs de Paris.

Là, les amans, les saints, les beaux esprits,
Se vantent tous d'être, à ses lois, fidèles.
De la Sorbonne il porte les décrets,
Et les amans, les docteurs des ruelles
Assurent tous qu'il dicte ces arrêts
Qui sont rendus aux toilettes des belles.

O ville heureuse! ô séjour enchanté!
Qu'il a choisi, qu'il aime, qu'il préfère
Aux murs de Gnide, aux jardins de Cythère,
Au bois qu'à Chypre on a pour lui planté.
Ta Cathédrale à ses yeux est bien chère:
Dans cent tableaux, près de la Vierge-mère,
Il se voit peint avec l'enfant *Jésus*.
Un peu plus loin, au palais des Tournelles (8),
On l'avait peint entraînant de ses ailes
Le char léger de la tendre *Vénus*.

Il cherche en vain à l'Église, aux toilettes,
Dans le dortoir des couvens de Nonettes;
Il ne trouva nulle des trois *Vertus*:
Mais il y fit rencontre des trois Graces,
Prêtant aux arts, aux belles, aux écrits,
Ces tours heureux qui charment les esprits,
Laissant par-tout l'empreinte de leurs traces.

Depuis ce jour où le Turc irrité
A de Paphos détruit l'antique ville,

Et repeuplé cette triste cité
D'Eunuques noirs, effroi de la beauté,
Paris, Paris des Graces fut l'asyle. (9)

O noble Oiseau! de tous Français vanté,
Qu'avec plaisir tu revis ces trois belles!
Sur leur beau sein, en étendant tes ailes,
Ton cœur sentit battre leurs tendres cœurs;
Cent fois baisé, tu fus instruit par elles
Du lieu secret qu'habitaient leurs trois sœurs,
Ces trois Vertus à tous amans si chères,
A la beauté comme elles nécessaires.

Puis, de ces bords tu pars avec regret.
O doux Pigeon! ton œil les comparait
A l'Eurotas, au Pénée, au Céphise;
Et plus qu'eux tous, la Seine te plaisait.
Tu vois bientôt les murs du Paraclet,
Couvent béni, moderne et sainte église,
Murs qu'*Abélard* a pour lui fait bâtir.
Là, s'enferma la sensible *Éloïse :*
Là, quelquefois tu daignas adoucir
Le désespoir de sa peine mortelle,
Lorsqu'en rêvant elle croyait sentir
Ce qu'*Abélard* avait perdu pour elle.

Tu sens frémir les plumes de ton aile,
En t'approchant du château de Vergi.
O malheureuse, ô tendre *Gabrielle!*
Ce mets affreux que te sert ton mari,

Ce mets sanglant est le cœur de *Coucy*,
De ton amant! O fatale contrée!
Projet maudit! Festin digne d'Atrée!
L'Amour peut-il causer tant de fureur?
L'Oiseau sacré s'enfuit avec horreur.

Sur tes remparts, Toulouse, il voit éclore
Cette Églantine, et ces brillantes fleurs
Qu'en l'invoquant planta *Clémence Isaure*,
Pour couronner de tes jeux les vainqueurs.

Mais dans quels lieux s'arrête-t-il encore?
Quels sont ces bois, ces antres, ces coteaux,
Ce marbre antique, et ces naissantes eaux?
Oui, c'est Vaucluse : oui, c'est là que pour *Laure*,
Par ses beaux yeux constamment inspiré,
En vers si doux *Pétrarque* a soupiré.

O champs heureux de la belle Provence!
Nous vous devons des arts la renaissance :
Les voyez-vous ces nombreux troubadours,
Ces chevaliers, ces jongleurs et ces dames,
Plaidant leur cause au *Parlement d'Amours*,
Et discutant finement de leurs flammes?
De cette cour les conseillers sont femmes;
Les Avocats n'y disputent qu'en vers :
La loi commande aux amans comme aux belles
D'être en leurs vœux délicats et fidelles.
Là, comme ailleurs, selon les cas divers,
Le sens des lois s'étend ou se resserre :

Si quelquefois l'inconstant s'y tolère,
Les indiscrets n'y sont jamais soufferts.

Très-satisfait de ce brillant rivage,
L'Oiseau divin poursuivit son voyage;
Il vient à Rome, il passe au camp français.

Sur ces vallons, sur ces vastes forêts,
Où les beautés d'Italie et de France
De nos guerriers partageaient la licence,
Et se livraient aux plus bouillans excès,
L'Enfant, vainqueur des sujets de Saint *Pierre*,
Son arc en main, planait, lançait ses traits,
Et de ses feux embrasait l'atmosphère;
Le saint pigeon crut être dans Cythère.

De branche en branche, il parcourt cent bosquets.
Il voit *Bourbon* aux genoux de *Maltide*,
Le fier *Marus* caressant *Polémide*,
Et *Palvoisin*, ivre de volupté,
Au jeune *Urbin* prodiguant sa beauté,
Et lui disant : faut-il, sans vous connaître,
De mes appas encor vous laisser maître?
Ne puis-je en paix vous tenir dans mes bras,
Et ne vous voir qu'au travers des combats?

Le beau pigeon, assez près de ces tentes,
Découvre un bois de myrthes, d'orangers
Unis entr'eux par cent jeunes rosiers,
Mêlant leur cime et leurs fleurs différentes,
D'or, et de pourpre, et d'albâtre éclatantes.

Au fond du bois, entre de hauts rochers,

S'ouvre une grotte; et le lis et l'acanthe,
L'aubépin blanc, et de touffus lilas
A fleurs de pourpre, en grappes retombante,
La tiennent close, et détournent les pas
Du curieux, dont la vue égarée,
Sous leurs rameaux, cherche en vain son entrée.
Celle où *Thétis* trouva de si doux lacs,
Celle où *Didon* reçut les vœux d'*Énée*,
Celle où *Médor* vit couronner ses feux,
Des dons de *Flore* était bien moins ornée,
Et fut moins propre au mystère amoureux.

Entre ces fleurs, ces rameaux, ce feuillage,
Qui mollement glissaient sur son plumage,
Le pigeon perce, et se fraie un passage.
Son œil errant sur ces gazons fleuris,
Croit voir *Vénus* des Graces entourée,
Et de plaisir tendrement enivrée,
Dans ses beaux bras caressant *Adonis*.
S'il s'est trompé, quelle est donc cette belle?
Non : ce n'est point une simple mortelle.
Ses yeux, ses traits, son maintien, son souris,
Tout est charmant, tout est céleste en elle.

Muse, il est temps que ma voix le révèle.
Tu le permets : eh bien! je t'obéis;
Cette beauté, c'est..... Eh qui? *Magdelaine*
Convertissant l'incrédule *Thomas*.
Tout en cédant au charme qui l'entraîne,
Il nie encor; mais il sent trop, hélas!

Le grand pouvoir des féminins appas.
Le feu sacré s'allume dans ses veines;
Il presse, il prie, il lui peint ses douleurs,
Et dans ses yeux pleins d'humides vapeurs
La flamme brille au travers de ses pleurs.
Il l'attendrit. Les trois Vertus chrétiennes
Parlent pour lui, lui prêtent leur secours;
La *Foi* disait : croyez à ses discours;
La *Charité :* calmez ses tendres peines;
Et l'*Espérance :* en comblant ses desirs,
Vous jouirez du plus doux des plaisirs.

Aux trois Vertus la Sainte toute acquise,
Crut leur conseil, y demeura soumise.
Sur le gazon sa tête se pencha;
Ses deux genoux, en tremblant, s'écartèrent;
En soupirant son beau sein s'éleva,
Et ses grands yeux à moitié se fermèrent.

Plus enflammé le robuste *Thomas*
La tient pressée, et lui dit : à vous croire,
Oui, je mettrai dorénavant ma gloire;
Le Paradis, il est entre vos bras.
Témoin sacré de leurs divins ébats,
Le saint Pigeon qu'en vain la Vierge appelle,
Voit auprès d'eux la colombe fidelle
Qui, comme lui, de Vénus a jadis
Traîné le char; et soudain tout épris,
Faisant la roue, ouvrant l'une et l'autre aile,
Il tourne autour, il s'élance sur elle.

Les plus grands Saints d'assez loin le suivaient,
Et de leurs yeux ne perdaient point sa trace,
Se doutant bien qu'à l'aide de la Grace
Il trouverait ce qu'en vain ils cherchaient :
Presqu'aussitôt que lui-même ils entrèrent
Dans ce séjour d'heureuses passions.
A leur aspect, tous les cœurs se troublèrent.

Fuyant leurs yeux que mal ils évitèrent,
Les deux amans, la Vierge, les pigeons,
Les trois Vertus soudain se séparèrent;
Au fond de l'antre ils se réfugièrent.
Les deux pigeons virent ainsi jadis
Mars et *Vénus* par tous les Dieux surpris,
Et tous les deux encor se rappelèrent
Que dans Éden, quand *Ève* eut obtenu
Qu'*Adam* mangeât de ce fruit défendu,
Se voyant nus, tous les deux se cachèrent
Sous un figuier, et que Dieu les gronda.

Comme leur Dieu, tous les Saints se fâchèrent;
L'antre, les bois, les coteaux résonnèrent
De leurs clameurs, que l'écho répéta.
Vous, *Magdelaine!* une élue, une sainte,
D'un tel desir vous avez l'ame atteinte!
Vous vous livrez, sans honte et sans pudeur,
Aux documens de l'Esprit tentateur!
O honte! ô crime! ô céleste vengeance!
L'Enfer peut seul expier cette offense.
Moi, je le nie, et d'un pareil péché,

Sainte jamais n'eut le cœur entiché,
Répart *Thomas*, en ravissant encore
Un doux baiser à la sainte beauté
Dont le beau front de rougeur se colore,
Et dont le cœur palpite épouvanté.

Chacun des Saints proteste, affirme, crie
Qu'elle a rompu son vœu de chasteté :
Thomas les raille, et la baise et le nie.

— O Saint *Thomas!* quelle témérité !
Nous l'avons vu. — Belle raison pour croire!
Frères très-saints : or, dites-moi, vos yeux
N'ont-ils pas vu cent miracles fameux
Qu'on n'a point faits ? — Mille témoins pieux
L'attesteront. — Je crois peu toute histoire
Dont les témoins ont été si nombreux.
Vous savez tous quelle est mon aventure :
L'œil sur l'objet, le doigt dans la blessure
Du saint côté que j'observais tout nu,
Voyant, touchant, je n'ai pas même cru.
Et vous voulez qu'aujourd'hui plus crédule,
Ici, pour vrai j'admette sans scrupule
Ce que votre œil a très-mal aperçu !
Qui croit ainsi, bien souvent est déçu.

A son discours, à sa noble assurance,
Déja des Saints plus de la moitié croit
Qu'on ne doit pas croire tout ce qu'on voit.
Saint *Jean* le jure, et prétend qu'on offense

La Sainte et lui par excès de croyance.
Mais Saint *Janvier* et Saint *Paul*, et ces Saints
Dont l'esprit dur tourmenta les humains,
Plus acharnés, plus prompts à la vengeance,
Prenant la croix, la crosse ou le bourdon,
Des indévots menaçaient le Patron.

Les trois Vertus, de lui très-satisfaites,
L'encourageant, applaudissent tout bas
Sa fermeté, ses paroles discrètes.
La *Charité* lui dit : ferme, *Thomas* ;
Mentez, sauvez la beauté qu'on envie,
Qu'on persécute, et qui sur vous se fie.
La *Foi* lui dit : persévérez, croyez
Qu'en pareil cas tout honnête homme nie.
Et l'*Espérance* à son cœur certifie
Que de ces Saints à lui nuire employés,
Les esprits lourds et l'âpre jalousie
Par ses discours vont être fourvoyés.

De son flambeau semant mille étincelles
Sur ces cœurs durs, à ses ordres rebelles,
Le dieu d'Amour les trompe en leurs projèts.
Chacun soupire, et déja chaque Sainte
Cède aux desirs dont son ame est atteinte.
L'Amour sourit, il lance tous ses traits;
Il s'applaudit de ses brillans succès,
Quand tout-à-coup il aperçoit descendre
Du haut des airs sur sa tête un long rets
Bien étendu, large, prêt à le prendre ;

Il se retourne, il voit d'un air benin
Sur un nuage une sainte figure,
Tiare au front et crosse dans la main;
Deux lourdes clefs pendaient à sa ceinture.
A tous ces traits, il reconnaît soudain
Ce vieux pêcheur des rives du Jourdain,
Nommé *Barjone*, et surnommé *la Pierre*,
Qui, dans ses rets que tout chrétien révère,
L'allait saisir au sein même des airs,
Comme un poisson qu'on enlève des mers.
Il semblait pris; ses ailes enlacées
Par le filet étaient déja pressées;
De son danger le monde entier frémit:
Les jeux, les ris, les Vertus dispersées
Quittent ces bords; la Volupté s'enfuit;
L'Astre du jour cesse à l'instant de luire,
L'Enfer s'émeut, la Nature en gémit,
Et resta même un moment sans produire.

NOTES DU CHANT XVI.

(1) Qui ne connaît ton nom et tes ouvrages?

Jacques appelé *Voragine*, du lieu de sa naissance près de Gènes, vint au monde en 1230; fut d'abord dominicain en 1244 en 1267 ; devint provincial de son ordre, puis archevêque de Gênes en 1292. Il fut un homme très-simple, si l'on s'en rapporte au style de la *Légende dorée* dont il est l'auteur.

C'est une compilation d'histoires pieuses qui édifiait de son temps, et qui scandalise du nôtre, tant le goût change chez les hommes.

Je doute cependant toujours qu'un homme qui de paysan devient moine, et de moine archevêque, soit un homme assez simple pour écrire de bonne foi tant de contes. Il y a de grands fourbes en fait de simplicité.

(2) On la nomma depuis lors Sainte *Barbe*.

Sainte *Barbe*, native de Nicomédie, selon la légende, étoit fille d'un riche et puissant seigneur, appelé *Dioscore*, païen fanatique.

Sa fille s'obstinant à demeurer vierge, et à ne pas sacrifier aux idoles, il la livra lui-même aux bourreaux. Ils ne purent jamais la faire mourir, quelques tortures qu'ils lui infligeassent. Le père en devint plus furieux, il tira son sabre et abattit la tête de sa fille d'un seul coup.

Il y a des savans qui ont poussé l'incrédulité jusqu'à douter de cette histoire.

(3) Sans y penser, Sainte *Anne* reperdit.

Tout est miracle dans l'histoire de Sainte *Anne*. D'abord, comme le dit *Bayle*, *elle ne paroît ni en blanc ni en noir dans l'écriture*, et il est certain qu'elle ne paroît en aucune couleur dans les écrits des trois premiers siècles : car nul auteur n'en a dit un seul mot pendant les trois cents premières années de l'église.

Ainsi, c'est par une révélation particulière que Saint *Epiphane*, qui vivait au commencement du quatrième siècle, a pu savoir que la mère de la Vierge s'appelait Sainte *Anne*; qu'elle était fille de *Mathan*, prêtre de Bethléem; femme de Saint *Joakim*, et qu'après vingt-deux ans de stérilité elle accoucha de la Vierge.

Dès que les théologiens surent son nom, ils voulurent connaître son histoire. Quelques-uns d'eux prétendirent qu'elle avait eu trois maris, *Joakim*, *Cléophas* et *Salomé*; qu'elle avait eu une fille de chacun d'eux; que toutes trois s'appelaient *Marie*; que l'aînée seule demeura vierge, et engendra l'enfant *Jésus*; que la deuxième fut mère de Saint *Jacques* le mineur, et la troisième de Saint *Jacques* le majeur, et de Saint *Jean* le disciple bien aimé. Ces théologiens assurèrent tous ces faits, parce que l'Évangile dit que *Jésus* avait des frères et des sœurs, et que ne pouvant croire que la Vierge, après avoir engendré miraculeusement le *Christ*, eût engendré charnellement d'autres enfans, ils aimèrent mieux croire que ceux qui sont appelés par les évangélistes frères et sœurs de *Jésus-Christ*, étaient les enfans de ses tantes, et par conséquent ses cousins.

L'évangile assurant que la Vierge était née d'une femme fort âgée, ce systême ne put se soutenir. Alors on fit de Saint *Joakim* le troisième mari de Sainte *Anne*; on assura

que les deux premiers lui avoient laissé sa virginité, qu'elle ne la perdit qu'avec le troisième. Mais des théologiens d'une conscience plus délicate, ont affirmé que Saint *Joakim* ne la lui a point prise, qu'il lui a fait un enfant en lui donnant un simple baiser sur la joue.

Jean Scot, à la fin du treizième siècle, se rendit si fameux par la subtilité avec laquelle il combattit pour cette *conception sans macule*, qu'on l'a cru l'inventeur de ce dogme; mais, long-temps avant lui, Saint *Bernard* et d'autres Saints avaient recherché avec soin si Sainte *Anne* avait gardé ou perdu sa virginité. Ce qui dissipa enfin tous les doutes, c'est que la *Sorbonne*, dans le quatorzième siècle, se déclara pour cette conception sans *copulation charnelle*, qu'elle appela l'*immaculée conception*. Cent ans après, le concile de *Basle*, dans sa trente-sixième session, décréta que l'*immaculée conception* était un article de foi : et cent vingt ans après ce concile, celui de Trente confirma ce décret, en déclarant que tous les hommes étaient nés dans le péché, excepté la *Vierge*. Voilà comme les opinions religieuses se forment; et comment *Jésus-Christ*, qui, dans l'Évangile, a un père et une mère, des frères et des sœurs, se trouve aujourd'hui fils unique, né d'une vierge, engendrée elle-même dans les flancs d'une autre vierge. C'est cette histoire arrangée ainsi en quatorze siècles, au travers des disputes de cent mille théologiens, que l'auteur de ce poème a exprimée en cinq vers, quand il dit :

Ce pucelage et célèbre et bénit
Que deux maris autrefois lui laissèrent,
Qu'adroitement un troisième lui prit,
Et que depuis l'Église lui rendit,
Par un arrêt que cent prélats signèrent.

On ne sait rien de la mort de Sainte *Anne*. Il était en

effet bien moins intéressant de savoir comment elle est morte que comment elle a conçu. Les confesseurs et les casuistes s'occupent toujours beaucoup plus du péché qui donne la vie que de tout autre. Mais si l'on ignore comment Sainte *Anne* est allée *de vie à trépas*, on sait certainement que sa tête est à Chartres en France, à Duren dans le duché de Liége, et à Ursitz dans le diocèse de Wirtzbourg. Il ne faut pas dire que c'est impossible, car c'est l'impossibilité qui fait le miracle; il faut demander seulement si ce miracle est plus grand que celui d'engendrer sans copulation.

(4) Elle ne fut, eh quoi ? que *maculée.*

C'est le mot propre, le mot technique, le mot consacré dans tous les livres de théologie.

L'*Agneau sans tache* ou l'*Agneau sans macule*, c'est-à-dire né sans la *tache originelle*, sans l'acte de la génération; acte qui, selon les théologiens, souille tous les hommes qui lui doivent la vie. Etrange idée ! mais qui a valu beaucoup d'argent et d'honneurs aux prêtres catholiques.

Ce mot est si bien le mot propre, il est si familier aux dévots, si consacré, que le grand Corneille a osé faire dire sur le théâtre à sa vierge *Théodore*,

Je saurai conserver d'une ame résolue,
A l'époux *sans macule* une épouse *impollue.*

Et c'était sérieusement que ce grand homme parlait, et non pour se moquer de ce jargon mystique qui n'a été inventé que pour effrayer les imaginations faibles, et leur faire expier à prix d'argent jusqu'au plaisir qu'ont eu leur père et leur mère en les procréant.

(5) Et leur jeta de cette eau vive et pure.

Ces vers sont une allusion aux poëmes de *Milton* et

d'*Homère*, et une critique des blessures qu'ils font infliger à des dieux et à des anges.

(6) Les sept couleurs des rayons du soleil.

Lorsqu'on fait passer un rayon du soleil par un prisme, il se partage en sept autres qui ne se divisent plus, quelque prisme qu'on leur offre.

Ces sept divisions du rayon ont chacune leur couleur, et se placent dans cet ordre de bas en haut : le rouge, l'orangé, le jaune, le verd, le bleu, le pourpre et le violet. Tous réunis, ils ne donnent qu'une couleur blanche ; mais chacun porte en soi sa couleur primitive et inaltérable.

M. l'abbé *Rochon* a prouvé, par de fort belles expériences qu'il a faites sur la lumière des étoiles, qu'elle était de même nature que celle du soleil.

(7) Les billets doux que la tendre *Ayescha*.

Dans l'Orient, on fait porter des lettres d'une ville à l'autre par des pigeons élevés à cet effet. On attache la lettre sous leur aile.

Cadisha était la veuve qui fit la fortune de *Mahomet* en l'épousant.

Ayescha, qu'on prononce *Ayeska*, était la femme qu'il aima le plus. Elle n'avait, quand il l'épousa, que cinq ans ; il consomma son mariage avec elle aussitôt qu'elle en eut huit.

Cette nubilité trop précoce est la grande cause qui oblige les Asiatiques à enfermer les femmes.

On nous a conservé un trait de la vie de cette *Ayescha*, bien propre à nous faire sentir qu'elle ne manquait pas d'esprit.

Mahomet voulait répudier une de ses femmes qu'il n'aimait pas. Il regrettait les nuits qu'il employait avec elle, car,

conformément à sa belle loi : *maris, voyez vos femmes ; elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens*, il les admettait tour-à-tour dans son lit ; chacune avait sa nuit ; il ne faisait point de passe-droit : celle qu'il voulait répudier était désespérée ; n'être plus la femme du saint prophête, lui paraissait un affront insupportable.

Ayeska vint la trouver, lui promit qu'elle ne serait pas renvoyée, si elle voulait lui céder les nuits qu'elle devait passer avec *Mahomet* ; elle y consentit bien volontiers, satisfaite du vain titre d'épouse. *Ayeska* eut ainsi double part, et le prophête fut content.

Ayeska fut infidèle au prophête, et elle le fût assez pour que sa conduite devînt l'histoire publique du pays et le scandale des disciples de *Mahomet*.

Ali, son disciple le plus célèbre, se crut obligé d'en avertir *Mahomet* : *Mahomet* refusa de le croire, répondit que sa femme était fidèle, et publia un nouveau chapitre de l'*Alcoran* qui déclarait à tout musulman de la part de Dieu qu'*Ayeska* n'avait point forfait à la foi conjugale, que les bruits qui couraient sur elle étaient calomnieux ; qui leur défendait d'en parler à l'avenir, et qui menaçait des plus grandes peines dans ce monde et dans l'autre ceux qui médiraient des honnêtes femmes.

Ali fut puni dès ce monde. *Ayeska* ne lui pardonna pas son indigne procédé, elle lui fit refuser trois fois le caliphat, après la mort de *Mahomet* ; et lorsqu'il l'obtint, après ces trois premiers successeurs du prophête, elle se mit à la tête d'un parti et lui disputa l'empire ; elle fut prise à la bataille de Basra, et menée à *Ali*. Il la fit conduire avec honneur à Médine ; elle avait un grand parti : les musulmans ne l'appelaient que *la mère des fidèles*. La révolte ne s'appaisa pas, *Ali* fut assassiné, et dans la suite sa famille fut détruite.

Ce fut la punition d'avoir révélé au mari les secrets de la femme. *Ayeska* survécut quarante-huit ans à *Mahomet*. Elle était fille d'*Abubeker*.

(8) Un peu plus loin, au palais des Tournelles.

Ce palais était alors celui des rois ; il était situé dans le lieu où depuis on a construit la place royale, l'église des minimes, les rues Saint-Gilles, du Parc et du Foin : ainsi cet hôtel occupait un terrain immense. Les rois y habitèrent depuis *Charles VII* jusqu'à *Henri II*.

Auparavant, les rois avaient habité l'hôtel Saint-Paul, de l'autre côté de la rue Saint-Antoine : il s'étendait depuis la rue Saint-Paul jusqu'à l'Arsenal.

Les premiers rois de la race des Capet avaient demeuré dans l'île qu'on appelle du Palais ; cette île alors comprenait toute la ville. *Philippe-Auguste* et Saint *Louis* y logeaient.

Depuis *Henri II*, les rois établirent au Louvre leur résidence. Ce fut *Catherine* de Médicis qui changea ce château en palais : *Louis XIV* y ajouta la célèbre colonnade, et fit bâtir le palais des Tuileries, qu'il y joignit par une galerie la plus longue qu'il y ait en Europe, et qui est maintenant la plus riche et la plus magnifique qu'il y ait au monde, depuis qu'on y a rassemblé les chefs-d'œuvre de la France, et ceux de la Flandre et de l'Italie, fruits de nos conquêtes.

(9) Paris, Paris des Graces fut l'asyle.

Montaigne, liv. III, chap. 9, fait de Paris un grand éloge, qu'il termine par ces mots : *tant que cette ville durera, je n'aurai faute de retraite*. *M. Bernardin de Saint-Pierre*, vol. III, étude 13 de ses Etudes de la Nature, en fait un

non moins grand, qu'il commence par nous dire qu'*il préfère Paris à tout ce qu'il a vu dans le monde*. J'étais fort tenté de transcrire ici tout ce qu'en disent ces deux amis de l'humanité, hommes d'un grand sens et d'une moralité reconnue, afin d'opposer leur sentiment qu'ils ont motivé, à la boutade de *J. J. Rousseau* dans son *Emile*. Mais les ouvrages de *Montaigne* et du citoyen *Bernardin de Saint-Pierre* sont entre les mains de tout le monde : personne n'ignore ce qu'ils ont dit.

Mais ce que beaucoup de gens ne savent pas, c'est que Paris, comparé aux autres capitales de l'Europe, est la plus petite de toutes; c'est celle qui renferme la portion la moins considérable des habitans du territoire de l'État. Londres renferme la huitième ou la neuvième partie des habitans de l'Angleterre ; Paris ne contient pas la trentième partie de ceux de la France. C'est ainsi qu'en appliquant le calcul aux objets qu'on veut bien connaître, on rectifie une multitude d'idées ; tandis que ceux qui ne jugent que sur les apparences, vont d'erreur en erreur.

Soit que les habitans de Paris aient au fond de leur caractère cette gravité et cette sagesse dont les louait autrefois le célèbre *Julien*, empereur et philosophe, soit qu'ils n'aient plus que de la frivolité, ils passent pour être un des peuples les plus doux de la France. Mais toute capitale ressemble aux antres d'Eole, où tous les vents se rassemblent et y fomentent des tempêtes horribles. On a beaucoup cherché, dans le temps de la révolution, à changer les mœurs et les habitudes des Parisiens, quoiqu'elles passassent généralement alors pour être les plus douces et les plus aimables de l'Europe. J'ai entendu des énergumènes jurer de fureur contre ce peuple dont ils ne pouvaient pas, disaient-ils, changer assez rapidement toutes les coutumes. Il eût beaucoup mieux

valu essayer de faire influer leur bonhomie et leur gaieté sur l'inquiétude et la fougue de quelques esprits provinciaux. Mais.... Mais.... Mais...

Heureusement on revient bien vîte à son caractère, et nous espérons que les Parisiens n'en changeront point.

Puissent-ils conserver leur aimable folie,
Leur gaîté, leurs bons mots, leur douce raillerie,
Le charme décevant de leurs faciles mœurs!
Qu'ils ne prétendent point à devenir meilleurs.
Que, paraissant jouer et badiner sans cesse,
Du masque de l'enfance ils voilent leur sagesse,
Et qu'ils ne craignent rien que les réformateurs.

CHANT XVII.

L'Amour échappe aux filets de Saint Pierre. Il se ligue avec la Vanité. Nicolas tombe dans une étrange tentation.

Que mon lecteur, s'il partagea ma crainte,
Calme l'effroi dont il eut l'ame atteinte.
Dans cette horrible et soudaine terreur,
Qui s'étendit sur la nature entière,
Qui du soleil obscurcit la splendeur,
Qui sur son axe a fait trembler la terre,
Le seul Amour est resté sans frayeur.

Sous les replis du long rets qui l'enserre,
Loin de rien craindre, il prend un air moqueur;
Et, déployant son adresse ordinaire,
Il se saisit de ce flambeau vainqueur,
Plus dangereux que les coups du tonnerre;
Puis l'appliquant aux filets de Saint *Pierre*,
Y met le feu, passe, fuit au travers,
Et d'un souris ranime l'univers.

Vieillard fécond en grossières malices,
Je punirai tous tes vains artifices,
Lui dit ce Dieu : voyons donc si mes traits
Sont dans leurs coups plus sûrs que tes filets.

Lors il saisit ce trait irrésistible
Qui fit un fou du sage *Salomon*,
Et qui depuis, aux rives du Cison,
Pour *Magdelaine* et la jeune *Marthon* (1)
A de *Jésus* rendu l'ame sensible.

La flèche part, le Saint épouvanté
Se met en vain à l'abri d'un nuage;
Jusqu'à son cœur le trait s'ouvre un passage.
Dans tous ses sens le tumulte est porté.
Il veut monter sur la céleste sphère;
Mais il s'égare, et descend sur la terre;
Puis, sans savoir ni pourquoi ni comment,
Il se retrouve au milieu de ce camp,
Où le Roi Franc, où le Roi d'Angleterre,
L'Empereur Grec, le Turc et le Saint-Père,
Aux voluptés se livraient tour-à-tour,
Et savouraient les douceurs de l'Amour.

A leur bonheur il prétend mettre obstacle.
Pour les punir, il commence un miracle;
Il le commence, et ne peut l'achever.
Dans son désordre, il ne peut retrouver
Le ton, les mots, le geste nécessaire
Pour accomplir cette œuvre salutaire.
Il se consume en efforts superflus.
Tel qu'un pêcheur quittant les flots émus,
Las du travail, assis sur le rivage,
De ses vieux rets rejoint les nœuds usés:
Le Saint, perdant et reprenant courage,

Raccommodait ses filets embrasés.

Observant mal dans ce camp toutes choses,
Il a tourné ses avides regards
Sur une tente, entre des étendards
Ornés de myrthe et de palme et de roses.
Ses yeux fixés demeurent éblouis
Par les appas de la jeune *Maltide*,
Qui, d'une main caressante et timide,
Des doux transports dont *Bourbon* est épris,
Se défendait. Le Saint à cette vue
Se sent frapper d'une ardeur inconnue.
Moins promptement autrefois pour *Daphné*,
Le Dieu des Vers eut le cœur enflammé.

De ses desirs alors n'étant plus maître,
Devant *Maltide* il brûle de paraître;
Mais sous quels traits? Un saint plaît rarement.
Un militaire est bien plus séduisant.
Soyons guerrier. Il dit: au même instant,
Son auréole est en casque changée;
Ses clefs d'airain sont un glaive pendant
A son côté; son épaule est chargée,
Non d'un filet, mais d'un carquois brillant:
Vous l'eussiez pris pour le Dieu de la guerre.

Si *Jupiter*, qui fut le Roi des Dieux,
Se disait-il, pour plaire à de beaux yeux,
Est descendu tant de fois sur la terre;
Dans son ardeur s'il revêtit souvent

D'un animal la figure grossière :
Moi, qui suis saint, je puis assurément
Prendre de *Mars* l'apparence guerrière.
Il était Dieu : c'est un déguisement
Plus convenable et beaucoup plus décent.
Tout en parlant il volait vers *Maltide*.

Si l'amant tendre aisément s'intimide,
L'amant dévot est bien moins intrépide.
Au lieu, dit-il, de captiver son cœur
Sous cet habit, si je lui faisois peur !
Je dois manquer de grâces sous les armes.
Je ne veux point épouvanter ses charmes ;
Prenons des traits qui soient moins effrayans,
Et qui ne soient pourtant pas moins touchans.
Si *Mars* causa d'amoureuses alarmes,
Les seuls guerriers ne domptent pas les cœurs.
Ce bon *Jacob* qui gagna les deux sœurs,
Ce beau *Pâris* qui plut à trois Déesses,
Cet *Adonis* pour qui, de temps en temps,
Vénus à *Mars* fit de fausses promesses ;
Boose à qui, malgré ses cheveux blancs,
Rhut accorda ses premières caresses,
Étaient bergers. Soyons berger comme eux....
Chapeau de fleurs brille sur ses cheveux ;
Sa ligne a pris la forme de houlette,
Et ses filets sont devenus musette.
Jusqu'à son coq, tout change en un instant :
Il perd sa crête, et, privé de ses ailes,
Il a soudain quatre pattes pour elles.

Sa plume est poil; son cri, jadis perçant,
N'est plus qu'un rauque et sourd aboiement.
Le Saint sent fuir par ce grand changement,
Loin de son cœur, et la crainte et le doute:
Et même on dit que, trouvant sur sa route
Un ruisseau pur, le bon Saint s'y mira,
Et que, d'un œil content, il s'admira.

L'Amour sourit, il éloigne *Maltide*;
Il la dérobe à sa recherche avide:
Il aime à voir un si grand Saint errer,
Et dans un camp au hasard s'égarer.

Sur tous les Saints il voudrait satisfaire,
Comme sur lui, sa maligne colère.
Tous l'ont blessé; tous le persécutaient;
Tous même alors contre lui conspiraient
Pour arracher leur chef à sa puissance.

Se promettant l'un à l'autre assistance,
Anges et Saints en hâte s'assemblaient.
Humiliés, hélas! ils rougissaient,
Ils soupiraient en regardant Saint *Pierre*,
Houlette en main, ne s'occupant qu'à plaire.

Pour l'enlever à son cruel vainqueur,
Pour éviter eux-même un tel malheur,
Ils se juraient une union fidelle.
A leur secours plus d'une voix appelle
L'Opinion, les Préjugés, l'Honneur,

Troupe hypocrite en tout temps conjurée
Contre les jeux du fils de Cythérée.

Le dieu d'Amour en eût eu quelque peur,
S'il eût été capable de frayeur :
Mais vous savez qu'il est né téméraire,
Qu'il se dépite et ne s'alarme guère,
Qu'il a toujours dans chaque occasion
De nouveaux traits, de nouveaux artifices.

Il courut donc chercher le compagnon
De tous ses tours, de toutes ses malices.
Ce beau démon qu'on nomme Vanité ;
Démon femelle, et très-accrédité,
Cher à la Cour, à Cythère, au Parnasse,
Par-tout il rode, et par-tout il prend place.

Chez des Nonains alors elle habitait ;
A leur toilette il la trouve; elle était
Près d'un miroir ; elle y considérait
Ses propres traits, et ceux de son portrait.

De rubis faux et de clinquans parée,
La Vanité de soi-même enivrée,
En se mirant pour mal s'apprécier,
Ornait son front, non de fleurs printanières,
Mais de narcisse, et des gousses légères
Qu'offre à nos jeux l'éclatant bagnaudier (2) :
Plumes de paon composaient son collier.

En la voyant et fardée et dorée,

Et d'ornemens superflus chamarée,
L'enfant ailé, qui toujours va tout nu,
Ne peut cacher son sourire ingénu.
Elle l'embrasse ; et sûre de lui plaire
Plus que *Psyché* n'âvait fait autrefois,
Elle lui dit : Tu le vois bien, mon frère,
Mes yeux font plus d'amans que ton carquois.
— De mes exploits utile auxiliaire,
Répart l'Amour, tu me fus toujours chère.
Viens me servir : ces Titans qui des Cieux
Nous ont bannis, nous et les autres Dieux,
Voudraient encor, nous chassant de la Terre,
Sur mes autels mettre la Chasteté,
Et sur les tiens placer l'Humilité.
Viens t'opposer à ces brigues nouvelles.
Saisis sur-tout le Patron des pucelles ;
Fais que si bien il présume de soi,
Qu'incessamment il manque à son emploi.
A dominer les Saints tu peux prétendre :
De ta beauté qui pourrait se défendre ?
Eh ! qui n'est pas épris un peu de toi ?

En répondant, tu peux compter sur moi,
La Vanité se pavane, se mire,
Se met du rouge, et minaude, et s'admire ;
Puis suit l'Amour, le devance, et soutient
Qu'elle a le vol plus hardi que le sien.

Elle étalait ses quatre ailes brillantes,
De cent couleurs à la fois éclatantes,

De forme ronde, et dont le papillon
Ne peut offrir qu'un faible échantillon.

L'Amour retourne au camp du Roi de France,
Où les plaisirs égarant la Raison,
Livraient les cœurs à la folle Licence;
Il revient voir et *Maltide* et *Bourbon*.

Sa vaine sœur poursuit une autre route,
Monte aux confins de la céleste voûte;
Là, tous les Saints encor mal assemblés,
Les yeux baissés et les esprits troublés,
S'interrogeant, cherchant ce qu'il faut faire,
Voulaient en corps aller trouver Saint *Pierre*,
Lui remontrer, humblement par prière,
Dans quel écart une erreur le jetait,
Et quel scandale au ciel même il causait.
Ils hésitaient, lorsque, sans être vue,
La Vanité dans leurs rangs s'insinue.

Ces cœurs flottans, au noir chagrin livrés,
Sont dilatés par sa douce influence,
Et les cerveaux s'éveillent pénétrés
Des aiguillons stimulans d'une essence
D'ambre, de musc, d'aromates, de fleurs,
Qu'en agitant sa blonde chevelure,
La Vanité, du fond de sa coiffure,
Livre au Zéphyr, qui l'exhale en vapeurs.

Déja des Saints la voix est raffermie,
Leurs yeux levés n'expriment plus la peur;

De leurs discours la faiblesse est bannie,
Leur front serein a perdu sa rougeur.
L'Humilité n'a plus pour eux de charme,
Et le Destin n'a rien qui les alarme.

Eh quoi! dit *Paul*, pourquoi donc craindre tant?
Le Dieu d'Amour n'est-il pas un enfant?
De mon cordon je le lîrai sans peine,
Dit Saint *François*. Et moi, dit *Magdelaine*,
Pour le punir du tour qu'il m'a joué,
Je veux qu'il soit de ma main fustigé,
Comme autrefois les Graces à Cythère
L'ont châtié quand il blessa sa mère.
Chacun disait : allez, laissez-moi faire,
Je le vaincrai. Chacun forme un dessein,
Et du succès se croit déja certain ·
Nul ne veut plus de l'appui d'un confrère.
Il se sent fort; il marche rassuré.
Tout le conseil fut bientôt séparé.

Or, le Patron des jeunes jouvencelles,
Non pas, lecteur, de toutes, mais de celles
Dont le cœur neuf et sans émotion,
Exempt de trouble et de tentation,
N'a fait encor nul essai de son sexe,
Avait lui seul au fond l'ame perplexe;
Non qu'il eût mieux qu'un autre résisté
Au doux poison qu'épand la Vanité.

Mais il craignait qu'en cette horrible crise

Que les Élus et le Pape et l'Église
Ont éprouvée à l'aspect redouté
De l'Examen et de la Vérité,
Leur ennemi, le malin Dieu de Gnide,
N'eût ravagé les fleurs de son jardin.
Il craint sur-tout qu'à la jeune *Maltide*
Ce Dieu n'ait fait quelque vol clandestin,
Et que ce vol ne livre l'Apulie,
Et Rome et Naple et toute l'Italie
A la fureur de quelque Ultramontain,
Comme autrefois il livra la Phrygie
Au fils d'*Atrée*, au Dolope inhumain;
Comme depuis il livra l'Ibérie
Au noir Arabe, au barbare Africain,
Quand *la Cava*, lâchement outragée (3),
Fut par son père à la fin trop vengée.
O ciel! A quoi du pauvre genre humain
As-tu toujours attaché le destin?

Ne pouvant plus de cette incertitude
Porter le poids, des Vierges le Patron
Prend le parti d'éclaircir ce soupçon.
Il vole au camp, où, proche de *Bourbon*,
Était *Maltide*; et plein d'inquiétude,
Dans ses discours, dans ses yeux, dans ses traits,
Dans son maintien, il cherche avec étude
A deviner de son cœur les secrets.
Tel un époux affectant un air tendre,
Un front serein où brille un faux espoir,
Parle à sa femme, et brûle de savoir

Ce qu'elle tait, et ce qu'il craint d'apprendre.

Mais quand il vit briller sur son beau sein
Ce voile blanc et tissu de fin lin,
Que pour sauver l'honneur de tant de belles
Il a reçu des mains de la Pudeur,
Il sentit fuir ses alarmes cruelles,
Ses faux soupçons et sa folle terreur.

Puis concevant une étrange espérance,
Dans son transport il se crut le vainqueur
Du Dieu d'Amour et du Roi de la France.
Tout aussitôt la Vanité lui met
Dans le cerveau l'intrépide projet
D'aller guérir, et d'arracher Saint *Pierre*
Aux traits du Dieu qui brûla son filet.

Il n'avait pas un long chemin à faire.
Celui qu'il cherche erre tout à l'entour
Du pavillon qui *Maltide* recelle.
Il va rêvant, s'informant quel détour
Peut l'introduire en secret auprès d'elle.

Saint *Nicolas* l'aborde. O chef des Saints!
O mon ami! quelle est cette houlette,
Ce châpeau rond, ce chien, cette musette?
Remets-les moi; renonce à tes desseins.
T'es-tu flatté de séduire une belle
Que le Destin commet à ma tutelle?
— Non; c'est sur toi qu'est fondé mon espoir;

C'est sur toi seul, lui répondit Saint Pierre.
Garde du sexe! O mon ami, mon frère!
Écoute-moi; viens, de tout ton pouvoir
Tu vas m'aider, loin de m'être contraire.

Ne pense pas qu'ici ma passion,
Par un sophisme, impose à ma raison.
Le ciel lui-même et m'inspire et m'éclaire.
Pour t'en convaincre, ami, rappelle-toi
Ce qu'il prédit de cette beauté chère.
A son oracle il faut ajouter foi.
Pour en douter, je n'ai plus de prétexte.
J'ai médité tous les mots de ce texte.
Le Conquérant dont il parle, c'est moi.
J'ai subjugué déja l'Europe entière;
Et je connais que l'ordre du Destin
Veut aujourd'hui rendre au peuple romain
Sa gloire antique et sa vertu première.

L'Aigle de Rome, en son vol autrefois,
Passa du Nil aux bords de la Baltique,
Et de l'Euphrate au rivage Atlantique.
Mon Coq plus fier ira plus loin cent fois:
Rome sous lui doit arborer la croix,
Même au-delà des champs où l'Écliptique
A du soleil tracé la route oblique.
Sous l'Équateur, le Pôle et le Tropique,
On la verra, je le sais; et tu dois
Y concourir et non y mettre obstacle.
Plus du Destin je rappelle l'Oracle;

Plus à moi seul il convient, je le vois.
Les Papes sont mes fils; au rang des Rois
Ils sont montés; ils doivent de la Terre
Ranger enfin les peuples sous leurs lois.
L'Américain, le Cafre, le Chinois
Se prendront tous aux filets du Saint-Père.
O *Nicolas !* exhausse ma prière.
Vois quels honneurs tu recevras des Saints,
Si tu concours à servir mes desseins.
Tu les verras, sur la céleste sphère,
T'environner et te céder le pas.
Chez les Chrétiens par-tout tu recevras
Un pur hommage; et père, et fille, et mère,
Et des époux les cœurs reconnaissans,
Décoreront ta châsse de guirlandes;
Sur tes autels les plus riches offrandes
Éclateront; et les jeunes amans
T'adresseront leurs premières demandes,
Leurs premiers dons et leur premier encens.

A cet éloge, à ces vastes promesses,
Le Saint Patron, de qui l'austérité
Blâmait si fort les humaines faiblesses,
Sent par degrés fuir sa sévérité.
Telle au sommet des monts de l'Helvétie,
Aux doux rayons des premiers jours d'été,
Sur les rochers la neige est amollie;
La glace fond. Déja la Vanité,
Par ce discours qu'à *Pierre* elle a dicté,
De *Nicolas* tient l'esprit agité.

Ce qu'elle dit paraît la vérité.

Si l'ame forte a peine à s'en défendre,
L'ame formée à la crédulité,
Par ses conseils, se laisse bientôt prendre,
Et *Nicolas* ne hait pas à l'entendre.

Il délibère en lui-même ; et soudain
Pierre, dit-il, n'est pas Ultramontain ;
Il est né Juif. Le Tibre et le Jourdain
Peuvent encore à leur source féconde
Voir accourir tous les peuples du monde.
Mais c'est à moi d'en ouvrir le chemin.
Oui, c'est à moi. Pour un si grand dessein,
Dussé-je au ciel offrir en sacrifice
Le plus brillant et le plus pur calice
Des belles fleurs qui parent mon jardin!
Agamemnon, pour vaincre le Troyen,
Sacrifia sa fille *Iphigénie*.
Pour triompher du cruel Philistin,
Jephté le sage, à sa fille chérie,
Sur un autel a donné le trépas.
Maltide, au moins toi, tu n'en mourras pas.
Résigne-toi. — Sa main avec adresse,
De son beau sein, retire, en lui parlant
De la pudeur, le voile éblouissant.

D'un feu plus vif, d'une nouvelle ivresse,
A ces attraits qu'il voit *Pierre* s'éprend :
Et les deux Saints très-satisfaits d'eux-même,

De leur esprit et de leur stratagême,
Ne doutent point d'enlever à *Bourbon*
Incessamment cette beauté qu'il aime.

La Vanité, dans cette intention,
Les conduisait auprès du pavillon
De ce héros, et disait à Saint *Pierre*
Qu'il sauroit mieux persuader et plaire.
Quand tout-à-coup on voit tomber à terre
Le pavillon, les myrthes, les drapeaux.
Avec fracas, au travers du bocage,
Rompant, coupant, abattant les rameaux,
Portant la mort, la crainte, le ravage,
Globe d'airain s'ouvre un large passage.

A ce signal, de vingt endroits divers,
L'œil ébloui voit partir des éclairs;
De cent canons les coups qui retentissent
Troublent les cœurs; le sang coule à grands flots;
L'antre, le bois, les rochers, les échos
Portent au loin ces effroyables mots:
« Tuez, tuez; qu'ils meurent, qu'ils périssent;
» N'épargnez rien. » Et le souffle du vent,
Roulant dans l'air la fumée et les flammes,
Les porte au loin, embrase tout le camp.
Chaque guerrier se séparant des femmes,
Se lève en pied, saisit soudainement
Et son armure et son glaive tranchant.
Les Cardinaux, et le Pape, et les Dames,
Et le Clergé, de toutes parts courans,

Vont dans les bois au hasard se cachans.
Le saint bâtard, suivant sa sœur *Lucrèce*,
Fuit avec elle, et déja se repent
D'avoir tramé ce grand événement.

De ce bâtard la politique adresse
Avait naguère excité *Ferdinand*
A s'avancer pour surprendre le camp
De nos Français livrés à la tendresse.
Le *Prentatous* avait été l'agent
De cette ligue et barbare et traîtresse.
Ils se flattaient de surprendre aisément
Tous ces guerriers dans les bras de leurs Dames;
Et *Ferdinand* promit, foi de vainqueur,
Qu'il livrerait à *Borgia* les femmes,
Et les héros à *Lucrèce* sa sœur.

Bien informé par l'adroit confesseur,
A quelle ivresse, à quelle imprévoyance,
A quelle aveugle et folâtre licence
S'abandonnaient nos guerriers valeureux,
De son armée il rassemble l'élite;
Puis, d'une course et secrète et subite,
Vole à leur camp, et fond soudain sur eux.
Tel autrefois, dans son zèle pieux,
Le bon *Phinée* assembla ses lévites,
Et noblement perça vingt mille Hébreux
Près du *coccix*, dans le moment heureux
Qu'ils s'unissaient à leurs Madianites:
Si qu'un seul coup en tuait toujours deux.

Malgré son art, et malgré la surprise,
Le brave Infant n'eut pas tant de succès;
Il tua moins de chevaliers Français.
Bientôt l'armée en défense fut mise.
A demi-nu, sans ordre, mal armé,
Chaque guerrier, de colère animé,
Rend au hasard tous les coups qu'on lui porte.

Charle et *Bourbon*, qu'un tendre amour emporte,
Garantissaient *Maltide* et *Palvoisin*
De *Ferdinand*, de *Gonzague* et d'*Urbin*,
Qui de les prendre avaient fait le dessein.

Sully, trop tard ayant quitté sa belle,
Est fait captif par *Gonzague* avec elle.
En vain *Aimart*, du milieu des combats,
Croit enlever sa dame dans ses bras;
On lui ravit de si touchans appas.

Pierre s'effraie; étonné du carnage,
Contre une armure il croit devoir changer
Subitement son habit de berger:
Mais concevant un projet bien plus sage,
Pour la soustraire à ce nouveau danger,
Il met *Maltide* au milieu d'un nuage.
Ainsi jadis d'un cachot enlevé,
Malgré ses fers, malgré la dure escorte
De cent soldats qui veillaient à sa porte,
Il fut de nuit par un ange sauvé:
Et telle aussi *Vénus*, d'une nuée,
Fit, au milieu des Grecs et des Troyens,

Près du Scamandre, un rempart pour *Énée*.
Le Dieu des Juifs et les Dieux des Payens
Ont très-souvent pris les mêmes moyens.
Les guerriers Francs, tout autour de la nue,
Où ne pouvait pénétrer aucun dard,
Aucune main, ni même aucun regard,
Tant elle était sombre, épaisse et tendue,
Couraient, tournaient, livraient d'affreux combats,
Cherchaient *Maltide* et ne la trouvaient pas.
Tous l'appelaient. L'étourdi *Blac* s'écrie
Qu'il l'aperçoit: qu'une troupe ennemie
Et l'environne, et l'entraîne loin d'eux.
Il ne l'avait pourtant pas aperçue;
Mais *Nicolas* a fasciné sa vue,
Sachant très-bien que tout homme amoureux,
Dès le moment qu'il voit ravir sa belle,
Néglige tout pour courir après elle.

Le prince Turc, et le Grec et l'Anglais,
Montpensier, *Guise*, et vingt guerriers de France,
Au cri de *Blac*, partent en diligence;
Courent ensemble, et se suivent de près.
Telle jadis la troupe pétulante
De mille amans poursuivait *Atalante*;
Se pressant tous, et ne l'attrapant pas,
Et s'exposant à subir le trépas.

Parmi les feux, la poudre, la fumée,
Courant comme eux, le généreux *Bayard*
Crut un moment voir briller son regard,

Tant le desir trompe une ame enflammée.

De leurs erreurs en voyant les excès,
O *Nicolas!* que tu ressens de joie!

Tous mes desseins auront leur plein succès,
T'écriais-tu : Ces Paladins français
Dont Rome et Naple allaient être la proie,
Sont égarés ; par qui? par une enfant
Que je conduis, et dont l'œil innocent
Verse le trouble, apporte les alarmes,
Et ne sait pas le pouvoir de ses charmes.
Accomplissant les ordres du Destin,
Son cœur si pur, par un nouveau mystère,
Va, dans ce jour, rendre au Sénat Romain,
Au Prêtre-roi, des Rois le Souverain,
L'honneur de vaincre et d'enchaîner la Terre.
Rome toujours au sexe féminin
Dut ses vertus. C'est la vestale *Ilie*
Qui la fonda ; c'est la nymphe *Égérie*
Qui lui dicta ses admirables lois;
De *Porsenna*, c'est la vierge *Clélie*
Qui la sauva; c'est la Vierge *Marie*
Qui lui donna la tiare et la croix :
Et ce sera l'honneur des Jouvencelles,
Maltide, vierge et naïve comme elles,
Qui, dans ses murs ébranlés tant de fois,
Raffermira, d'une main innocente,
Les fondemens de la croix chancelante.
Des lis si fiers, la tige en s'élevant

Inclinera devant elle sa tête,
Ou tout au plus, comme un simple ornement,
Pourra de fleurs en couronner le faîte.

A cet espoir se livrant tout entier,
Le *Nicolas*, ébloui de sa gloire,
Suit sa pupille, et charge Saint *Janvier*
Du noble soin d'achever la victoire.

NOTES DU CHANT XVII.

(1) Et qui depuis aux rives du Cison,
Pour *Magdelaine* et la jeune *Marthon*.

Le Cison est un petit ruisseau qui coulait dans une vallée à laquelle il donna son nom, ou de laquelle il prit le sien. C'est dans cette vallée que fut vaincu *Sizara*, chef des armées de *Jabin*, comme on peut le voir dans le quatrième chapitre du livre des Juges, verset 2.

(2) L'éclatant *Bagnaudier*.

Bagnaudier. C'est ainsi que M. de *Bomare* écrit ce mot dans son dictionnaire d'histoire naturelle ; d'autres auteurs écrivent *Baguenaudier* : il est même écrit ainsi dans le dictionnaire de l'Académie ; mais ce mot est trop long et trop lâche pour la poésie. *Bagnaudier* est plus soutenu à l'oreille : c'est ce qui l'a fait préférer. Ces remarques sont petites, dira-t-on, mais rien n'est indifférent au poète ; après les conceptions les plus vastes et les plus hardies, il s'occupe de l'arrangement des syllabes ; il ressemble à l'auteur de la nature, qui, après avoir ordonné les mondes et peuplé l'espace de soleils, s'amuse à décorer avec symétrie l'aile d'un papillon, et à l'embellir des plus riches couleurs.

Ceci me rappelle que, dans le treizième chant de ce poème, on a écrit *chèvrefeuil* au lieu de *chèvrefeuille*, ainsi que ce mot est écrit dans le dictionnaire de l'Académie et dans celui de M. de *Bomare* : on s'est fondé pour cette licence sur l'autorité de *Boileau ;* il dit dans son Épître à son jardinier :

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui dirigea chez moi l'if et le chèvrefeuil.

Ce mot vaut mieux en poésie; il est plus soutenu, et il offre plus de rimes. Personne n'a reproché à *Boileau* d'avoir mal écrit ce mot, et *Voltaire* a employé les mêmes rimes dans son Épître à *Boileau*.

(3) Quand *la Cava*, lâchement outragée,
Fut par son père à la fin trop vengée.

La Cava est la plus illustre des princesse modernes qu'on ait violées : comme *Lucrèce* est la plus célèbre de toutes les matrones de l'antiquité, à qui ce malheur soit arrivé.

La Cava, fille du comte *Julien*, gouverneur de Ceuta, nièce de l'évêque *Oppa*, inspira un amour si violent à *Rodrigue*, roi des Visigoths en Espagne, et elle lui résista avec une persévérance si respectable, qu'il prit le parti de lui faire violence. Dans son dépit, elle ne se tua pas comme *Lucrèce*; elle s'entendit avec son père et son oncle pour se venger. Ils appellèrent les Maures, leur livrèrent la ville de Ceuta, les introduisirent en Espagne, et les aidèrent à à la conquérir.

Rodrigue perdit la bataille et la vie. Ce viol mit fin au règne des Visigoths, comme celui de *Lucrèce* à la royauté des Tarquins. Il est dommage que ces deux histoires ne soient pas bien avéréees; car elles sont bien morales, bien propres à former les mœurs des jeunes souverains. Violer des femmes de vive force, quand ils ont tant de moyens de séduire ! C'est un crime si lâche, que la couronne l'agrave, bien loin de l'excuser : aussi ce crime est-il fort rare.

CHANT XVIII.

Combat des Amazones. Polémide et Palvoisin sont prises.

Cet appétit que vous nommez amour,
Mes chers amis, renaît dans le bel âge,
Vous le savez, deux ou trois fois par jour,
Quelquefois quatre ou même davantage :
Ce n'est ce point que je veux discuter.
Mais quand il presse, il faut le satisfaire ;
Il est affreux de se voir emporter
Le mets qu'on aime et que le cœur préfère :
Nul ne le souffre ; et pour le conserver
Chacun combat. Le faible ose braver
Le plus puissant. Au Dieu même des armes,
Un beau berger a disputé les charmes
D'une Déesse ; et le jeune *Ixion*
A *Jupiter* crut enlever *Junon*.
L'Amour troubla les cieux comme la terre.
Avant qu'*Hélène*, en quittant *Ménélas*,
Au beau *Pâris* eût livré ses appas,
Plus d'un œil noir avait causé la guerre (1).
En vers naïfs *Horace* nous l'a dit :
Je vous le cite, et reprend mon récit.

---

(1) *Nam fuit, ante Helenam, cunnus teterrima belli Causa.*

L'Infant de Naple et le Roi de la France
Se battaient donc pour de jeunes attraits,
Que Saint *Janvier*, poursuivant ses projets,
Voulait ravir, afin que, sans délais,
Charles, vainqueur, expirât d'abstinence
Sur ses lauriers. Le laurier le plus frais
Ne nous tient lieu ni des dons de *Cérès*,
Ni des rubis de la jeune Bacchante,
Ni des moissons que *Vénus* nous présente :
Voilà pourquoi le plus fier conquérant
Ne fut jamais sobre ni continent.

Dans ces combats, la cohorte femelle
Se distingua par des exploits nombreux.
Au premier bruit qui retentit près d'elle,
Aux premiers cris, à l'horrible nouvelle
Du camp surpris, et d'un désordre affreux,
Sans balancer, l'Amazone intrépide
Avait quitté le lit du fier *Marus*,
D'un gros coursier pressé les flancs charnus,
Saisi sa lance et sa brillante égide.

Prompt à voler avec elle aux combats,
L'Escadron blanc suit aussitôt ses pas.
Cet escadron si beau, si plein de charmes,
Si bien paré d'éblouissantes armes,
En rencontre un, épouvantable à voir,
Vêtu de noir, sous un étendard noir,
Qui des Français fait un vaste carnage :
Tous deux soudain s'attaquent avec rage.

Or ce dernier avait été choisi
Par le guerrier du beau sexe ennemi,
Pour l'opposer à celui de nos belles
Dont chaque jour, le soir et le matin,
La Renommée, en passant l'Apennin,
Lui racontait d'étonnantes nouvelles.
Et Saint *Janvier*, qui voulait que tout Franc
Ne pût trouver que des beautés rebelles,
Favorisait, par cent ruses nouvelles,
L'escadron noir contre l'escadron blanc :
Plus musculeux, plus robuste, plus ferme,
A ses succès, il pourra mettre un terme.

Des guerriers noirs le chef trop inhumain,
L'œil en fureur, la hache d'arme en main,
Frappe et pourfend ces amazones fières ;
Il fait voler les casques des guerrières.
Mais quand il vit leurs beaux yeux, leur beau sein,
Vers ses soldats se retournant soudain,
Point de quartier, dit-il : ce sont des femmes ;
Voici le temps d'effacer nos affronts.
C'est dans leur sang qu'il faut venger ces flammes,
Ces vœux trahis dont nous nous indignons ;
Que la pitié n'entre point dans vos ames.
Trompés, moqués, volés, pillés, cocus,
De vos erreurs désormais revenus,
Rappelez-vous leurs ruses, leurs caprices,
Leur perfidie et leurs noires malices,
Leurs faux attraits d'un faux art revêtus,
Leur ame double et leurs feintes vertus.

Disant ces mots, écumant de colère,
Et s'élançant sur cette troupe altière,
Il frappe, il tue, il aime à déchirer
Tous ces attraits qu'on devrait adorer.
Son cœur affreux goûte l'horrible joie
Que sent un tigre en dévorant sa proie.
Tous ses guerriers en foule l'imitant,
Les casques noirs et les casques d'argent
Volent brisés : les époux et les femmes,
Front découvert, en se reconnaissant,
Sentent la rage augmenter dans leurs ames,
Et le combat en devient plus ardent.
Qu'avec plaisir on les voit se combattre,
Se menacer, se rechercher, s'abattre,
Et du veuvage hâter l'heureux instant!

Oh! que d'attraits arrachés à la vie,
De *Nixtwoman* éprouvent la furie!
Sous sa massue, *Hercule*, nous dit-on,
En combattant ces amazones fières
Qui dévastaient les bords du Thermodon,
Renversa moins de ces femmes guerrières.
Hercule au moins faisait des prisonnières ;
Mais, sans pitié, *Nixtwoman* tuait tout.

Ce *Nixtwoman*, par un horrible coup,
De son cheval renversant *Polémide*,
L'allait percer de son bras intrépide,
Lorsque du ciel *Magdelaine* la vit,
Et d'un vol prompt vers elle descendit,

Pour la sauver de ce nouvel *Alcide.*
Elle tourna de ses divines mains
De cent canons le tonnerre homicide
Sur les vainqueurs des soldats féminins.
Mais quels dangers pourraient porter la crainte
Dans le cœur dur de ce triste Germain?
Il n'en sentit jamais la moindre atteinte.
Froid sous le feu de cent bouches d'airain,
Il est semblable au roc dans la tempête,
De qui les vents, la foudre, les éclairs,
En tourbillons environnent la tête,
Et dont les pieds, étendus sous les mers,
De morts, de sang, de débris, sont couverts.

Pour l'arrêter mille guerriers s'empressent,
Courent sur lui, l'environnent, le pressent:
Ils tombent morts. Le fer que tient son bras
Ne s'abat point sans porter le trépas.
Lorsqu'un lion affamé de carnage
Sort des forêts, entre dans un village,
Il est l'effroi de tous leurs habitans:
Hommes et chiens, vieillards, femmes, enfans,
Attaquent tous cette superbe bête.
Ce fier lion que de loin on poursuit,
S'il se retire en tumulte, on le suit;
Mais s'il s'arrête, aussitôt on s'arrête;
Et s'il revient, chacun soudain s'enfuit.

C'était ainsi qu'en frémissant de rage,
Mille guerriers suivaient ce froid Germain

Qui méprisant leur nombre et leur courage,
Sans se hâter, poursuivait son chemin.

A pas comptés, marchant sur ce rivage,
Il aperçoit tout-à-coup *Palvoisin*,
La Reine grecque, et *Délie* et *Lucrèce*
Qui se cachaient dans cet antre divin
Où Saint *Thomas* naguère avec adresse
De *Magdelaine* a nié la faiblesse.
Lors l'ennemi du sexe féminin
Sent, à leur vue, une crainte subite,
Et se détourne, et s'éloigne au plus vîte;
Puis se retire au tombeau consacré
A cet ami par son bras massacré.

Notre Amazone, en ce moment de gloire,
A *Palvoisin* vole en criant *Victoire !*
Vive le Roi! votre amant est vainqueur.

D'un bois voisin le madré confesseur
Sort en jetant des cris épouvantables.
O sort! ô honte! ô malheurs effroyables!
Charles..... *Bourbon*..... Le Roi..... Des ennemis
Les bataillons les tiennent investis.
Ciel! guide-moi, lui répart la guerrière,
De son coursier déja piquant les flancs.
Déja sa troupe et si vive et si fière,
A pas pressés, la suit à travers champs.
Le moine court, et crie, et leur indique
Un chemin creux, obscur, embarrassé,

Le long d'un bois, près d'une tour antique.
L'Escadron blanc à peine l'a passé,
Que de la tour une troupe s'élance,
Qu'une autre accourt et sort du fond du bois.
Tous ces guerriers l'attaquent à la fois.
Serrant la bride et présentant sa lance,
Notre Amazone au devant d'eux s'avance.
Dans ce moment, *Prentatous* qui la suit,
De ses deux bras fortement la saisit,
Et la renverse, et l'ôte de la selle.
Mille ennemis fondent soudain sur elle.
Des pieds, des mains toujours se débattant
Au milieu d'eux, cette intrépide belle
Frappe toujours, et toujours se défend
De toute main à la prendre empressée.
Le moine noir toujours la retenait
Sur son épaule à demi-renversée,
Les pieds en l'air et la tête baissée.
En s'agitant, l'Amazone criait :
Ah! scélérat, c'est toi qui m'as trahie,
Moine maudit, que le Diable a tondu.

Pour ton ami tu ne m'as pas voulu,
Lui répartit le moine ; en ennemie
Je t'ai traitée : et ce prix t'est bien dû.
De mon cordon je prétends qu'on te lie.

Par vingt guerriers elle est déja saisie.
Pour la sauver, hélas! vous eussiez vu
Son escadron combattre avec furie ;

Mais que peut-il dans ce fatal revers ?
Sa lieutenante est déja dans les fers.
Sous mille coups *Meretrice* est tombée ;
Le vieil *Ascris* a saisi *Philopée* :
Cazzo, *Tolmain*, *Vulvapyr*, *Nigrarsée*,
Dont la valeur fit tant et tant d'exploits,
Veulent s'enfuir pour la première fois.
Ah! *Cortegiane!* Ah! *Kis!* Ah! *Tribaldine!*
Albaclunès, *Niplerose*, *Pottine*,
Vous qui domptiez les plus fiers assaillans,
Qu'avez-vous fait de vos rares talens ?

Dans ce moment, une troupe ennemie
Amène encore *Étaïre* et *Délie*,
En annonçant qu'incessamment *Urbin*
A leur pouvoir va livrer *Palvoisin*.

Rapport trompeur. *Charles* dont la prudence
A sur ce bord dirigé la vaillance,
Avait rejoint et le Pape et son fils,
Et *Palvoisin*, et la belle *Lucrèce* :
On n'entendait que des chants d'alégresse ;
Car on croyait avoir des ennemis
Battu l'armée, et massacré l'élite ;
Mais on avait seulement mis en fuite
Vingt bataillons sur la droite, et l'Infant
Était vainqueur à la gauche du camp.

Des deux côtés on chantait la victoire ;
Des deux côtés, les prêtres, les soldats

S'applaudissaient, buvaient et rendaient gloire
Au Dieu clément qui préside aux combats.

Entre le Pape et sa tendre maîtresse,
Environné de mille chevaliers,
Et modérant la fureur des guerriers,
Charles montrait sa profonde sagesse.
Aux prisonniers il donnait des secours,
Et des blessés il prolongeait les jours.
Tous les vaincus bénissaient sa clémence.
Ses officiers exaltant sa vaillance,
Le comparant aux *Cyrus*, aux *Césars*,
A *Charlemagne*, et sur-tout au Dieu *Mars*,
Lui présentaient de leurs mains triomphantes
Des ennemis les dépouilles sanglantes.

En affectant un plaisir qu'il n'a pas,
Le saint Bâtard accompagnait ses pas,
Vantait sa gloire, admirait son courage,
Le surnommait le héros et le sage,
Et l'exhortait à goûter le repos
Sur ses lauriers, en ces momens si beaux,
Avec sa belle et divine maîtresse,
Dont il vantait l'honneur et la tendresse.
Il les conduit, en tenant ces propos,
Dans un vallon qu'arrosent vingt ruisseaux.
Des pampres verds tapissent les coteaux;
Sur leurs sommets sont des débris antiques,
Aux pieds des ceps sont des grottes rustiques.
Là, de la mer, en se jouant, les flots

Creusent la rive, et son onde tranquille
D'un nouveau charme embellit cet asyle.
Là, près du bord, une gondole était
Artistement et peinte et décorée,
De soie et d'or, et de pourpre parée :
Son mât sculpté dans les airs déployait
En longs replis de rouges banderoles,
Dont les zéphyrs légèrement frappaient
Le faîte verd des trembles et des saules,
Qui sur ces bords en berceaux s'élevaient.

Portant des fleurs nouvellement écloses,
Des habits blancs, et des rubans de roses,
Dans cet esquif deux matelots buvaient.
De ce tableau *Palvoisin* fut charmée :
Elle sourit, et passant son bras blanc
Autour du cou du bon monarque franc,
Elle lui dit : laisse ici ton armée,
Tes courtisans dont l'œil gène nos feux;
Et si ton cœur est toujours amoureux,
Retirons-nous dans cette barque ornée
Si galamment, et que dans ces beaux lieux
L'Amour pour nous a sans doute amenée.

Disant ces mots, et de sa haquenée
Pressant la selle, avec un léger saut
Elle s'élance en la barque ; aussitôt,
D'un coup de croc, la gondole éloignée
Fuit le rivage, et fend le sein des mers.
De cris aigus le Roi remplit les airs ;

Ses cavaliers, ses courtisans, sa garde,
Tous, en criant, s'élancent dans les flots:
De se noyer chacun d'eux se hasarde.
Le Roi lui-même est au milieu des eaux;
Et sur leur bord ces hardis matelots,
Ramant, riant, fuyaient en assurance.
Deux matelots braver un Roi de France,
Et son armée et toute sa puissance!
Non, vous mourrez, scélérats. — A ces mots,
Le Roi saisit un mousquet, le plomb vole
Avec fracas; il atteint la gondole:
Palvoisin tombe.... O ciel!.... ô jour affreux!
Ah! qu'ai-je fait!.... Ah! prince malheureux!
O mon amante!.... Eh quoi! je t'ai tuée!....
Je te suivrai; je me dois le trépas,....
S'écria *Charle* en tirant son épée.
Ses chevaliers lui retiennent le bras;
On le désarme, on le ramène à terre,
Le désespoir, la rage dans le cœur;
Et sur les mers ses yeux avec horreur
Suivaient au loin cette barque légère
Qui paraissait se perdre dans les flots.
Il s'écriait: des vaisseaux! des vaisseaux!
Volez, suivez, punissez ces perfides....
Puis, vers le ciel levant ses yeux humides,
Et sur la mer les baissant tour-à-tour,
Il répétait: arrachez-moi le jour.

Au même instant, sur cette affreuse rive,
A toute bride un cavalier arrive,

Suivi de près par deux autres couriers.
Sire, dit-il, la fleur de vos guerriers,
Mille soldats et deux cents chevaliers,
Ont à mes yeux été faits prisonniers.
Ah! sire: hélas! sire, quelle nouvelle,
Dit le second, tout du plus loin qu'il vit
Le malheureux et triste *Charles huit*:
Sire, ils ont pris l'Amazone fidelle,
Toute sa troupe est captive avec elle.
Et le troisième, encor plus brusquement
S'écrie, et dit sans nul ménagement:
Sire, les Rois d'Angleterre et d'Espagne,
Et l'Empereur qui trouble l'Allemagne,
Venise même au nord de ces climats,
Vers l'Éridan rassemblent leurs soldats:
Vous ne pouvez rentrer dans vos États;
Vous êtes pris, ou vous perdrez la vie.
—Je périrai, répond *Charle* en furie:
Marchons, amis.... O détestable jour!
Quoi! j'ai tué l'objet de mon amour,
Et je perdrais mes conquêtes, mon trône,
Ma liberté!... Dieux qui me poursuivez,
Pourquoi ces maux sur ma tête entassés?
Qu'ai-je donc fait?.... Mais si tout m'abandonne,
Ce fer me reste, amis, c'en est assez.
Parlant ainsi.... Mais quoi! de mon amante,
O mon lecteur! j'entends la voix touchante.
Je vais..... mais non, dans ce désordre affreux,
Ne laissons pas ce monarque amoureux.
Il souffre trop; je dois, je vais poursuivre....

Mais on m'appelle... Un moment... Laisse-moi...
Hâtons-nous donc. — Prêt à cesser de vivre,
Charles. — Mais, Dieux! est-ce elle que je voi?
A son aspect, mon désordre redouble;
Ma voix, mes yeux, mon cœur sont pleins de trouble:
Je suis en feu; je ne puis plus conter.
Pardonne-moi, lecteur, de te quitter.

CHANT XIX.

Suite des malheurs de Palvoisin, des projets de Saint Janvier, et des amours de Saint Pierre.

Ma belle amante, il est temps que tu cesses
Ces doux baisers et ces tendres caresses,
Qui pour mon cœur ont de si grands appas.
Avec regret je sors de tes beaux bras;
Mais il le faut. Le roi *Charles* m'appelle;
Je l'ai laissé dans un triste embarras;
Mille ennemis lui livrent des combats.
Devant ses yeux on a ravi sa belle:
Il la croit morte, il croit que de sa main
Il a porté le trépas dans son sein;
Il veut la suivre et mourir avec elle.
Je t'aime trop pour ne pas ressentir
Profondément ce qu'il a dû souffrir.
Laisse-moi donc, permets que je révèle
De tant de maux comment il put sortir.
Adieu, chéris ce cœur tendre et fidèle
Qui de toi seule encor fut amoureux;
Dès que mon roi sera moins malheureux,
A tes genoux je revole sur l'aile
Du Dieu dont l'arc couronne tes beaux yeux.

De *Charles huit* la main mal affermie,

Et le mousquet par la rage égaré,
De *Palvoisin* n'ont pas tranché la vie.
L'éclair, le bruit du coup qu'il a tiré,
Fit simplement tomber évanouie
Cette beauté d'horreur déja saisie.
Mais quand rouvrant ses deux beaux yeux au jour,
Sur un lit ample et formé pour l'Amour,
Que suspendaient de gros cordons de soie,
Elle se vit pressée entre les bras
De deux brigands qui, dans leur triste joie,
Impudemment disputaient ses appas;
N'ayant contr'eux que ses pleurs pour défense,
Elle invoqua les Saints et le trépas,
Et retomba bientôt sans connaissance.

Dans la gondole ils n'étaient plus alors.
Un gros vaisseau fait pour les longs voyages,
Propre à braver la guerre et les orages,
Les porte aux lieux où Naple ouvre ses ports.

O mon lecteur! si vous n'êtes barbare,
Pourrez-vous bien entendre sans frémir
Nommer ces gens si prompts à la ravir?
L'un était *Sforce* et l'autre *Congobare*.
Vous souvient-il que ce dur Milanais
La prit jadis au monarque français,
Et que, vaincu par la troupe guerrière
De l'Amazone, il ne la garda guère?

Pour obtenir un plus heureux succès,

Du fils du Pape approuvant l'artifice,
De *Congobare* il s'était fait complice,
Et triomphait d'enlever tant d'attraits.
Mais cet enfant dont la malice altière
Aime à troubler le bonheur qu'on espère,
Ne voulut pas que *Sforce* pût avoir
Cette beauté qui semble en son pouvoir.

Pour l'empêcher que fait-il? au corsaire
Il fait sentir le prix de *Palvoisin*;
Et le corsaire aussitôt fait dessein
D'avoir sa part d'une si belle proie.

Pardieu, dit-il au duc des Milanais,
Avant qu'ici vous en ayez la joie,
Je veux savoir quel goût ont des attraits
Qu'on réservait pour le Roi des Français.

Il s'en approche à ces mots. *Louis Sforce*
Très-irrité le repousse avec force,
En s'écriant : je l'aurai le premier.
Non : si tu l'as, tu l'auras le dernier,
Dit le marin. — Beau sujet de querelle!
Lui répart *Sforce*; elle n'est pas pucelle,
Et je suis duc. — Fusses-tu Pape ou Roi,
Dans mon vaisseau tout doit prendre ma loi.

Le Milanais tirant son cimetère
Eût d'un seul coup pourfendu le corsaire;
Mais le vaisseau par la vague emporté
Roule, vacille, et s'élève et s'abaisse,

Et rend ainsi de ce Duc irrité
Le pied mal sûr, et le coup mal porté.
Sforce chancelle, et jure, et se redresse
Et s'affermit. Tout son corps ballotté,
Luttant en vain, malgré lui suit sans cesse
Les mouvemens du navire agité.

Des matelots la clameur effrayante
Se fait ouïr, se mêle au bruit des vents,
Aux longs éclats de la foudre roulante,
Aux sons aigus, aux tristes sifflemens
De tous les mâts, des hunes, des cordages,
Du gouvernail, des sabords, des haubans,
Qui résistaient à l'effort des orages.

Ne pouvant plus attaquer les appas
De *Palvoisin* parmi tout ce fracas,
Près de son lit à genoux *Louis Sforce*
Maudit le ciel qui trompe ses projets;
Et du roulis les funestes effets
Troublent sa tête, engourdissent sa force:
De tout son corps les muscles contractés
Font tressaillir ses membres agités.
Sa bouche impure, et se tord, et distille
Des flots amers et de sang et de bile.
Pâle, mourant, et n'osant pas prier,
Il voudrait bien que Dieu pût l'oublier:
Et cependant l'intrépide corsaire,
Bravant l'orage et le ciel en colère,
Tout en jurant sur le tillac monté,

Appelle, crie, ordonne, agit, dispose,
Cale la voile, et résiste et s'oppose
Aux vents, aux flots dont il est tourmenté.

Des matelots dont la troupe blasphême,
Sacre et maudit cent fois plus que lui-même,
Servi très-mal, il est mal écouté.
Sur son vaisseau la vague monte, s'ouvre,
Passe, repasse, et d'écume le couvre.
Vingt fois par elle avec force emporté,
Au bout d'un cable il se tient arrêté.
Ces fers pointus dont les flèches brunies,
Au haut des mâts, de rubans sont garnies,
Électrisés par la foudre, à ses yeux
Offrent soudain des aigrettes de feux.
Les nautoniers tremblent à ce présage :
Dans cet effet très-commun de l'orage,
L'un voit Saint *Elme*, et l'autre Saint *Janvier*.
Les plus poltrons commencent à prier ;
Les plus hardis en jurent davantage.
Le péril croît ; les fougueux aquilons,
Plus furieux, volent en tourbillons ;
L'air s'embrunit ; les vagues écumantes
Semblent à l'œil des montagnes roulantes,
Que séparaient de mobiles sillons,
Profonds et noirs. Leurs cimes blanchissantes
Élancent l'onde, et la mêlent aux cieux,
Où s'étendaient cent nuages affreux,
Qui, dérobant la lumière obscurcie,
Versent la foudre, et la grêle et la pluie.

D'autres plus lourds, balancés dans les airs,
Brouillards épais, descendent sur les mers.
De *Congobare* et de sa troupe impie,
L'œil perçant mal leur vapeur épaissie,
N'aurait rien vu sans le feu des éclairs.

O dur *Janvier!* ton ame colérique
Goûte un plaisir aussi doux qu'inhumain.
Déja, dis-tu, j'ai par mon art divin
Pris aux Français *Maltide* et *Palvoisin*,
Et l'Amazone et sa troupe lubrique
Qui de leur camp avaient chassé la faim.

Pour leur mieux nuire, il commande aux orages
De s'élancer des mers jusqu'aux rivages,
D'inonder *Charle* et tous ses courtisans.

En tourbillons tout aussitôt les vents
Courent les cieux, poursuivent les nuages,
Tournent autour, les entassent soudain,
Et les forçant à changer de chemin,
Loin devant eux les chassent vers la plage.
On voit ainsi, rassemblant des troupeaux,
Des chiens courir autour d'un pâturage,
Et les guider le soir vers les hameaux.

La foudre éclate, et la pluie à grands flots
Tombe des cieux. Les galliques héros
Veulent en vain de ce nouveau déluge
Se garantir sous de larges manteaux;

Le vent s'engouffre en leurs plis inégaux,
Emporte au loin casaques et chapeaux,
Glace les cœurs et fait fuir les chevaux.

Charles trempé, *Charles* cherche un refuge
Sous un vieux toit, qu'un pauvre et vieux nocher
Avait construit à l'abri d'un rocher.
Le seul *Bourbon* le suit et l'accompagne;
Le reste fuit à travers la campagne.

Le saint Bâtard, sur un gros palefroi,
Pique et s'enfuit avec sa sœur *Lucrèce*,
Qu'il met en croupe, en riant à part soi
Du tour hardi qu'il vient de faire au Roi.

Tous deux des vents devançaient la vîtesse;
Tous deux couraient pour savoir si l'Infant
Avait été fidèle à son serment.
Je vous vais donc avoir en ma puissance,
Nobles beautés qui de la Cour de France,
Étiez le charme, et la joie et l'honneur,
Disait le fils du céleste Vicaire:
Je vous tiendrai.—Pour moi, pour moi, mon frère,
J'aurai bientôt, lui répartait sa sœur,
Ces chevaliers dont la mâle vigueur
Fait des Français redouter la valeur.
Je les aurai...—Les enfans du Saint-Père
Étaient pourtant et fâchés et surpris
Que par l'Infant *Charles* ne fût pas pris.

Tous deux croyaient que *Bourbon* et *Maltide*
Étaient captifs ainsi que *Polémide*;

Également ils s'en félicitaient,
Également tous les deux se trompaient.

Sous le rempart d'une obscure nuée,
D'un seul berger toujours accompagnée,
Maltide alors s'éloignait des combats,
Sans se douter qu'elle fût entraînée
Par un pouvoir qui dirigeait ses pas.
Elle croyait qu'une troupe guerrière
La poursuivait, et ne soupçonnait pas
Que ce berger fût un pêcheur. Saint *Pierre*
De ses regards dévorait ses appas,
Et lui disait : objet digne de plaire,
Non aux regards des princes de la terre,
Mais aux Élus, patrons de leurs États,
Ne craignez rien; je saurai vous soustraire
A ces guerriers, nés pour les seuls combats.
Le ciel m'a fait des destins plus propices;
Vous jouirez, sous mes heureux auspices,
De plus de biens. — Et lui pressant le bras,
D'un pas plus vif et plus ferme il l'entraîne;
Ils ont franchi cette sanglante plaine :
Ils sont déja tous les deux parvenus
Dans des déserts aux humains peu connus.

L'astre du jour terminait sa carrière,
Et dans les flots semblait plonger ses feux;
L'astre des nuits, du centre de la terre,
Semblait sortir et monter vers les cieux.

Entre des bois et des monts sourcilleux,

Un grand vallon, sauvage, solitaire,
Près d'un torrent, s'étendait devant eux.
Sur ces gazons le saint berger espère
Goûter en paix les douceurs de l'Amour
Pendant la nuit : mais afin de mieux plaire,
Il crut devoir embellir ce séjour,
Non de palais, de tableaux, de sculpture,
Mais des trésors que la simple nature
Offre sans art aux vœux du genre humain.
Il dit un mot, fait un geste, et soudain
Sur ces rochers sont vingt treilles brillantes
Des doux trésors recherchés des Bacchantes.
Chargés de fruits, de jeunes arbrisseaux
Sentent courber leurs tortueux rameaux.
Sur l'herbe molle, et fraîche, et parsemée
De mille fleurs dont elle est parfumée,
D'une onde pure on voit jaillir les flots.
Le bêlement des timides agneaux,
Le bruit des vents agitant le feuillage,
Les divers tons du chant de mille oiseaux
Qui voltigeaient dans ces rians bocages,
Charment l'oreille, et portent dans le cœur
Un sentiment aussi pur qu'enchanteur.
Le Saint alors admirant son ouvrage,
De son amante espère le suffrage.

Ces bois, ces prés, ces troupeaux, ce verger (1),
Voilà mon bien; je ne suis qu'un berger.
David l'était alors qu'une princesse,
Fille d'un Roi, le reçut dans son lit.

Ce bon *Joseph* dont l'austère sagesse
De *Putiphar* dédaigna la tendresse,
Ce jeune *Abel* que Dieu si fort chérit,
Étaient bergers : les premiers Rois le furent;
Et c'est alors que les peuples connurent
Le vrai bonheur. Hélas! depuis le temps
Qu'en sceptre d'or on changea la houlette,
Qu'on préféra le fifre à la musette,
Que pour la ville on a quitté les champs,
Les noirs forfaits, l'esclavage, la guerre,
Tous les malheurs ont fondu sur la terre.
Beauté céleste, objet dont les appas
Auraient charmé ces rois du premier âge,
Croyez mon cœur, et ne dédaignez pas
Ces prés, ces champs, ces ruisseaux, cet ombrage;
Voyez sur-tout avec quelque faveur
De ces troupeaux le timide pasteur.
La nuit survient déja dans les campagnes,
L'ombre descend du sommet des montagnes.
Je veillerai sur vous, sur vos destins.
Entre ces monts, au bord de ces fontaines,
Dans ces déserts, loin de l'œil des humains,
Vous n'aurez pas la pompe et les festins
Que dans les cours on offre aux souveraines:
Mais quand *Diane*, abandonnant les cieux,
D'*Endymion* daigne écouter les vœux,
Il n'offre pas, pour enchanter ses yeux,
Un trône d'or, et des festins pompeux,
Mais les vrais biens qu'on doit à la nature;
Un lit de fleurs, des fruits, une onde pure,

Un cœur brûlant du plus parfait amour.
O tendre objet dont la beauté m'engage !
Ces mêmes biens dans cet heureux séjour
Se trouvent tous : acceptez-en l'hommage.

O Dieu d'Amour ! que tu ris en voyant
Un Saint si fier, un apôtre si grand,
Ce chef sacré de Rome et de l'Église,
Cet ennemi qui croyait t'accabler,
Citer la fable, et galamment parler,
Et regarder d'un œil de convoitise
Les traits charmans de l'objet séducteur
Dont *Nicolas* veut lui donner la fleur !

Si cette belle en effet la conserve,
Si *Bournarès*, *Urbin* et *Prentatous*,
Et ce *Bourbon* plus dangereux qu'eux tous,
N'ont eu ce bien dont tout homme est jaloux,
Est-ce à ce Saint que l'Amour le réserve ?

Seule en ces lieux, loin de tout défenseur,
Maltide était non sans inquiétude :
Ses yeux erraient dans cette solitude.
Plus les discours de ce nouveau pasteur
Étaient galans, plus ils lui faisaient peur.

Pour lui, sans cesse il redouble de zèle.
En lui tenant les plus tendres propos,
Sa prompte main dépouille les rameaux.
Puis, sur les fleurs où s'assied cette belle,

Il fait tomber, il rassemble près d'elle
Ces fruits pourprés que l'heureux *Lucullus*
Nous rapporta des champs de *Cerisus;*
Les pommes d'or que prit jadis *Alcides*
Dans le jardin des fières Hespérides,
Et les présens que *Silène* et *Bacchus*
Furent chercher aux rives de l'Indus.

Voulant mêler à ce repas rustique
D'autres plaisirs, dans ses bouillans transports,
De sa musette il enfle les ressorts;
Puis il chanta, sur l'air d'un vieux cantique,
Ces mots d'un goût et d'un style hébraïque,
Trop dédaigné des modernes auteurs
Qui des seuls Grecs sont les admirateurs (*a*).

« Oui, baise-moi des baisers de ta bouche;
» Car tes baisers valent mieux que le vin (*b*).
» Comme un bouquet, place-moi de ta main
» Juste au milieu des globes de ton sein (*c*).

(*a*) Tous les savans l'avoueront; dans cette traduction fidèle, l'auteur a parfaitement conservé le goût et la justesse des comparaisons hébraïques, la finesse des transitions, l'ordre des idées, le choix des images; rien n'est si bien distribué dans les poètes grecs : voilà pourquoi tant de grands érudits ont préféré les Pseaumes, le Cantique des Cantiques, et les Prophètes à Homère, à Virgile, et sur-tout aux modernes.

(*b*) *Osculetur me osculo oris sui; quia meliora sunt ubera tua vino.* Cantique des Cantiques, ch. 1, v. 1.

(*c*) *Fasciculus mirrhæ dilectus meus mihi : inter ubera mea commorabitur*, ch. I, v. 12.

» Ma jeune amie aisément s'effarouche,
» Comme un chevreuil, comme un faon, comme un daim (*a*).
» Comme un lis blanc dans un bois d'aubepin
» S'élève au monde une jeune pucelle (*b*).
» Ton œil ternit l'œil de la tourterelle (*c*) ;
» Tes beaux cheveux, sur ta tête bouclés,
» Semblent moutons sur un mont rassemblés (*d*).
» Pomme d'api beaucoup moins est brillante
» Que la couleur de ta joue éclatante (*e*).
» Petits agneaux bien lavés sont moins blancs
» Et moins égaux que ne le sont tes dents (*f*).
» Ton nez ressemble à cette tour quarrée
» Sur le Liban, des Hébreux admirée (*g*).
» Ta taille fine à nos yeux éblouis
» Offre un palmier croissant entre des lis (*h*).
» Tes deux tetons sont des branches naissantes ;
» J'ai dit : j'irai dessous cet arbre altier ;
» J'y monterai; mes mains impatientes

(*a*) *Similis est capreæ, hinnuloque cervorum*, ch. II, v. 9.

(*b*) *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias*, ch. II, v. 2.

(*c*) *Oculi tui columbarum*, ch. IV, v. 1.

(*d*) *Capilli tui sicut greges caprarum, quæ ascenderunt de monte Galaad*, ch. IV, v. 1.

(*e*) *Sicut fragmen mali punici, ita genuæ tuæ*, ch. IV, v. 3.

(*f*) *Dentes tui sicut grex ovium, quæ ascenderunt de lavacro*, ch. VI, v. 5.

(*g*) *Nasus tuus sicut turris Libani, quæ respicit contra Damasum*, chap. VII, v. 4.

(*h*) *Statura tua assimilata est palmæ et ubera tua botris*, ch. VII, v. 7.

» Empoigneront les branches du palmier (*a*).
» Comme chevreaux elles sont bondissantes (*b*).
» Je m'étendrai sur ce ventre charmant,
» Semblable en tout au boisseau de froment (*c*);
» Sur ce nombril, sur cette tasse ronde
» Qui de liqueur en tous les temps abonde (*d*)... » (2).

Tout hors de lui, le Saint dans ce moment
Voulut saisir la tasse, le froment
Et le palmier; un long éclat de rire
Sort d'un buisson, par quoi déconcerté,
Dans ses projets le Saint ſut arrêté.

Le tendre objet de son galant délire,
A cet éclat, se lève épouvanté.
Le Saint se tourne, il regarde, il avise
Le front tondu d'un enfant de l'Église,
Un capuchon, un manteau blanc et noir
Qui d'un buisson se laisse apercevoir.

A cette vue, il eut plus de surprise
Que n'en sentit jadis le vieux *Moïse*,

(*a*) *Dixi: ascendam in palmam et apprehendam fructus ejus*, ch. VII, v. 8.

(*b*) *Duo ubera tua, sicut duo hinnuli capreæ gemelli, qui pascuntur in liliis*, ch. IV, v. 5.

(*c*) *Venter tuus sicut acervus tritici, vallatus liliis*, ch. VII, v. 2.

(*d*) *Umbilicus tuus crater tornatilis, numquam indigens poculis*, ch. VII, v. 2.

Quand il vit Dieu dans un buisson ardent.
Sortant bientôt de son étonnement,
Pour le chasser, *Pierre* prend sa houlette.
Sur lui le moine incontinent se jette :
A poings fermés, ils s'attaquent tous deux.
L'antre, les champs, le verger retentissent
Du bruit des coups dont tous deux se meurtrissent.
Le moine avait les bras plus musculeux ;
Pierre recule, il garantit, il sauve,
Autant qu'il peut, son front des coups affreux
Que lui lançaient de ce moine nerveux
Les larges poings. L'un tondu, l'autre chauve,
Ils ne pouvaient se saisir aux cheveux.

Le moine au col empoigne enfin Saint *Pierre* ;
Puis de sa jambe avec art saisissant
Du saint berger le jarret fléchissant,
Et le poussant tout-à-coup en arrière,
Il le renverse et l'étend sur la terre.

Mais que vous dis-je? ô mon lecteur! ô ciel!
Un si grand Saint vaincu par un mortel!
Eh! pouvez-vous refuser de me croire?
Ignorez-vous que l'époux de *Rachel*,
A coups de poings, aux champs dè *Phanuel*,
Rossa de nuit l'Ange de l'Éternel,
Et que pour prix d'une telle victoire,
Dieu lui donna le surnom d'*Israël*?

Avec grand soin j'étudiai l'histoire :

Quoique hardis, tous mes discours sont vrais.
Des vieux auteurs gravés dans ma mémoire,
J'aime à citer de fidèles extraits;
Il faut toujours justifier les faits.

NOTES DU CHANT XIX.

(1) Ces bois, ces prés, ces troupeaux, ce verger.

Dans un long ouvrage, selon le principe de *Boileau*,

Il faut qu'en cent façons un auteur se replie,
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie.

C'est pourquoi on a tenté, afin de varier le style, d'employer ici celui de l'églogue, malgré le discrédit où ce genre de poésie est tombé parmi nous.

J'observerai que les églogues de *Fontenelle*, dont tant de littérateurs affectent de dire du mal pour se faire croire habiles dans la connaissance de l'antiquité, sont encore les seules qu'on puisse lire de toutes celles qui ont été écrites en langue française. La preuve qu'elles ont quelque mérite, c'est qu'on leur fait encore l'honneur de les critiquer, et même avec humeur, ainsi qu'un ex-professeur d'éloquence vient de le faire nouvellement. Pour toutes les autres, on n'en dit point de mal; elles sont parfaitement oubliées.

Bien des gens savent par cœur des vers de ces églogues de *Fontenelle*, comme ceux-ci où il dépeint l'impatience d'un berger qui ne doit voir sa maîtresse qu'à la fin du jour, et que son amour a réveillé avant l'aurore.

Il faut que, sur ces monts, ce grand astre renaisse,
S'élève lentement et lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derrière ces grands bois.
Il mesure ce tour, et frémit mille fois.

Ces vers sont beaux, parce qu'ils sont simples, passionnés,

convenables au personnage, conformes à la situation, et qu'ils font une image vraie. Les bergers de *Fontenelle* ont trop de finesse et d'élégance sans doute ; on pourrait leur desirer plus de simplicité : mais ce qui leur manque sur-tout, c'est de la sensibilité. On desirerait aux bergers de nos autres auteurs moins de platitude et plus de génie ; ce qui tue sur-tout ce genre, ce sont les lieux communs, les idées rebattues, la répétition des mêmes images, la trivialité des sentimens usés, enfin les *sottises champêtres*, comme le dit *Boileau*.

Ce genre est excellent chez un peuple nomade, ou chez une nation qui commence à desirer une littérature : mais dans un pays où l'on a cultivé les lettres avec gloire pendant un siècle ou deux, il est difficile d'*en revenir à ses moutons*. C'est remettre un homme vigoureux au teton de sa nourrice.

En général, les jeunes auteurs ne songent pas assez qu'un public accoutumé à lire *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, *Voltaire*, *Montaigne*, *La Bruyère*, *Montesquieu*, *Jean-Jacques Rousseau*, *Diderot*, *d'Alembert*, *Buffon*, ne peut plus prodiguer son estime à des bagatelles, se diviser pour deux sonnets comme du temps de *Voiture*, de *Sarazin* et de *Benserade*, et que beaucoup de petits ouvrages qui charmaient alors, ne paraîtraient aujourd'hui que des pauvretés littéraires. Le siècle est trop riche pour attacher quelque prix à ce qui n'est pas de l'or le plus pur.

(2) Sur ce nombril, sur cette tasse ronde,
Qui de liqueur en tous les temps abonde.

Remi Belleau, l'un des sept poètes qui, réunis par l'amitié et distingués par leurs talens, formèrent entre eux, sous le règne de *Henri II*, une petite société littéraire, qu'ils appelèrent la *Pleïade*, est, je crois, le premier qui ait traduit en vers les *Odes d'Anacréon*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Can-*

tiques; nous ne parlerons ici que de ce dernier ouvrage, pour former le goût de la jeunesse par la comparaison.

Remi Belleau dédia sa traduction du *Cantique des Cantiques*, sous le nom d'*Églogues sacrées*, à la reine de France, *Louise de Lorraine*, princesse très-dévote, que ses jeûnes et ses mortifications conduisirent au tombeau avant l'âge de quarante ans, selon le témoignage du président *de Thou.*

Remi Belleau avertit cette reine que l'amour qui règne dans ces *Églogues sacrées* est un amour divin, que ces entretiens de l'époux et de l'épouse désignent ceux de *Jésus-Christ* et de l'Église. Or, voici comme le berger *Jésus* parle dans ces *Églogues* à sa bergère la sainte Église :

Ton nombril délicat qui sert comme d'un centre
Sur un arc arrondi, marque de ce beau ventre,
Ressemble à la rondeur d'un vase fait au tour,
Toujours plein de parfums et de fleurs à l'entour.

Ton ventre potelé, douillet, grasset, ressemble
Au monceau de froment en rondeur mis ensemble,
Remparé tout autour de beaux lys blanchissans,
Qui couronnent ce rond haussé entre deux flancs.

Le petit mont jumeau de tes deux mamelettes
Semblent deux petits faons, qui, parmi les fleurettes,
Folâtrent à l'envi. L'ivoire blanc et mol
Qui flotte à menus plis par-dessus ton beau col,
Est semblable à la tour en rondeur élevée,
Toute d'ivoire blanc richement achevée.

Le profil de ton nez est semblable à la tour
Assise au mont Liban, qui découvre à l'entour
La ville de Damas et les champs de Syrie.

L'épouse non moins modeste que son époux, lui répond :

Demeurons au village, et nous levons matin;
Pour mieux prendre le frais, entrons dans le jardin.

Là, de mille baisers je soulerai ton ame;
Là je te donnerai, prodigue de ma flamme,
De mon sein blanchissant l'un et l'autre tetin,
Et l'honneur florissant de mon petit jardin.

Je doute qu'on dédiât aujourd'hui un ouvrage qui contiendrait de tels détails à aucune des reines de l'Europe : mais si l'on ne se faisait point de scrupule de les leur offrir il n'y a pas encore deux cents ans, doit-on s'étonner que toutes ces descriptions fussent décentes il y a trois mille ans? Il a fallu sans doute bien des siècles pour que les hommes s'imaginassent qu'une action naturelle, qui ne nuit à personne, fût indécente, et qu'il fût malhonnête de nommer une partie de son corps. Mais si ces expressions n'étaient que naïves dans la haute antiquité, il n'en faut pas conclure qu'elles désignent les entretiens de *Jésus-Christ* et de son Église, que le St-Esprit les a révélés, et qu'on est damné si on en doute.

Voltaire, dans la belle traduction qu'il en a faite, n'a point exprimé ces détails trop licencieux aujourd'hui, et cependant il a mieux conservé le caractère antique que *Remi Belleau*. Il ne croit point que cet ouvrage soit de *Salomon*; ni moi, ni aucun de ceux qui le lisent avec attention, ne le peuvent croire. Il observe que cet ouvrage est le plus tendre, et même le seul de ce genre qui nous reste de cette haute antiquité. En effet, cet ouvrage a plus de trois mille ans : il n'est donc pas étonnant qu'il soit sans logique, sans transitions, sans méthode. *Voltaire*, en y puisant ce qu'il y a de bon, ces sentimens vrais qui appartiennent à la nature, cette sorte de naïveté qu'on ne trouve que chez les peuples sans culture, lui a donné tout ce qui lui manquait, et en a fait un des ouvrages les plus délicieux qui soit sorti de la plume d'aucun poète. Comme tout le monde le connaît, nous n'en citerons rien.

Mais quel homme étonnant, quel poète, quel philosophe, que ce grand; ce sublime, ce tendre, ce folâtre, cet élégant, cet admirable *Voltaire!* car il a tous les tons et il mérite tous les éloges.

Il y a pourtant des gens de fort peu d'esprit qui impriment hardiment que ce grand homme n'a que de l'esprit : ils voudraient bien faire croire qu'ils ont autre chose. Ils ignorent, les pauvres gens, que l'esprit dont *Voltaire* étincelle, n'est chez lui que la surabondance du génie, comme dans un vaste incendie, la clarté qui en résulte ne procède que de l'excès du feu. Ils n'en savent pas assez pour s'apercevoir qu'il a été créateur dans tous les genres qu'il a traités; qu'il a une manière de s'exprimer toujours neuve dans les grandes et les petites choses; qu'il est toujours penseur; qu'il fait toujours penser; que ses plans, ses caractères, son style, ses vers, ses phrases mêmes sont toujours variés, avec une fécondité qui annonce une imagination toujours active, toujours riche, toujours inépuisable; qu'il est toujours clair, parce qu'il s'entend toujours lui-même; qu'il est toujours profond et toujours plein, et jamais vide et creux comme tant de gens; qu'enfin, ce qui vaut mieux encore, il est le véritable ami de l'humanité. Il combattit toute sa vie pour elle; il s'exposa pour elle à la haine irréconciliable des dévots, tout puissans alors; dans sa vieillesse il défricha, il peupla, il consola, il enrichit une province : il montra qu'il n'était pas un bavard de philosophie, qu'il savait la mettre en pratique; que ses actions étaient conformes à ses principes, et que les uns et les autres se rapportaient également au perfectionnement de la raison, et à l'accroissement du bonheur public.

CHANT XX.

Suite du combat de Saint Pierre. Ce qui advient à Maltide, etc., etc.

Ce Roi fameux par la harpe et les pseaumes,
Par le talent de chasser les fantômes,
Fit enlever *Bethsabée*, *Abigail*,
Et vingt beautés dont il fit quelque usage.
Son fils nommé si justement le Sage,
Eut un plus riche et plus ample sérail,
Où ce bon Roi, pour le bien de son ame,
Changeait de Dieux comme il changeait de femme.

Vous le savez; *Socrate* si vanté,
Pour son démon et pour son équité,
N'a pas toujours suivi près d'*Aspasie*
Les graves lois de la philosophie.
Ce vieux *Caton*, surpris par ses enfans,
Entre les bras d'une esclave chérie,
N'observait pas dans ses embrassemens
L'austérité dont il masquait sa vie.

Si le plus sage a des temps de folie,
Est-il un Saint qui ne soit entiché
D'un peu de goût pour le tendre péché?

Saint *Augustin* eut un fils de sa Dame :
Saint *d'Arbrissel*, sans toucher aux appas
De vingt beautés, couchait entre leurs bras ;
Et Saint *François*, pour amortir sa flamme,
Pétrit la neige, et s'en fit une femme :
Il s'en servit ; de là sont nés les Saints
Que dans le monde on nomme Capucins (1).
Pour ces combats, les Cordeliers, les Carmes
Sont plus fameux encor que les gens d'armes :
Tout moine est homme, et le froc à ses yeux,
De la beauté n'émousse point les charmes.
Le Paradis n'a pas seul tous ses vœux.

En contemplant la chute de Saint *Pierre*,
Saint *Nicolas*, les cheveux hérissés,
Voit avec lui ses projets renversés,
Et sa grandeur s'éclipser toute entière.

La Vanité dans ce moment le fuit ;
Elle s'en va quand le malheur approche ;
Le Repentir en son lieu s'introduit,
Et sur ses pas amène le Reproche.

Cet homme en froc, ce crâne tonsuré,
Qui tient des Saints le chef couché par terre,
C'est *Prentatous*. Il s'était égaré
Dans ce désert, après avoir livré,
Et l'Amazone et sa troupe guerrière,
En trahison, aux soldats de l'Infant.

Près d'un buisson, attiré par le chant

Et par les sons de l'hébraïque lyre,
En voyant *Pierre*, il s'était mis à rire;
Et quand il l'eut sur l'arène étendu,
Il crut n'avoir qu'un vieux pâtre abattu.

Mais *Pierre* à peine a touché la verdure,
Que d'un berger dépouillant la figure,
En un clin d'œil aussitôt il reprend
Cette substance invisible, impalpable,
Qui rend des Saints le corps insaisissable.

Le Jacobin croit le tenir, et sent,
Entre ses poings, fondre son adversaire,
Comme l'eau fuit de la main qui la serre.
Ses coups trompés, ses regards confondus,
Cherchant en vain, ne le rencontrent plus.

Quittant d'un chien la burlesque apparence,
Le coq reprend son plumage doré,
Sa crête rouge et son bec acéré.
Trois fois il chante. Hélas! sa vigilance,
Vous le savez, son maître avertissait,
Toujours trop tard, des fautes qu'il faisait.

Au chant du Coq, le verger, la prairie,
Moutons, agneaux, treilles, champs, bergerie,
Tout disparaît : on ne voit en ces lieux
Qu'un long amas de rochers sourcilleux.
De vieux sapins élevés sur leurs cimes,
Percent la nue, et défiant l'hiver,

Sont toujours frais sous un ciel toujours clair.
Un noir torrent, d'abîmes en abîmes,
Tombe, bouillonne, écume, et remplit l'air
Des tourbillons d'une poussière humide.
Sur l'un des flancs de ce rocher aride,
Règne un chemin de tuf et de gravier,
Fait pour monter moins que pour effrayer;
Taillée à pic, la roche inaccessible
S'élève à droite; un précipice horrible
S'ouvre à sa gauche, et, dans sa profondeur,
Le torrent tombe, et roule avec fureur.
Ses flots blanchis de temps en temps répètent
La clarté douce et les traits que nous jettent
Les cornes d'or de l'astre qui nous luit,
Lorsque le jour a fait place à la nuit.

Du confesseur la prunelle effrayée,
Avec horreur errante sur ces monts,
Sur ces rochers, ces gouffres, ces vallons,
Trouve *Maltide*, et demeure fixée.

S'étant promis cent fois de l'obtenir,
Et la trouvant dans ce désert sauvage,
Il jura Dieu qu'il allait lui ravir
L'objet caché qui rend fou le plus sage,
Et dont l'Église au Saint défend l'usage.

A son aspect subit, inattendu,
Maltide croit qu'il est du ciel venu
Pour la sauver de cet horrible orage.

Elle lui dit : ah ! mon père, est-ce vous ?
Quel changement ! quel danger ! quel prodige !
Est-ce une erreur, un songe, un vain prestige ?
Ou l'Univers s'écroule-t-il sur nous ?

O de Sion, fille sainte et chérie !
Qu'en Dieu, dit-il, votre cœur se confie.
Rassurez-vous. Ce jardin, ce verger,
Et ces troupeaux, et même le berger,
N'étaient, hélas ! qu'illusion, magie,
Piége infernal, œuvre qu'un Négromant
Fit pour damner votre cœur innocent.
Vous succombiez à sa ruse maudite :
Dieu qui confond les complots du méchant,
Dieu qui vous met ici sous ma conduite,
Dieu m'appela ; Dieu s'est manifesté.
Le Diable en vain long-temps m'a résisté ;
Les jets sacrés d'une eau sainte et bénite,
Et de la croix le signe redouté,
Et ma prière enfin l'ont mis en fuite :
L'illusion aussitôt s'est détruite.
Calmez-vous donc, et ferme dans la foi,
Ma chère enfant, ne croyez plus que moi.

En proférant ce discours pathétique,
O mon lecteur ! il ne sait pas s'il ment.
Ce confesseur ignore absolument
Si ce qu'il dit est faux ou véridique.
Quoique pervers, il était bon croyant ;
Et même alors son ame mal remise,

De l'effroyable et subite surprise
Que lui causa *Pierre* en disparaissant,
Ne sait pas trop s'il n'a pas eu la gloire
De triompher de l'art d'un Négromant,
Et s'il n'a pas remporté la victoire
Sur le Démon. Mais sans approfondir
Ce qu'il en est et ce qu'il en doit croire,
Le but auquel il prétend parvenir
L'occupe seul. Déja, pour réussir,
Il s'agenouille aux pieds de cette belle;
Et lui vantant sa piété, son zèle
Et ses appas, il rend graces à Dieu,
Qui l'amena, qui pour lui s'intéresse.
Il la parcourt d'un regard tout de feu;
Et d'une main tandis qu'il la caresse,
L'autre est en l'air. De deux doigts qu'il étend,
Il la bénit; puis lui dit : mon enfant,
Confessez-vous; ne soyez pas timide.
— Hélas! mon père, hélas! répond *Maltide*,
Rassurez-moi : je vous crois; le Démon
Dans ces déserts, sans doute, était mon guide;
Mais ce combat, ces morts.... *Charles*.... *Bourbon*.....
Auriez-vous vu ce héros intrépide?....
— Pouvez-vous bien y penser près de moi,
Quand vous devez l'oublier? — Eh! pourquoi?
Est-ce pécher que rendre un juste hommage
A ses vertus, à l'honneur, au courage?
Lui dit *Maltide* avec naïveté.
Directeur saint, garde de mon jeune âge,
Je ne vous puis cacher la vérité.

Oui, quelquefois d'une divine extase
Je suis saisie à l'aspect de *Bourbon*.
En y pensant, en prononçant son nom,
Un feu céleste et m'anime et m'embrase.
J'éprouve alors des transports inconnus,
Avant-coureurs du bonheur des Élus.
— Ou bien plutôt, dit le moine en colère,
Avant-coureurs de la perdition.
Tremblez, ma fille! O ruse! affreux mystère!
Cette touchante et vive impression
N'est autre, hélas! que celle du Démon
Qui s'introduit dans le corps d'une femme,
Et qui des sens pénètre jusqu'à l'ame.
— Mon père! ô ciel! vous me faites frémir.
Quoi! le Démon est si doux à sentir.
A sa fureur qui peut donc se soustraire?....
Instruisez-moi; parlez, que dois-je faire?
— Me croire en tout, me soumettre ce cœur.
Vous avez vu comme un jet d'eau bénite
Mit tout-à-l'heure un Négromant en fuite,
Et dissipa le prestige enchanteur,
Qui sur vos yeux répandait son erreur.
Or pour le mal dont vous êtes atteinte,
Il faut ma fille, il faut absolument,
Sur ce beau sein où brûle un feu si grand,
Que ma main verse un peu de cette eau sainte;
Tout aussitôt le Diable s'enfuira,
Et du salut le sentier s'ouvrira.

Cette beauté, malgré son ignorance,

Car vous savez que l'adroit *Nicolas*,
Pour mieux garder ses innocens appas,
De son esprit écartait la science;
Cette beauté trouva tant de ferveur
Au Jacobin, qu'elle en eut quelque peur;
Et sans savoir d'où naît son épouvante,
Elle saisit du pieux directeur
Le bras robuste avec sa main tremblante.
Vous eussiez dit un timide pigeon,
Qui de sa patte arrête d'un faucon
Le bec tranchant ou la serre sanglante.

Ce faible effort, ses larmes, sa frayeur,
Son front modeste, et teint par la rougeur,
Du moine saint augmente encor l'ardeur.
— Cette pudeur est orgueil; et le Diable,
Lui disait-il, par sa malignité,
La souffle en vous, sous un nom respectable,
Pour vous fixer dans votre impiété.
Mais c'est, ma fille, avec humilité
Qu'on doit s'offrir pour que Dieu nous pardonne.
Repentez-vous avec componction;
Fuyez le doute et la rebellion,
Et qu'avec foi, qu'avec soumission,
A mes conseils votre ame s'abandonne.

Ce discours saint et la peur de l'Enfer,
Et la nuit sombre et ce vaste désert,
Troublaient si fort cette beauté flottante,
Qu'en frémissant et de honte et de peur,

Au moine affreux qui lui faisait horreur,
Elle allait être enfin obéissante.

Mais le rival du hardi *Prentatous*,
Le chef des Saints, désespéré, jaloux,
N'osant, après sa fatale aventure,
Se revêtir de l'humaine figure,
De *Nicolas* invoquait le pouvoir:
C'est votre emploi; votre sainte assistance
Doit, disait-il, sauver son innocence.

Le *Nicolas* pleurait de désespoir;
Encor honteux de son inconséquence,
Il ne veut plus manquer à son devoir:
Plus en soi-même il rappelle l'Oracle,
Et moins il peut penser que le Destin
Ait prétendu parler d'un Jacobin.
Aux feux du moine il voudrait mettre obstacle,
Mais il éprouve un étrange embarras;
Car qui pourrait préserver du naufrage
Fille qui croit, en livrant ses appas,
Faire œuvre pie, et devenir plus sage?

Saint *Pierre* et lui, dans ces dangers pressans,
Ne pouvaient pas délibérer long-temps:
Ainsi tous deux, sans chercher davantage,
Furent contens d'appeler cet orage,
Dont Saint *Janvier* inondait le rivage.
Les Aquilons, pour eux obéissans,
Font frémir l'air par d'affreux sifflemens.

Entre les monts, mille épaisses nuées
Roulent déja ; de l'astre de la nuit,
A chaque instant, la clarté brille et fuit.
En approchant de leurs cimes glacées,
Différemment leurs vapeurs condensées,
En même temps forment cent tourbillons
De vent, de pluie, et de neige et de grêle,
Remplissant l'air, et tombant pèle-mêle.
Le ciel s'entr'ouvre, et par de longs sillons
L'éclair parcourt et fend la vaste nue.
La foudre part; ses coups précipités,
De rocs en rocs mille fois répétés,
Font un bruit sourd qui toujours continue.
Mille torrens, dans des gouffres profonds,
En se plongeant font une horrible nape;
Et chacun d'eux roule du haut des monts,
Avec fracas, la neige, les glaçons,
Et les sapins et les rochers qu'il sape.

Maltide tremble, et le moine effréné
Lui répétait : c'est votre impénitence
Qui vient d'armer la céleste vengeance.
De vos forfaits le Ciel est indigné;
Le Ciel punit la désobéissance:
Soumettez-vous, et tout est pardonné.
Ainsi des Saints confondant la prudence,
Bravant l'orage, incapable de peur,
Suivant sans frein la fureur qui l'inspire,
Ce moine allait tourner en sa faveur
Le stratagême inventé pour lui nuire.

Près de ce lieu, par l'orage et la nuit,
Le preux *Bayard* avait été conduit.
De ce torrent trouvant l'horrible rive,
Il retenait son cheval arrêté.
Son œil au loin dans cette obscurité,
Cherchait à voir, et son oreille active,
Au moindre bruit, demeurait attentive.
Un cri par l'air est soudain apporté,
Notre héros marche de ce côté.

La lune alors perçant un peu la nue,
Sur son chemin verse quelque clarté.
Il aperçoit une femme éperdue,
Cheveux épars, tremblante, gorge nue,
Q'un moine attaque ; aussitôt il descend
De son coursier. Le moine qui l'entend,
Tourne la tête, et jure en le voyant.
Trop acharné pour lâcher sa victime,
Il tient d'un bras la beauté qu'il opprime ;
L'autre est levé, l'autre est prêt à tomber
Sur le guerrier qui vient la dérober
A sa luxure, à l'ardeur qui l'anime.
Il est sans arme, il sent qu'il va périr.
De tout son corps vous l'eussiez vu frémir ;
Et dans ses yeux où règne la menace,
Se rassemblaient la terreur et l'audace.

Quand sous sa patte, et presqu'entre ses dents,
Un vieux matou, maître expert en malice,
Tient un oiseau qu'il a guetté long-temps,

S'il voit un chien, tout son poil se hérisse.
La queue enflée, et l'œil étincellant,
La patte en l'air, il s'arrête en grondant.
Tel est ce moine : il se tient ferme, il jure.
Bayard s'arrête, et de l'œil le mesure :
Mais à la fin, cédant à son courroux,
D'un saut léger sur ce moine il s'élance.
Il n'avait pris son glaive ni sa lance;
Le Jacobin le reçoit à grands coups.
De ses deux poings la lourde et large masse
Heurte, en tombant, le casque ou la cuirasse;
Et plus ce moine, en ce combat fatal,
Frappe avec force, et plus il se fait mal.

Bayard lassé de tant de résistance,
De ses deux mains saisit ce moine ardent,
Et d'un bras sûr le soulève et le lance,
Du haut du roc, dans le fond du torrent.

Du moine à peine il eut puni l'audace,
Qu'il fut tenté de se mettre à sa place.
Ce sein, ce corps qu'il voit à demi-nuds,
Étaient si beaux, qu'il ne se connaît plus.
Aux murs fameux bâtis par la chicane,
On voit ainsi le magistrat prudent
S'approprier le bien qu'adroitement
A dérobé le fripon qu'il condamne.

Bayard était trop courtois chevalier
Pour écouter un transport si profane.

Il porte un cœur sensible, mais altier;
Et quoiqu'il aime et qu'il brûle de plaire,
Il lui paraît que vouloir satisfaire,
Dans ce moment, son amoureuse ardeur,
C'est d'un bienfait demander le salaire,
Et dégrader ses exploits et son cœur.

Lors se hâtant d'éloigner cette belle
De ce séjour abominable, affreux,
Où tout devait lui paroître odieux,
Sur son cheval il remonte avec elle:
Et quand l'Aurore, en rougissant les cieux,
Vient embellir la terre de ses larmes,
Bayard parcourt la plaine de ses yeux
Pour découvrir, pour trouver en quels lieux
Ses tendres soins pourront, loin des alarmes,
Loger, coucher, reposer tant de charmes,
Les disposer aux plaisirs amoureux,
Et leur parler dignement de ses feux.

Tant de respects, un cœur si généreux,
Loin de calmer les regrets de Saint *Pierre*,
Rendent encor sa douleur plus amère.
Saint *Nicolas* est rempli de frayeur.
Bayard n'est saint, ni moine, ni pécheur,
Et même il sait que ce jeune vainqueur,
Qui n'a jamais rencontré de rebelles,
Sensible et brave, est toujours près des belles,
Comme aux combats, sans reproche et sans peur.
Mon ennemi, l'Amour qui le protège,

L'amène ici, dit-il, et c'est un piège
Qu'il ose encore élever sur mes pas
Pour me voler ces modestes appas.
Malgré mes soins et mon art, ne pourrai-je
Jouir en paix de mon saint privilége,
Garder intact, jusqu'au jour de l'hymen,
Ce dont lui seul doit faire l'examen?

Maudit Amour! Quoi! toujours la malice
De cet enfant confondra mes projets,
Et plongera la pointe de ses traits,
Subtilement, jusqu'au fond du calice
Des jeunes fleurs, sur qui je veille exprès,
Pour les sauver des jeux de son caprice.
Je vais, je cours, je me démène en vain
Pour l'éloigner de mon chaste jardin.
S'insinuant par cent ruses nouvelles,
Toujours ce Dieu, sous un air enfantin,
Vient butiner mes tendres jouvencelles,
Et sous mes yeux leur fait quelque larcin.
Plus aisément des jonquilles, des roses,
Qui, dans les jours de la belle saison,
Aux champs de Flore, en foule sont écloses,
J'écarterais la guêpe, le frélon,
Le scarabée, et jusqu'au moucheron.
Mais, quoi qu'il fasse, il faut sauver *Maltide*
Des jeux cruels de cet enfant perfide,
La dérober à tout Ultramontain,
Et ranimer l'honneur du nom Romain.

Sauver la croix et conserver la terre

Captive aux pieds du céleste Vicaire,
Voilà mon but et mon secret dessein;
L'exécuter est ce que je dois faire,
Et c'est remplir l'Oracle du Destin.

NOTE DU CHANT XX.

(1) Il s'en servit : de là sont nés les Saints
Que dans le monde on nomme Capucins.

Saint *François d'Assise* s'était fait une femme de neige, pas tout-à-fait si grande que nature ; car elle ne consistait qu'en quelques petites pelotes, dont il enveloppait l'aiguillon de la chair quand il en était tourmenté.

Ses enfans, ou plutôt ses disciples, ont prodigieusement pullulé : comme ils ne pouvaient subsister qu'en mendiant, ils devinrent des gueux très-actifs ; toujours au milieu de la canaille, accoutumés à supporter toutes sortes d'affronts, ils acquirent un grand crédit sur elle, et en obtinrent prodigieusement d'aumônes.

Je vous l'ai déja dit ; le peuple ne lit point, disait *Voltaire* dans son Dictionnaire philosophique, article Scandale : *Un capucin, un récollet, un carme, un picpus, qui confesse et qui prêche, est capable de faire lui seul plus de mal que les meilleurs livres ne pourront jamais faire de bien.*

Ce n'est donc pas parce que le peuple a lu qu'il est arrivé tant de malheurs dans tous les temps ; c'est au contraire parce qu'il est impossible qu'il lise et qu'il soit instruit.

On lui a fait croire que l'Évangile autorisait les massacres de la Saint-Barthélemi, de Cabrière, de la Mérindole, des Albigeois ; les bûchers de l'Inquisition, le meurtre de tant de rois ; et ensuite on lui a fait croire autre chose, avec autant de raison : dans tout cela, il ne s'agit jamais que de le dominer ; tout le reste est circonstance.

Ceux qui voulurent faire la révolution en 1790 et 1791, ne se contentèrent pas d'écrire; ils firent prêcher le peuple dans les rues, dans les campagnes, dans les places publiques, non par des moines, comme du temps de la ligue, mais par des gens qu'ils soudoyaient.

Un militaire de ma connoissance rencontra un jour un de ses laquais qu'il avait chassé autrefois pour inconduite, et le trouvant assez bien vêtu, il lui demanda de ses nouvelles : tu t'es rangé, à ce qu'il me paraît, lui dit-il. — Oh! monsieur, lui répondit le valet, je fais assez bien mes petites affaires; je ne suis plus domestique. — Et que fais-tu maintenant? — Monsieur, je suis pelotonnier. — Je ne connais pas cette profession : que veux-tu dire? — Que je suis un de ceux qui assemblent le peuple par pelotons. Je le prêche; je l'excite à suivre les nouveaux principes; je lui lis de petits discours qu'on me donne; je lui vends de petits écrits. On me paye assez grassement, et ce que je vends est à mon profit.

Ah pauvre peuple! pauvre peuple! (*Plebs, capite censi, servi.*) comme on te mène! Combien ceux qui te mènent t'ont méprisé dans tous les temps! Il ne te faut ni des *Démosthènes*, ni des *Cicérons*. Des capucins et des pelotonniers te suffisent; ils parlent, et les nations tombent aux pieds du pape, ou sont bouleversées.

CHANT XXI.

Combat de Bayard et de Montpensier. Combat naval. Naufrage. Nouveau malheur de Charles.

Ce que tu veux, l'as-tu toujours? Non, certe.
Il ne faut pas que l'on se déconcerte
Pour échouer dans l'un de ses projets :
Ce qu'on croit sûr, peut n'arriver jamais.
L'oiseau qu'on tient dans sa main entr'ouverte
N'est point à soi ; prends garde, il est alerte ;
Il peut encor de tes doigts s'échapper.
Quel oiseleur n'a pas fait cette perte?
Quel amateur ne s'est pas vu tromper?

En traversant la campagne déserte,
Bayard rempli d'un espoir enchanteur,
Considérant l'occasion offerte,
La nuit, le calme et sur-tout son ardeur,
Croyait bientôt, par quelque découverte
Heureuse et prompte, arriver jusqu'au cœur
D'une beauté qu'il sait être inexperte,
Et dont il veut devenir l'instructeur.

Saint *Nicolas* et le Dieu de Cythère,
Quoiqu'ennemis, rejetaient tous les deux

Du chevalier également les vœux.
Le Saint rappelle à *Maltide* qu'un père
Lui prescrivit d'éviter tout Français,
Et de *Bourbon* le Dieu lui peint les traits,
L'air noble et fier, la bonté, la vaillance,
Qui tant de fois brilla pour sa défense.
Son cœur s'émeut, emporté tour-à-tour
Par *Nicolas* et par le Dieu d'Amour.

A tous les deux, dans ce moment Saint *Pierre*
Était tenté d'adresser sa prière;
Mais tout-à-coup, dans les plaines du ciel,
Il voit venir l'archange *Gabriel*,
Courier céleste, envoyé par sa mère.

De l'Apennin prête à quitter les champs,
L'Opinion vent revoir ses enfans
Pour leur donner un conseil salutaire,
Un avis propre à subjuguer les Francs.

Oh! qu'à regret *Nicolas* et Saint *Pierre*
Suivent l'Archange, et partent de ce bord.
Tendre *Maltide*, hélas! quel est ton sort?
Qui de *Bayard* réprimera l'audace?

Le firmament paraît déja blanchir;
A chaque instant quelque étoile s'efface;
La Lune à l'Aube incessamment fait place,
L'Aube à l'Aurore, et l'Aurore au Soleil.
Ses rayons d'or, de pourpre, de vermeil

Vivifiaient et paraient la nature ;
Quand, près d'un bois, au détour d'un sentier,
Bayard de loin découvre un chevalier.

A son air noble, à sa haute stature,
Au vif éclat de sa brillante armure,
A la couleur, au pas de son coursier,
Maltide crut voir *Vendôme* paraître.
Bayard en lui reconnut *Montpensier*,
Montpensier, prince, et trop flatté de l'être.
Il croit par-tout pouvoir agir en maître.
Il les aborde, il est sûr qu'alléguant
Et son amour, et son nom et son rang,
Sans hésiter, *Bayard* va lui remettre
Cette beauté qu'il ose se promettre.

Mais de *Bayard* la fierté lui répond :
Qu'il doit savoir qu'en plaisir comme en guerre,
Tout est égal, et que l'Amour confond,
Ainsi que *Mars*, les Rois et le vulgaire ;
Que la grandeur n'a qu'un futile éclat,
Qu'elle sert peu, soit pour vaincre ou pour plaire ;
Qu'enfin jamais son pesant cimeterre
N'a distingué, dans un jour de combat,
Le sang d'un prince ou celui d'un soldat ;
Et qu'en un mot, s'il veut avoir *Maltide*,
Il faut entr'eux que le fer en décide.

Déja *Bayard* descend, en lui parlant,
De son cheval, sur les fleurs cette belle :

Elle est, dit-il, l'objet de la querelle ;
Elle sera le prix du plus vaillant.

Les deux guerriers prennent soudain du champ,
Et l'un vers l'autre arrivent en courant.
Bayard d'un coup renverse sur la terre
Et le cheval et son noble adversaire,
Fournit sa course et revient promptement.
Un gentillâtre, un cadet de province,
Oser combattre et renverser un prince !
Dit *Montpensier* en pied se relevant,
Tirant son glaive, et vers *Bayard* venant.
De son coursier *Bayard* sautant à terre,
L'épée au poing presse son adversaire.
Tous ces aïeux, en amour, aux combats,
S'écriait-il, Prince, ne servent pas.
Dans l'anti-chambre on peut en faire cas,
Par-tout ailleurs c'est un meuble inutile :
Et le succès, ainsi que le talent,
N'appartient pas au plus noble, au plus grand ;
Il est le prix du brave ou de l'habile.

A chaque mot, un coup bien ajusté,
De son discours prouvait la vérité.
De *Montpensier*, en frappant, il détache
Le bouclier, le cimier, le panache ;
Puis d'un revers au loin il fait voler
Le fer tranchant levé pour l'immoler.

Prince, dit-il, votre coursier, vos armes,

Me sont acquis : mais non, je vous les rends ;
Je reconnais la dignité des rangs ;
Il me suffit d'avoir conquis ses charmes :
Pardonnez-moi ce combat inégal,
Pour elle et moi c'est assez d'un cheval.
Je veux tout seul appaiser ses alarmes.

Comme il parlait, les yeux des deux guerriers
Cherchent en vain leur dame et leurs coursiers :
Sur l'herbe même on ne voit point leurs traces.
Enfant cruel, frère malin des Graces,
Toi dont les jeux tourmentent à la fois
Et les héros, et les loups dans les bois,
Tu demeurais à ton projet fidèle.
Loin de ces lieux tu fais fuir cette belle ;
Tu la conduis ; et tandis que pour elle
Les deux guerriers follement combattaient,
Leurs deux coursiers dans les champs poursuivaient
Une jument qui, venant à paraître,
Leur fit sentir que tous deux ils avaient
Un cœur sensible aussi bien que leur maître.

O Dieu d'Amour ! quadrupèdes, oiseaux,
Le moucheron, les habitans des eaux,
S'abandonnant à l'ardeur qui les brûle,
Aiment sans honte, et changent sans scrupule.
Et les humains, les humains mille fois
Plus tourmentés que tout ce qui respire,
Du doux besoin que la nature inspire,
D'aimer, de plaire et de se reproduire,

Osent braver les traits de ton carquois.
Pour se gêner, ils ont forgé des lois.
Nous les voyons, dans un double délire,
S'estimer saints en repoussant tes traits,
Se dire heureux en suivant ton empire;
Et dans leurs vœux, prompts à se contredire,
N'être jamais avec eux-même en paix.

Ainsi pour lors au travers des forêts,
Maltide seule, à pied, errait en proie
A ces combats, tourmens des tendres cœurs:
Jadis son père était toute sa joie;
Elle le cherche, et sent couler ses pleurs.

Qu'un gentilhomme, un moine, un prince, un pâtre,
De ses attraits se disant idolâtre,
Sans son aveu se livrent des combats,
Et par le fer disputent ses appas,
Sa vanité ne les regrette pas:
Mais fuir *Bourbon*, ce *Bourbon* si fidèle,
Qui meurt d'amour, qui ne vit que pour elle,
Qui la sauva tant de fois du trépas;
C'est être ingrate, injuste, criminelle....

Rêvant ainsi, *Maltide* traversait
Les monts, les prés, les champs qu'elle trouvait,
Laissant flotter son errante pensée.
Elle aperçoit une garde avancée,
Et de *Bourbon* elle voit les drapeaux;
Ses lieutenans postés sur ces coteaux.

Gardent les bois et la rive prochaine :
Plus loin *Maltide*, étendant ses regards,
Voit de l'Infant flotter les étendards.

A leur aspect, elle reste incertaine :
Mais Saint *Janvier*, dans son cœur ingénu
Si hautement fit parler la vertu,
Que bravant tout et la nuit et la guerre,
Elle partit pour rejoindre son père;
Car ce grand Saint, poursuivant ses projets,
Cherchait toujours à perdre les Français.

O! qui pourrait, qui pourrait les soustraire
A tant de maux qu'il assemblait contr'eux?
Vous avez vu, lecteurs, comment naguère
Les Aquilons de leur souffle fougueux,
En troublant l'onde, en ravageant la terre,
Ont dispersé leur armée en cent lieux.

Charle est caché sous une humble chaumière;
Bourbon tout seul auprès de lui resté
Le consolait, soutenait son courage,
L'affermissait contre l'adversité :
Et dès qu'il vit qu'en s'éloignant, l'orage
Laissait le calme en ces lieux retourner,
Il parcourut la plaine et le rivage
Pour retrouver, rassembler, ramener
Quelques soldats auprès de leur monarque.

Sur un rocher le Roi *Charles* monté,

Tient son regard sur les flots arrêté.
S'il aperçoit flotter la moindre barque,
Son cœur s'élance et la suit sur les eaux.

Près de ces bords, en tournoyant, les flots
D'un noir torrent et d'une ample rivière
Venaient mêler leur onde à l'onde amère.
Mille bosquets de toutes parts couvraient
Le sein fécond des îles qu'ils formaient.
De *Charles huit* les yeux remplis de larmes,
A ce tableau, ne trouvent point de charmes :
Il ne voit rien ; mais enfin il entend
De vingt canons le bruit distinctement.
Son cœur tressaille et de joie et d'alarmes :
Ah ! disait-il, si c'était mes vaisseaux,
S'ils punissaient l'audace criminelle
De ces brigands ravisseurs de ma belle.

Il aperçoit s'élever sur les eaux
Vers l'horizon quelques traits de fumée,
Qui s'augmentant par des jets inégaux,
Forment bientôt une épaisse nuée.
Le vent l'approche ; il discerne au travers
Des traits de feu semblables aux éclairs ;
Il voit d'un mât flotter la banderole :
Ah! si c'était celle de la gondole....
Mais non, grand Dieu! ces pavillons sont blancs.
Il reconnaît soudain six vaisseaux francs.

Entre leurs feux croisés pour le détruire,

Sous leurs canons, un malheureux navire
Du Roi de Naple arborait les drapeaux,
Noircis, brûlés, déchirés en lambeaux.
Ne pouvant fuir, ne voulant pas se rendre,
Malgré leur nombre il osait se défendre.
De mille coups ses deux flancs sont percés,
Ses mâts coupés, ses haubans fracassés;
Mais avec art de ses voiles tendues,
Sur les débris de ses vergues rompues,
Son conducteur recueille encor les vents.

Ce conducteur intrépide, invincible,
De ses deux bords faisait un feu terrible.
Le fer, le plomb, la flamme, en même temps
De son vaisseau volaient sur ceux des Francs.
Le glaive en main, de la poupe à la proue,
Il court sans cesse, il anime ses gens.
Si quelqu'un tremble, à la mort je le voue,
S'écriait-il : ces Galliques brigands,
Malgré leur nombre, et malgré leur audace,
Ne suivront pas encor long-temps ma trace.

Disant ces mots, par un dernier effort,
Plus savamment sa main rassemble encor
Des vents légers le souffle dans ses voiles;
Il en resserre et dirige les toiles;
Il fuit plus vîte, il s'approche du bord.
Rempli de joie, et d'horreur et de rage,
Aux fers qu'il craint préférant le naufrage,
Sur des écueils couverts, cachés sous l'eau,

Qui défendaient l'abord de cette plage,
Il fait soudain échouer son vaisseau.
Charles le voit et frémit du rivage :
Déja la proue enfonçant sous les mers,
Force la poupe à monter dans les airs.
L'onde bouillonne, écume, et se soulève;
Le mât s'abaisse et la quille s'élève.
Ses flancs ouverts, écartés, déchirés,
Sont par le roc et les flots séparés.

L'intérieur paraissant à la vue,
Offre une femme égarée, éperdue,
Sur ces débris se soutenant en vain,
Prête à tomber, saisissant de sa main,
Les longs éclats d'une planche rompue,
Et dans les airs demeurant suspendue.

Le Roi des Francs reconnaît *Palvoisin*,
Frémit d'horreur, pousse des cris, l'appelle,
Lui tend les bras, et répète : C'est elle;
C'est elle, ô ciel! *Palvoisin* va périr!
Mon désespoir ne la peut secourir.
Ciel! sauve-la. Je me meurs. — Cette belle,
Prête à quitter l'appui qu'elle a saisi,
Qu'elle tient mal, qui la supporte à peine,
Tourne les yeux vers la rive prochaine,
Voit *Charles huit*, le reconnaît aussi,
Crie et l'implore, et tend la main vers lui;
Puis disparaît à sa vue égarée
Sous les débris dont elle est entourée.

De ces débris qui sous leurs pieds manquaient,
Les matelots et les soldats tombaient.
Sforce, entraîné par leur chute effroyable,
Prie et blasphême, invoquant à la fois
Le Ciel, l'Enfer, et le *Christ* et le Diable:
Il tombe, et l'onde étouffe en vain sa voix;
Il se débat sous la vague profonde,
Plonge vingt fois, et vingt fois sort de l'onde;
Et chaque fois qu'il reparaît sur l'eau,
Il fait entendre un blasphême nouveau.

Dans ces dangers conservant son courage,
Le *Congobare*, intrépide marin,
Fait dès long-temps aux horreurs du naufrage,
D'un pied léger, et d'une agile main,
Grimpe, descend, et saute et se dégage
Des embarras qui croisent son chemin.

Sur des rameaux agités par l'orage,
Quand l'un s'élève, et que l'autre s'abat,
Avez-vous vu quelquefois un vieux chat?
Prêt à tomber, il marche avec adresse,
Perd l'équilibre et soudain le reprend;
Et de son œil et malin et gourmand,
Suit un oiseau, tend sa griffe traîtresse,
Saute sur lui, le saisit brusquement,
Et sur la terre aussitôt redescend:
De *Congobare* en tout il est l'image.

Ce vieux corsaire, un œil vers le rivage,

Sur *Palvoisin* tenait l'autre attaché :
De planche en planche il s'en est approché ;
Il veut la prendre et s'en faire un otage.
Le Roi, le Pape, *Alfonse* et *Bournarès*,
Lui feront grace en voyant ses attraits.
Prenant son temps, il saisit cette belle,
Et dans les flots il se plonge avec elle :
Il nage, il tient son cimeterre en main ;
Son large dos supporte *Palvoisin* :
Son bras nerveux et le guide, et s'appuie
Sur l'élément qui menace sa vie.

Quoi! dit *Janvier*, mon projet serait vain ;
Je ne pourrai triompher d'une femme,
Et séparer *Charles huit* de sa dame.
Eh! qui voudra, m'invoquant désormais,
Sur mes autels faire dire des messes,
Et sur ma châsse apporter des bouquets,
Ou me donner un cierge en ses détresses?

Il dit, il souffle, il soulève les flots,
Il leur imprime une fureur nouvelle.
La vague roule ; elle emporte avec elle
Et le corsaire englouti sous les eaux,
Et *Palvoisin* sur leur cime flottante,
Évanouie, ou plutôt expirante.

Charles dans l'eau se fût précipité,
Si par sa force il n'eût été quitté.
Les bras tendus, il tombe sur l'arène,

Sans voix, sans pouls et presque sans haleine.
Janvier content s'applaudit, monte au ciel;
Et rencontrant l'archange *Gabriel*,
Saint *Nicolas* et l'amoureux Saint *Pierre*,
Allons, dit-il, allons vers notre mère,
Et montrons-lui quel beau coup j'ai su faire.

Comme ils parlaient, devant leurs yeux soudain
Le Dieu d'Amour paraît son arc en main.
L'Ange s'enfuit, les trois Saints se dispersent;
Les traits du Dieu partent, volent, les percent,
Portent l'envie et l'effroi dans leur sein.
Ce n'était point ces traits d'or et de flammes
Qui font aimer, qui versent dans les ames
Le charme heureux du plus pur sentiment;
C'était ces traits d'un plomb terne et pesant,
Qui, dans les cœurs, jettent l'inquiétude,
Les noirs soupçons, l'affreuse incertitude,
Le désespoir de plaire et d'être aimé,
La soif de perdre un rival estimé.

Le Dieu vengé, près de *Charles* s'élance,
Et dans son cœur il remet l'espérance.
A peine au jour ses yeux se sont r'ouverts,
Que ses regards se tournent sur les mers;
Ne voyant rien sur l'onde et sur la plage,
A pas pressés il parcourt le rivage:
Il est déja vers ces bords escarpés,
D'un large fleuve et d'un torrent coupés.
Jetant sur eux une vue attentive,

Il aperçoit, assez loin de la rive,
Des voiles blancs accrochés aux rameaux
D'un saule antique abattu par les eaux.
C'est elle-même. — Il dit, et dans les ondes
Il court, il vole; il ne s'informe pas
Si du torrent les rives sont profondes,
S'il est rapide. Amour! soutiens mes pas;
Tu me conduis, que puis-je avoir à craindre?
S'écria-t-il, en étendant les bras
Vers cet objet qu'il s'efforçait d'atteindre.
Mais l'eau le gagne, et son pied s'avançant,
Ne presse plus le sol qu'à peine il sent.

Lorsqu'au milieu des ondes du *Scamandre*,
Rouges du sang qu'il venait de répandre,
Le fier *Achille* invoquait sous les flots
Le Dieu du feu contre le Dieu des eaux,
Que voulait-il? Mettre Ilion en cendre,
Et s'illustrer par des meurtres nouveaux.
O Dieu d'Amour! quand *Charles huit* t'implore,
Il a dans l'ame un plus noble dessein.
C'est pour sauver la beauté qu'il adore,
Cette touchante et tendre *Palvoisin*,
Qu'en traits de feu tu gravas dans son sein.

O Dieu d'Amour! je connais ta malice;
Tu fais nos maux, tu ris de nos tourmens;
Mais à mon roi tu dois être propice.
Tu raffermis déja ses pas tremblans,
Tu le soutiens au bord du précipice,

Et sous sa main tu mets ces voiles blancs.
Il les saisit ; et respirant à peine,
Le cœur rempli du plus touchant espoir,
Sans regarder, sans chercher, sans rien voir,
Derrière lui, vers la rive il les traîne;
Dès que son pied de l'onde peut sortir,
Il se retourne, il entend un soupir.
O Dieu des cieux ! dit-il, je te rends grace.
A deux genoux il se jette, il embrasse
Avec transport l'objet de tant d'ardeur,
Ce tendre objet, son espoir, son bonheur,
Sa seule joie, et qu'il se glorifie
De retrouver au péril de sa vie.
De ses deux bras il le serre.... O terreur!
Il reconnaît, hélas ! son confesseur.
Son confesseur! ô ciel! oui, c'est lui-même;
C'est *Prentatous*, ce cynique effronté,
Qu'en cet endroit le torrent a porté.

Il est glacé, tout défait et tout blême,
Près de périr. —Dans le dépit extrême
Qu'il en conçut, *Charles* se vit tenter
De le reprendre et de le rejeter
Au fond de l'eau : mais bientôt dans son ame
Se fit ouïr la tendre humanité.
D'un tel penser il rougit, il se blâme,
Puis il secourt ce moine avec bonté;
Puis il conçut que Dieu dans sa sagesse,
Pour son salut, lui faisait la faveur
De le priver d'une tendre maîtresse,

Et de lui rendre un pieux directeur.

De ce miracle avouant l'évidence,
Il s'agenouille avec reconnaissance.
Il veut prier ; mais son cœur est si plein,
Qu'au lieu du ciel il nomme *Palvoisin*.

CHANT XXII.

Amusemens de Lucrèce. Malheur de Borgia. Discours de l'Opinion à ses enfans.

Le Dieu du Goût instruisit l'Art de plaire :
Du tendre Amour c'est le plus jeune frère ;
Mais il voulut que cet aimable enfant
Qui nous séduit, sur-tout en badinant,
Eût plus d'un style et plus d'une manière.
Anacréon plaît autrement qu'*Homère*,
Flore séduit par sa vivacité ;
Minerve impose, on aime sa fierté.
Mais le sourire et l'abandon des Graces
Dans votre cœur laissent-ils moins de traces?
Le Dieu du Goût, quoiqu'il ait l'air naïf,
A plus d'un genre, et n'est point exclusif.

Une beauté, jeune, fraîche, innocente,
Semblable en tout à la rose naissante,
Qui charme l'œil avant d'avoir acquis
Et sa rondeur et tout son coloris,
Est des beautés la plus intéressante.
Son embarras, son maintien, sa pudeur,
Sa voix timide, annoncent la candeur
D'une ame neuve, et simple, et qui s'ignore,

Et qu'aucun soin ne vint troubler encore :
Sa modestie ajoute à sa beauté.
Oui, je le crois, et j'en suis enchanté :
Mais du Zéphyr que l'aile caressante
Fasse entr'ouvrir cette rose naissante,
Qu'en altérant peut-être sa fraîcheur,
Un feu plus vif anime sa couleur ;
Que ses cheveux sur son front s'épaississent,
Que ses longs cils et ses sourcils brunissent,
Que tout en elle exprimant les desirs,
Promette, invite, appelle les plaisirs,
Et vous verrez, épris de cette belle,
De mille amans l'essaim tumultueux,
En bourdonnant, s'empresser autour d'elle,
Lui prodiguer ses sermens et ses vœux,
Et se brûler à sa flamme infidelle.

Le Dieu du Goût fuit l'uniformité :
Auteur, artiste, ou coquette ou bergère,
Qui sacrifie à la diversité,
Connaît déja l'un des secrets de plaire.

A Saint *Janvier* tandis que tout prospère,
Qu'à *Charles huit* il ôte *Palvoisin*,
Qu'il reconduit *Maltide* vers son père,
Qu'au camp français il ramène la faim,
La Renommée, aux cent voix discordantes,
Parlant sans cesse et parlant à la fois,
Et répétant cent choses différentes,
Arrive à Naple, y conte les exploits

De *Charles huit* et ceux du fils d'*Alphonse*,
Dit que ce Roi défit ses ennemis,
Et que pourtant ses chevaliers sont pris.
La Renommée en même temps annonce
Que *Charle* attend des milliers de Français;
Qu'ils ont franchi des Alpes les sommets;
Que l'Espagnol, le Germain et l'Anglais,
Marchent ligués pour sauver l'Italie;
Qu'ils ont atteint les champs de l'Émilie (1).
A ces propos, l'Espérance et l'Effroi
Viennent s'asseoir dans le conseil du Roi.
Au milieu d'eux la Discorde se place,
Dans les esprits jette une folle audace,
Dans les discours met la confusion;
Chacun s'obstine en son opinion.
Alphonse en vain interroge et menace;
Dans les avis, tous sans conclusions,
Il ne voit rien que contradictions.
Et cependant aux enfans du Saint-Père,
L'Infant tenait ce qu'il avait promis.
Exactement ses soins leur ont remis
Tous les captifs, soit héros, soit guerrière.

Déja *Lucrèce* et *Borgia* son frère
Les ont conduits par d'horribles chemins
Sur des rochers, non loin des Apennins.
D'affreux torrens, d'immenses précipices
De ce séjour défendent les abords.

Tout est hideux et sinistre au dehors;

L'intérieur est un lieu de délices.
Un palais double, et deux vastes jardins,
L'un pour la sœur et l'autre pour le frère,
Y rassemblaient tous les biens que la terre
Offre aux desirs des plus âpres humains.

Dans ce palais, élevé par magie,
Si l'on en croit les chroniqueurs du temps,
Plus en bons vins qu'en bons livres savans ;
Lucrèce avait déployé son génie.
On y voyait le luxe de l'Asie,
Le goût d'Athène ; et par-tout des beaux arts
La main brillante enchantait les regards.
Les doux parfums de l'heureuse Arabie
Embaumaient l'air, répandaient dans les cœurs
La volupté, le trouble, les langueurs.
Tout ce qu'on voit et tout ce qu'on respire
Charme et séduit : tout cet ensemble inspire
Le sentiment, l'ivresse, le desir,
Je ne sais quoi de céleste et de tendre,
Plus décevant encor que le plaisir,
Et dont on peut cent fois moins se défendre.

Fille d'un Pape, en toute occasion
Lucrèce unit avec beaucoup d'adresse
Et la licence et la religion.
Dans ses discours une douce onction
Vient se mêler à l'amoureuse ivresse.
Les doigts légers de ses heureuses mains
Joignent aux jeux des plus libres mondains

L'art recherché des discrètes nonains.

Dans les sallons et dans les boulingrins,
Au coin des bois, au centre des bocages,
Groupes, tableaux, offrent quelques images
Ou de la fable, ou de nos livres saints.
Là, c'est *Pâris* entre les trois Déesses;
C'est *Abraham* entre *Agar* et *Sara* :
Ruth et l'*Aurore*, ici par leurs caresses,
A leurs époux, charmés de leurs tendresses,
Rendent les biens dont le temps les priva.
Tout vis-à-vis du combat des Lapithes,
On observait les ardens Sichemites
Qui violaient l'innocente *Dina*.
Près de *Thamar* dans les bras de son frère,
Myrrha couchait dans ceux de son vieux père.
En trompant *Mars*, en raillant de *Vulcain*,
Sous *Adonis* *Vénus* était fixée.
Près d'*Holopherne*, et dans son lit placée,
Judith, sans voile, à sa vue empressée
S'offre, se livre, et l'endort sur son sein,
En saisissant un glaive de sa main.

Dans une alcove en forme de chapelle,
La Vierge est peinte; elle a sur ses genoux
Le Dieu d'Amour; un ange est auprès d'elle,
Et dans un coin sommeille son époux.
Sous ce tableau, dont trois glaces brillantes
Ornaient les bords de peintures mouvantes,
Est un autel verni, sculpté, doré,

Qui s'élevait sous un dais azuré ;
Ses quatre coins offraient quatre trophées.
Des nœuds légers que des perles formaient,
Élégamment au premier assemblaient
L'arc de l'Amour, la baguette des Fées,
Le thyrse orné de pampre et de raisins.

Une guirlande avec art nuancée,
Au second coin, liait au caducée
Les clefs, la ligne et les filets divins.
Tout vis-à-vis d'un lion la dépouille
A la massue unissait la quenouille.

De grains bénis un ample chapelet
Au dernier angle avec faste assemblait
L'anneau, la croix, la crosse, la marotte,
Que surmontaient le masque et la calotte,
Le long bourdon des dévots pélerins,
Et de *Vénus* la ceinture magique
Joignait sa conque au sceptre symbolique
Du Dieu charnel qui préside aux jardins.

Or, cet autel dont les sacrés emblêmes,
Loin d'être obscurs, aux yeux parlaient d'eux-mêmes,
Était un lit ample, voluptueux,
Où l'on pouvait à l'aise tenir deux.

Dans ces beaux lieux, la charmante *Lucrèce*
A tout venant inspirait son ivresse,
Voyait le jour à ses pieds mille amans,

Les enivrait d'erreurs et d'espérances,
Et chaque soir, selon les occurrences,
Faisait un choix entre les plus ardens,
Puis jouissait du bonheur des sultans.
Mais plus heureuse en ses épanchemens,
Ses goûts nombreux, ses vives jouissances,
Loin d'épuiser la source des plaisirs,
En elle encore irritaient les desirs.

Les Paladins du monarque de France
Furent à peine arrivés dans ces lieux,
Que le pouvoir du charme agit sur eux.
Aucun n'échappe à sa prompte influence,
Et de *Lucrèce* ils sont tous amoureux.

Dans une aimable et folle confiance,
Percy, *Lomai*, *Sully*, *Rohan*, *Aimart*,
Le vieux *Comine* et le jeune *Bayard*
Se distinguaient par leur impatience;
Et les trois rois que *Charles huit* a faits,
L'Empereur Grec, et le Turc et l'Anglais,
Non moins frappés de cet heureux délire,
Auraient troqué leurs droits pour un sourire.

Oh! si j'avais la plume ou les pinceaux
Dont se servaient l'*Arioste* et l'*Albane*,
Quand ils versaient, par des accords nouveaux,
Un ton céleste en un sujet profane,
Je vous peindrais tous les rians tableaux
Qu'aux habitans de ces lieux de plaisance,

Les jeux, les ris, la volupté, l'Amour,
La folle joie et l'aveugle licence,
En s'égarant, inspiraient tour-à-tour.

Dans ses plaisirs, l'inconstante *Lucrèce*
A ses amans se variait sans cesse.

Les couronnant de myrthe et de lauriers,
Le casque en tête entre tous ces guerriers,
Vous l'eussiez vue en jupe d'amazone
Que relevaient des perles, des rubans,
Montrer sa jambe et ses genoux charmans.

Le lendemain, du bandeau de la none
Couvrant son front, voilant ses beaux cheveux,
Le sein caché sous une guimpe épaisse,
Qui laissait voir sa forme enchanteresse,
De ses amans elle contient les feux :
Mais elle veut que chacun se confesse,
A ses genoux lui raconte comment
Il séduisit sa première maîtresse,
Et ce qu'il fit de plus extravagant.

Souvent le soir, lorsque le soleil baisse,
Nymphe folâtre au milieu des roseaux,
Elle se cache, ou nage au sein des eaux;
De son beau corps, sous l'onde transparente,
La beauté semble encor plus éclatante :
Comme un pastel, sous un brillant cristal,
Paraît à l'œil d'un fini plus égal.

Puis tout-à-coup des cris dans l'atmosphère
Se font ouïr. Le son des instrumens
Avec fracas se mêle au bruit des chants :
On court, on danse ; une foule légère
Saute en tumulte au son du tambourin.
Soudain le thyrse et la coupe à la main,
Elle paraît le front ceint de lierre.
Sur son épaule une peau de panthère
Est attachée, et, laissant nud le sein,
Couvre son dos, embrasse sa ceinture :
Huit griffes d'or cachent sous leur fourrure
Ce doux volcan d'où le feu des desirs,
En s'exhalant, appelle les plaisirs.
Avec *Perkin* elle fuit sous l'ombrage :
Elle le quitte ; et s'emparant d'*Aimart*,
Elle l'entraîne au fond de ce bocage ;
Sous cette treille elle enivre *Bayard* ;
Dans cette grotte elle reçoit l'hommage
De d'*Aubigny*, de *Lornai*, de *Rohan*,
Du Prince Grec et du Prince *Ottoman* ;
Puis, s'échappant de cette douce arène,
Elle s'enfuit au travers de la plaine.

Un peu moins vieux, mais plus gai que *Silène*,
Le bon *Comine* anime ces amans ;
Par ses conseils, les instruit à bien faire,
A varier leurs jeux et leur manière :
Dit à chacun quels étaient des vieux temps
Les goûts, les mœurs et les amusemens.
C'était ainsi qu'on faisait à Cythère,

A Chypre, à Gnide, à Lampsaque, à Paphos :
Voilà comment dans Caprée, à *Tibère*,
On redonnait, avec des goûts nouveaux,
De nouveaux sens ; et les Orientaux,
Au bord du Gange, en ces cités premières,
Des arts naissans vénérables berceaux,
Pour le plaisir de leurs Balliadères,
Ont inventé ces boules, ces anneaux,
Trésor des sens, voluptés non vulgaires,
Que de *Gama* les fortunés vaisseaux (2),
Vainqueurs de l'Inde, ont rapporté naguères,
Et fait connaître à nos Occidentaux.

Ainsi *Comine*, en recherche, en licence,
En volupté, montra tant de science,
Qu'il étonna ses plus jeunes rivaux,
Et qu'en ses bras il sut faire à *Lucrèce*
Plus d'une fois oublier sa vieillesse.
Là, les plaisirs qui sont ailleurs si courts,
Comblaient leurs nuits, et remplissaient leurs jours :
Ils en faisaient leur art et leurs études.
C'est là, c'est là que *Lucrèce* inventa
Ces groupes fiers, ces belles attitudes
Qu'avec chaleur *Comine* dessina,
Et que depuis l'*Arétin* publia.

Les passetemps de la belle *Lucrèce*,
Outre le charme actif, impérieux
Que leur prêtaient l'éclat de ses beaux yeux,
Son souris fin, sa grace enchanteresse,

Le tour piquant de son esprit joyeux,
D'un talisman tiraient un autre charme
Qui de son cœur écartait toute alarme.
Le Négromant le fit par un art tel
Qu'il lui semblait devoir être éternel;
Car il voulut que cet effet magique
Surmontât tout, et jamais ne cessât
Dans aucun temps, à moins qu'on ne trouvât
Quelque mortel dont l'ardeur héroïque
Pût supporter par ses rares exploits,
Dans une nuit, le nombre énigmatique
De trois fois trois, multiplié par trois.

Lucrèce ainsi passait ses jours sans crainte,
A tous ses goûts se livrait sans contrainte;
Et défiant la malice du sort,
De ses amans stimulait la tendresse,
Et proposait des prix dans son ivresse
Au plus adroit aussi bien qu'au plus fort.

Le vieux *Comine* eut le prix de l'adresse;
Mais de *Bayard* l'intrépide jeunesse
Sur tout chrétien en force l'emporta.
Le Turc long-temps ce prix lui disputa:
Mais *Bayard* l'eut. *Bayard*, par sa vaillance,
Fit triompher et le *Christ* et la France.

Quelque nombreux que fussent ses exploits,
Je l'avoûrai, *Bayard* fut loin d'atteindre
Ce nombre impair, ce nombre tant à craindre

De trois fois trois, multiplié par trois.

Si de l'Amour n'écoutant que la voix,
Dans son palais la fille du Saint-Père,
Aux voluptés se livrait toute entière,
Au fond du sien, son émule, son frère,
Non moins bouillant dans ses âpres desirs,
Ne l'égalait pourtant pas en plaisirs.

Environné de cent beautés captives,
Il avait cru, par des caresses vives,
Sans perdre de temps, devoir leur témoigner
Que sur chacune il prétendait régner :
Il se vantait qu'il choisirait entr'elles,
Et qu'il aurait enfin toutes ces belles.

Mais l'Amazone avait trouvé mauvais,
Et ce début et ces vastes projets ;
Elle jura qu'il ne l'aurait jamais.
Si, chez les Turcs, on enferme les femmes,
Tout Chrétien doit être soumis aux dames :
Pour te punir, dit-elle, tu n'auras
Ni ces beautés ni mes faibles appas.
Vous êtes donc une beauté mutine :
Tant mieux, dit-il, j'aime qu'on me lutine ;
Le plaisir croît par ces tendres combats.
En agissant, êtes-vous aussi fière
Qu'en vos discours ? Vive Dieu ! nos ébats
Seront bien vifs : c'est vous qui la première,
Ma chère enfant, allez passer le pas.

Disant ces mots, il alonge le bras
Pour la saisir. La robuste guerrière
Avec vigueur contre lui se défend :
En vain il veut la jeter en arrière
Sur un sopha; l'héroïne en avant
Se tient penchée; et sur lui s'inclinant,
Elle le pousse, elle en est repoussée,
Et sur ses pieds elle reste fixée.
Tels chez les Grecs, deux célèbres lutteurs,
Aux yeux charmés de mille spectateurs,
Se disputant et de force et d'adresse,
Sans s'ébranler, se serraient corps à corps;
Et pour se vaincre, aux plus puissans efforts,
Mêlaient souvent la ruse et la souplesse.

Dans cette lutte, ainsi le saint bâtard,
Pour réussir aux yeux de ces captives,
A ce combat toutes fort attentives,
Crut qu'à la force il devait joindre l'art.
De son bras droit qu'il dégage avec peine,
Et que d'abord en arrière il ramène,
Rasant la terre, et se courbant soudain,
Vers le jupon il avance la main;
Et par-dessous, montant vers la ceinture,
Il veut la prendre au défaut de l'armure :
Mais soupçonnant aussitôt son dessein,
Notre guerrière, à l'instant qu'il se baisse,
Si vivement et le pousse et le presse,
Que l'équilibre aussitôt se perdant,
Son poids l'entraîne, et qu'en le recherchant,

Mais sans succès, il tombe sur la terre,
Comme un plongeur, la tête la première.

En vacillant, il saisit pour appui
Le genou rond de cette beauté fière :
Le genou plie ; elle tombe sur lui.
Lors, commençant une lutte nouvelle,
Il se débat si fortement sous elle,
Qu'il la renverse, et gagne le dessus.
Pour s'y tenir, ses soins sont superflus ;
Car *Polémide* étant la plus agile,
Par son adresse, elle le met dessous ;
Et lui pressant le *sternum* des genoux,
Le force enfin à demeurer tranquille.
Puis de sa main serrant, dans son courroux,
L'étroit canal voisin de l'œsophage,
De l'air en lui supprime le passage.
Meurs, scélérat ; meurs, dit-elle, ou rends-toi :
Que dis-je ? meurs sur l'heure, ou jure-moi
De respecter la volonté des femmes,
De supporter les refus de ces dames,
Et de ne faire à chacune de nous
Rien qui ne soit très-conforme à nos goûts ;
Jure, ou bientôt les infernales flammes
Te recevront.... promets. — Hélas ! hélas !
Je promettrai tout ce que tu voudras.
Mais quitte-moi.... J'étouffe. — La guerrière
Ouvre sa main, se lève, et sur-le-champ
A se lever aide son adversaire,
Tout essouflé, toussant, éternuant.

En vain il fait sa paix avec ces belles ;
Dans sa disgrace, hélas ! il n'obtient d'elles
Que des froideurs, des dédains, des refus,
Présens maudits, triste lot des vaincus.

Le saint Patron dont son père est vicaire,
Le saint Patron que dans Naple on révère,
Et l'autre Saint des filles le patron,
Pour ses malheurs sont sans compassion.
A leurs projets, las ! il n'importe guère
Que ce bâtard ait du plaisir ou non.
Ce qu'il leur faut, c'est qu'aux guerriers de France
De ces beautés le femelle escadron
Ne puisse plus apporter l'abondance.
Avec douleur tous trois voyaient *Bourbon*
Courir les champs, et ralliant l'armée,
Y ramener *Charle* et son confesseur,
Bannir l'effroi de leur ame alarmée,
Et devers Naple avancer en vainqueur.
Dans leur chagrin, tous les trois à l'Archange
Disaient : que faire en ce malheur étrange?
Il faut, dit-il, doublant d'activité,
Nous rendre tous aux pieds de votre mère ;
Pour vous chercher elle m'a député.
Elle a soumis les trois quarts de la terre :
Très peu de gens à son autorité
Jusqu'à ce jour ont encor résisté.
Suivez mes pas, et prenez confiance
Dans ses conseils pour vous si bienfaisans.
N'êtes-vous pas tous les trois ses enfans ?

D'un tel avis sentant bien l'importance,
Ils suivent l'ange avec moins de regrets.

De l'Apennin traversant les sommets,
Et s'élevant sur cent villes antiques,
Ils cotoyaient les flots adriatiques,
Quand tout à coup le courier emplumé
Vole en spiral, approche de la terre;
Puis, sous un toit splendide, renommé,
Que tout chrétien enrichit et révère,
Par la fenêtre il entre, il introduit
Avec fracas les trois Saints qu'il conduit.

Ce toit doré qui du soleil répette
Le vif éclat, est le toit de *Lorette*,
L'humble maison où la Vierge logea,
Fit un enfant, puis *Joseph* épousa.
Bientôt après, cette maison vola
De Nazareth jusques en Dalmatie,
Où quelques jours elle se reposa.
Puis, reprenant son vol, elle arriva
Non loin d'Ancône, au bord de l'Italie,
Où pour toujours son destin la fixa.
Cent rois depuis à l'envi l'enrichirent,
Et sur ces rois les peuples enchérirent:
D'or et d'argent, de perles, de rubis,
De diamans les yeux sont éblouis.

Dans cet amas de confuse richesse,
Les Saints d'abord distinguent leur Déesse,

L'Opinion assise sur l'autel.
Prête à partir, son amour maternel
A rassemblé sa famille nombreuse,
Famille sainte et partant querelleuse :
Elle eût voulu terminer leurs débats ;
Mais ses desirs ne s'accomplissaient pas.
Tous disputaient ; et, d'un ton dogmatique,
Chacun traitait l'autre de schismatique,
Lorsque *Janvier* entre, et conte comment
Son industrie a chassé loin du camp
De *Charles huit*, *Palvoisin* et *Maltide*,
Et l'Escadron guidé par *Polémide*,
Et cent guerriers. Il jura que jamais
Aucun amant, sur-tout aucun Français,
De ces beautés ne verrait les attraits.

A peine il dit, qu'en soupirant Saint *Pierre*
Vient et se plaint, et s'adresse à sa mère :
L'Amour, dit-il, est donc notre vainqueur,
Contre ses traits les Saints n'ont point d'asyle ;
Pour nous sauver de sa funeste ardeur,
La foi, la foi n'est donc pas plus utile
Que la raison? Je vois même ses feux
Étinceler ici dans tous les yeux.
Il a brûlé mes filets et ma ligne ;
Il m'a percé d'une flèche maligne,
Qui porte en moi la flamme et la fureur.
Contre mon mal vainement je m'indigne ;
Voulant ôter ce trait empoisonneur,
Tous mes efforts l'enfoncent dans mon cœur.

Toujours *Maltide* est présente à ma vue,
A ma pensée, et trouble tous mes sens.
O vous! ma mère, à mon ame éperdue
Rendez le calme, et vengez vos enfans.

Disant ces mots, pâlissant de colère,
Sa main dépose aux genoux de sa mère
Ses longs filets à demi-consumés.
L'Opinion s'irrite à ce spectacle,
Et des Élus les cœurs sont alarmés.
Contre l'Amour n'est-il donc plus d'obstacle?

O mes enfans! leur dit l'Opinion,
Le premier point de ma religion
Est d'étouffer l'Amour et la Nature,
Le sentiment et sur-tout la raison.
Bien secondée en chaque conjoncture
Par la Sorbonne et l'Inquisition,
Je triomphais, et déja sur la terre
Nul ne pensait, nul n'osait raisonner.
J'avais rendu honteux le nom de mère :
On n'estimait que le célibataire.
Tout potentat courait se prosterner
Aux pieds d'un moine, aux genoux d'un ermite;
Et pour gagner mon absolution,
Pour obtenir quelques jets d'eau bénite,
Il lui livrait l'or de sa nation.
Tout a changé : le fils de la Nature,
Le Dieu d'Amour décille tous les yeux.
On pense, on croit, on soutient qu'il vaut mieux

Peupler, que nuire à la race future;
Faire du bien, que de prier les cieux.
Tout suit l'Amour; produire et rendre heureux
Est son partage, et cela peut suffire
Pour lui donner du genre humain l'empire.
Que faire donc? et comment ramener
Ces temps chéris d'une épaisse ignorance,
Où les mortels, sans rien examiner,
Plaçaient en moi toute leur confiance?
Je n'en sais rien. Hélas! l'Opinion
N'a jamais eu l'esprit d'invention.
J'imiterai, si je ne puis mieux faire.
O mes enfans! connaissez votre mère;
Si mon avis n'est pas neuf, il est bon.
En vain l'Amour, au fond du sanctuaire,
Porte ses feux, et perce de ses traits
Le cœur flétri de mes meilleurs sujets;
Il est un lieu terrible, formidable,
A l'homme, au Saint, à moi-même exécrable,
Où ce vainqueur ne pénétra jamais:
C'est là, c'est là qu'il nous faut désormais,
Contre les traits d'un enfant si coupable,
Aller chercher un secours favorable.
Or cet endroit, cet horrible séjour,
Ce lieu funeste où n'entre point l'Amour,
Où pour jamais, privé de sa présence,
Le malheureux, dans son dépit amer,
Ne jouit pas même de l'espérance;
Ce lieu maudit, ce séjour, est l'Enfer.

O mes enfans! quelle terreur fatale
Vous fait frémir? Sous la voûte infernale,
Aucun des Saints ne doit jamais entrer.
Oui, mais du moins ils peuvent implorer
Des Négromans l'infaillible génie.
Toujours l'Église employa la magie,
Quoiqu'elle en soit la jalouse ennemie.
Que de sorciers ont troublé l'Italie!
Consultez-les. Adieu, moi pour jamais
Je fuis l'Europe et ces bords que je hais,
Séjour affreux, où l'homme infatigable,
Industrieux, intrépide, entêté,
De tout savoir toujours insatiable,
Par ses travaux atteint la Vérité :
Et je retourne en ce climat vanté,
Où, sans souci, la fable et la paresse
Endorment l'homme au sein de la mollesse.
Adieu, je pars. O mes filles, mes fils!
Pour triompher soyez toujours unis.

NOTES DU CHANT XXII.

(1) Ils ont atteint les champs de l'*Émilie.*

C'est un nom par lequel on désigne quelquefois le duché de Milan.

(2) Que de *Gama* les fortunés vaisseaux.

Il est probable que ce sont les vaisseaux de *Gama*, qui, les premiers, ont rapporté de l'Inde en Europe ces boules et ces anneaux si célèbres parmi les amateurs des recherches voluptueuses.

Vasco de Gama ne partit pour l'Inde qu'en 1497, deux ans après la conquête de Naples par *Charles VIII* : ainsi il y a encore un anachronisme dans ces vers.

Le cap de Bonne-Espérance avait été découvert dès 1487, par *Barthelemi Diaz*, Portugais, qui prit connaissance, en y allant, des royaumes de Congo et de Benin en Afrique : mais il n'alla pas jusqu'aux Indes.

L'Amérique avait été découverte par *Christophe Colomb*, Génois, en 1492, trois ans avant la conquête de Naples.

Ainsi ce fut un Portugais qui parvint le premier au cap de Bonne-Espérance, un Génois qui découvrit l'Amérique; un Florentin, *Americus Vespus*, qui lui donna son nom en 1497 ou 1498; un Portugais, *Vasco de Gama*, qui retrouva les Indes orientales la même année; un autre Portugais, *Magellan*, qui découvrit, en 1519, la terre de Feu et le canal auquel il donna son nom; et un Espagnol, *Sébastien*

Cano, qui fit, le premier, le tour du monde dans les années 1520, 1521 et 1522.

Remarquez que les Anglais, les Français et les Hollandais, qui se sont peut-être les plus enrichis depuis par le commerce de l'Amérique et de l'Inde, n'ont eu aucune part à ces grandes découvertes.

Charles-Quint, qui aurait bien desiré de conquérir toute la terre, donna pour armes à *Sébastien Cano* un globe, avec cet exergue : *Primus me circumdedisti.*

CHANT XXIII.

Bourbon de Vendôme parcourt une partie du Royaume de Naples. Alphonse et Bournarès font un pacte avec le Diable. Pierre consulte un Négromant.

Tout bel Esprit passe pour mécréant,
Mais c'est à tort ; plusieurs aiment à croire
D'étranges faits assez légèrement :
La preuve en est qu'ils ont écrit l'histoire.

Bien est-il vrai qu'en termes imposans,
Quelques-uns d'eux disent comme un adage :
Je ne crois rien si je ne le comprends.
C'est bien parler. Mais docte personnage,
Que comprends-tu ? Dis, parle : est-ce comment
Tu peux avoir une idée aussi sage ?
Comment ta langue a le rare avantage
De proférer un discours si prudent ?
Conçois-tu bien par quel art étonnant
Germe cette herbe au bord de ce rivage ?
Comme un seul gland produit ce vaste ombrage ?
Comment un peu de l'humide élément,
Qui s'insinue au fond d'un coquillage,
Fait une perle, ailleurs fait un enfant ?
Comment je vis, je pense, je digère ?

Pourquoi ta femme et ses soins caressans
N'excitent plus tes desirs languissans,
Lorsqu'un coup-d'œil d'une femme étrangère
Porte la force et la flamme en tes sens?

A tous ces faits qu'est-ce que tu comprends?
Rien : mais pourtant peux-tu ne les pas croire?
Si tu le veux, ose des Négromans,
Après cela, me contester l'histoire.
Moi, je l'admets, et j'en ai pour garans
Et l'*Arioste* et le divin *Homère*,
Esprits très-beaux, quoique très-bons croyans.

S'il te fallait des noms plus imposans,
Je citerais deux livres que révère
Le quart, au moins, des peuples de la terre;
Livres vantés de France à l'*Indostan*,
Livres sacrés, la Bible et l'Alcoran.

Prêt à passer des États du Saint-Père
Dans ceux qu'*Alphonse* opprimait en tyran,
Charles pria le céleste Vicaire
De lui donner sa bénédiction,
Et ses conseils et l'absolution,
Et chaque jour de dire une grand'Messe
Pour que le ciel lui rendît sa maîtresse.

Oh! mon lecteur, ce n'était point pécher,
Car il avait payé les indulgences;
Son aumônier en gardait les quittances.

Bourbon disait : Sire, il vaut mieux chercher
Cette beauté dont votre ame est charmée,
Que de prier. A Naple il faut marcher,
Vers ses remparts conduisez votre armée,
Et moi j'irai, suivi d'un camp volant,
Semer l'effroi de contrée en contrée,
Et m'informer de cet objet charmant.
Je vous rendrai cette amante adorée.

Parlant ainsi, *Bourbon* n'avouait pas
Le sentiment qui maîtrisait son ame.
Impatient de retrouver sa Dame,
De la revoir, de courir sur ses pas,
Son cœur discret couvrait sa tendre flamme
Du zèle ardent qu'il avait pour son roi.
Il trompait l'œil du courtisan perfide,
Aux vains discours n'exposait point *Maltide*;
Et quand l'Amour l'enchaînait sous sa loi,
Le seul devoir semblait être son guide.

A son projet chacun applaudissant,
Le Roi l'approuve : il part, et de l'Infant
Qui surveillait le camp du Roi de France,
Par sa manœuvre il trompe la prudence,
Tourne l'armée, et près de lui passant,
Fait une marche et savante et rapide;
Va visiter aux rives de l'*Aufide*
Ce champ fameux que la main d'*Annibal*,
Aux vieux Romains a rendu si fatal;
Puis repassant aux rives du Vulturne,

Vient parcourir les débris de Minturne,
Où *Marius*, autrefois d'un regard,
D'un assassin fit tomber le poignard.
Au moindre espoir traversant les campagnes,
Sans cesse il court de la mer aux montagnes;
Visitant tout, les villes, les hameaux,
Et les couvens et les simples châteaux,
Prodiguant l'or, les discours, les promesses,
Et la menace, et même les caresses.
Il n'apprend point où sont ces deux beautés:
Mais en cent lieux remportant la victoire,
Sur vingt partis des ennemis vantés,
Il acquérait malgré lui de la gloire,
Et recevait les clefs de cent cités.

La Renommée, à la voix effrayante,
Revole à Naple, y sème l'épouvante;
Et la Discorde, aussitôt à grands cris
Lui répondant, embrase les esprits.
Les ennemis du ministre applaudissent,
Ses favoris et ses agens frémissent;
Le courtisan calcule avec chaleur
S'il doit servir ou bien trahir son maître;
Sur ses autels déja la main du prêtre
Tient son encens tout prêt pour le vainqueur.
De ses tyrans prévoyant le naufrage,
Le peuple rit, et croit que leurs revers
Allégeront le fardeau de ses fers.
Ainsi l'espoir et la crainte et la joie
Divisaient Naple à la Discorde en proie.

Dans son palais, *Alphonse* frémissait.
Lâche et dévot, dans sa frayeur extrême,
Il veut prier, et sa bouche blasphême,
Tant l'habitude avec force agissait.

De ses forfaits le ministre suprême,
Dom *Bournarès* dès long-temps implorait
Ces potentats que l'Europe servait.
De nuit, de jour, ses couriers en campagne,
Passant les monts et traversant les mers,
Lui rapportaient des forêts d'Allemagne,
Des champs féconds d'Angleterre et d'Espagne,
Et des marais par Venise couverts,
Non du secours, mais d'immenses promesses,
Qui redoublaient sa rage et ses détresses.

Incontinent on lui vient annoncer
Qu'on voit des Francs les drapeaux s'avancer;
Que cent coureurs, précédant leur armée,
Roulent autour de la ville alarmée.
Il s'en irrite, et pour se bien venger,
Il fait soudain pendre le messager
Qui lui portait cette triste nouvelle;
Puis vers *Alphonse* il court montrer son zèle.

Mon cher féal, lui dit ce noir tyran,
Les Francs ont donc envahi nos frontières?
Malgré nos vœux, notre encens, nos prières,
Dieu m'a trahi; j'en suis fort mécontent,
Et j'ai donné cependant à ses prêtres

Cent fois plus d'or que je n'en ai remis
Secrètement, chez vingt Rois ennemis,
Pour soudoyer auprès d'eux quelques traîtres.
Les Francs bientôt vont m'enlever ces lieux.
Tout croît encor la terreur que j'éprouve.
Dans mon effroi, si je fixe les cieux,
Toujours le Diable est présent à mes yeux.
Soit qu'en parlant je condamne ou j'approuve,
Toujours son nom sur mes lèvres se trouve;
Et si je dors pour calmer mon ennui,
Tout aussitôt je me crois avec lui.
Que ferons-nous? A la sorcellerie
Ayons recours; servons-nous de l'Enfer.
Le Diable est bon : pour moi, j'ai grande envie
De faire un pacte, et de voir *Lucifer*.

D'un ton flatteur, *Bournarès* lui réplique
Qu'il a raison; qu'en ce monde méchant,
Bien plus que Dieu, le Diable est tout-puissant;
Qu'à nous sauver en vain le Ciel s'applique;
Sur mille humains, le Diable en prend neuf cents (1);
Que pour dompter la vaillance gallique,
Faire un tel pacte est le moyen unique.

Très-satisfaits de cette invention,
Tous deux d'accord partent en diligence,
Et vont trouver, non loin de ce canton,
Un Négromant dont la noire science
Tenait l'Enfer soumis à sa puissance.
Il s'appelait *Ragamuf*, et ce nom

Semait l'effroi par-tout en ce canton.

Son domicile était un antre immense,
Sombre, profond, redoutable aux humains,
Que le Démon a creusé de ses mains
Sur le Vésuve, à côté de ce gouffre,
Effroi des cieux, soupirail des enfers,
De qui la bouche exhale dans les airs
Des tourbillons de bitume et de soufre,
D'acier fondu, de rochers calcinés,
Qui, sur la terre effrayée et tremblante,
Forment bientôt, par leur poids entraînés,
De longs torrens de matière brûlante.

C'était au bord de ce goufre infernal
Que du Sorcier s'ouvrait l'antre fatal.
Du haut d'un pin au front pyramidal,
Tous les oiseaux que la nuit seule éveille,
La souris chauve et la triste corneille,
A tout venant prédisaient quelque mal.

Ces deux tyrans se hâtant de s'y rendre,
Sur des monceaux et de lave et de cendre,
Marchent vers l'antre, et tout les fait frémir.
Au devant d'eux cent reptiles accourent;
D'affreux serpens en sifflant les entourent;
Et tous les deux, prompts à se repentir,
Glacés d'horreur, auraient voulu s'enfuir;
Mais un pouvoir inconnu les enchaîne;
Sous cette grotte obscure et souterraine,

Ils s'enfonçaient en cherchant à sortir.

De vif-argent à leurs yeux étincelle,
Un lac immense, et ses mobiles flots,
Calmes et lourds, portent une nacelle
De fer battu; l'on n'aperçoit sur elle,
Ni gouvernail, ni mâts, ni matelots.
En y montant, l'un et l'autre pâlissent.
La barque vogue, et les porte tous deux
Vers un abîme épouvantable, affreux,
Sous une voûte où ses flots s'engloutissent,
Tombent en nape, et soudain réjaillissent
Sur un amas de rochers différens,
Dépôt des temps et des ondes amères.
De toutes parts ces flots s'éparpillans
En grains légers, brillans, orbiculaires,
Ne mouillant point les marbres qu'ils touchaient,
A l'œil surpris soudain se dissipaient.

A la frayeur ces deux tyrans en butte,
Restent long-temps étourdis de leur chute.
De cet abîme enfin avec horreur,
Leur œil parcourt l'immense profondeur;
Vingt soupiraux creusés par intervalle,
Près du volcan d'où la flamme s'exhale,
Sur ces objets versent quelque lueur.

De fer luisant, un immense portique
S'élève au bord du torrent métallique;
Il est fermé par deux portes d'airain.

Trente degrés et de plomb et d'étain,
Y conduisaient. Une invisible main
Les fait monter sur ces marches glissantes.
La porte s'ouvre, et découvre à leurs yeux,
D'or et d'argent, cent colonnes brillantes.
La Convoitise alors s'éveille en eux.
D'un cristal brut les aiguilles croisées,
Par la nature à six pans aiguisées,
Forment la voûte, et lancent mille feux.

L'eau dont la chute incrusta cette voûte,
Tombe, se creuse une nouvelle route,
Se filtre encore en de secrets canaux;
Et s'imprégnant du suc des six métaux,
Se consolide, et plus riche et plus belle,
Étonne l'œil des feux qu'elle recèle.
Là, pour tapis, sous les pieds étincelle
Le diamant blanc, noir ou coloré,
Le rubis rouge et l'opale changeante,
D'un verd foncé l'émeraude éclatante,
Et le saphir tendrement azuré,
Et l'hyacinthe à peine rougissante,
Et la topaze au coloris doré.

De *Bournarès*, de son maître exécré,
A cet aspect le cœur est dévoré
Par l'Avarice; et comme à la rapine
Leur ame était de tout temps fort encline,
De leurs esprits ils bandent les ressorts
Pour essayer de piller ces trésors.

Prêts d'en voler au moins quelque partie,
Déja tous deux ouvraient leur main impie,
Quand chacun d'eux, à la fois emporté
Par un pouvoir fatal, irrésistible,
Tombe à genoux, et dans son trouble horrible
Saisit les coins du marbre ensanglanté
D'un autel noir, en triangle sculpté;
Couvert de chair, et de cendre fumante,
Il s'élevait sous un dais d'amiante.

Sur cet autel aux enfers consacré,
Et d'un jour faux tristement éclairé
Par la luéur d'une lampe magique,
Le Négromant incessamment pratique
De son grand art les secrets effrayans.
Sur un brasier, dans des vases sanglans,
Il exprimait de ses mains malfaisantes
Le suc tranchant des plus mortelles plantes,
Ou le venin des plus cruels serpens.
Il en formait deux différens breuvages;
L'un lui servait à glacer tous les cœurs,
L'autre à troubler l'esprit par des fureurs.
Pour se jouer de la raison des sages,
Pour les tromper, pour les subjuguer mieux,
Il composait ces filtres dangereux,
Qui, dans les sens, répandant le ravage,
Portent au cœur, non l'amour, mais la rage,
Des feux honteux, des transports outrageans,
Et les desirs les plus extravagans.

Devant ses yeux, sur cet autel sinistre,

Le Roi de Naple, et son digne ministre,
D'un peu d'encens posent un léger don;
Puis d'une voix qui décèle la crainte
Et les remords dont leur ame est atteinte,
Secourez-moi, digne ami du Démon,
Lui dit le Roi : dans ma confusion
Tout me déplaît, ou m'attriste, ou m'irrite;
Le désespoir en mon esprit habite.
Pour me soustraire à la peur, au dégoût,
Au sombre ennui qui me poursuit par-tout,
J'ai pratiqué les travaux, les délices,
J'ai contenté jusqu'aux moindres caprices
Que j'éprouvai : j'ai fait l'essai de tout;
Rien ne m'amuse, et tout me porte ombrage.
Pour rassurer mon timide courage,
J'ai fait périr tous ceux que je craignais;
Par leur trépas ma crainte est augmentée.
Ma politique est par-tout détestée :
Je le vois trop; mes indignes sujets,
Au fond du cœur, appellent les Français.
O *Ragamuf!* sorcier incomparable,
Grand Négromant, intime ami du Diable,
A mes projets rendez-le favorable :
Contre les Francs et contre mon ennui,
De *Belzébut* obtenez-moi l'appui.
Que dans le sang du monarque de France,
Je puisse enfin contenter ma vengeance;
Que ses soldats meurent jusqu'au dernier,
Et que je passe un jour sans m'ennuyer
Pour ce seul jour, je vous donne mon ame,

Et celle encor de ma défunte femme,
Mon fils, ma fille et mes petits-enfans,
Et leurs neveux et tous leurs descendans.

A cet élan d'un cœur né détestable,
Du fond de l'antre une voix formidable
Lui répondit : J'accepte tes présens :
Tu m'appartiens. — *Alphonse*, sur sa tête,
Sent, à ces mots, se dresser ses cheveux ;
Son sang impur dans ses veines s'arrête,
Et déja même il condamne ses vœux....
Un tourbillon terrible, épouvantable,
S'élève, roule en cet antre effroyable ;
Et saisissant *Alphonse* et *Bournarès*,
Il les emporte au fond de leur palais.

A l'instant même une vive lumière
Brille en cet antre, et de ce Négromant
Fait clignoter la tremblante paupière.
De son plafond le cristal se pourfend,
Et du plus haut du céleste hémisphère,
Il voit descendre en ce lieu *Simon-Pierre*.

Quoiqu'il eût peu pour les Saints de respect,
Le Négromant frémit à son aspect ;
Et tout rempli d'une frayeur soudaine,
O chef des Saints ! quel projet vous amène,
Lui cria-t-il, chez l'ami de Satan ?
— Je viens sauver et ta tête et la mienne,
Lui répondit le céleste habitant.

Tu dois savoir, ou ta science est vaine,
Que les sorciers seront, chez les humains,
Discrédités avant nous autres Saints.

Ce sont sur-tout les écrivains de France,
Penseurs profonds, philosophes hardis,
Railleurs malins, et raisonneurs maudits,
Dont les bons mots, le savoir, l'éloquence,
Expulseront les Saints du Paradis,
Et des sorciers détruiront la puissance.

Je hais ce peuple, et je prétends punir
Ses libertés et son impénitence.
Contre ses traits il faut nous prémunir;
Ensemble ici contractons alliance.
De *Charles huit* confondons la prudence.
Vengeons sur lui nos malheurs à venir;
Que lui, son peuple, et sa cour qui m'offense,
Soient aujourd'hui mis dans ta dépendance.
Et toi, soumets à mon obéissance
Le jeune objet dont je suis amoureux.
Moi, chef des Saints, je dispose des cieux;
Toi, des enfers. Pense-tu que la Terre,
Si l'intérêt nous unit tous les deux,
Puisse à nos vœux être long-temps contraire?

Le Négromant étonné, mais ravi,
De *Pierre* alors jura d'être l'ami;
Puis, pour montrer sa profonde science,
Voyons, dit-il, tous nos succès d'avance.

Lors consultant d'un air plus recueilli

Les noirs feuillets d'un livre énigmatique,
Sa main saisit la baguette mystique,
Par qui *Jambrès* en Égypte brilla,
Qu'adroitement *Moïse* lui vola;
De qui *Médée*, après eux, s'empara;
Et qu'en mourant, d'une main protectrice,
Elle remit à cette *Pythonisse*,
Qui sut montrer l'ombre de *Samuel*
Au premier Roi du peuple d'Israël.
De *Salomon* la prudente sagesse,
En dépouilla cette vieille maîtresse
Pour en orner la reine de Saba,
A qui *Circé* sur les flots l'enleva.
Long-temps après *Circé* la déposa
Dans l'antre sombre où régnait la Sybille,
Dont ce *Simon*, fameux dans l'Évangile (2),
L'obtint un jour, et bientôt la donna
A ce *Merlin* qui creusa la fontaine
Du tendre Amour, et celle de la Haine,
Où dans la suite *Armide* la trouva.
Par testament, *Armide* la laissa
A *Conculix*, l'amant de la Pucelle,
Qui, tour à tour, étant mâle et femelle,
Près d'Orléans, du père *Grisbourdon*,
Conçut de nuit, dans son ardeur féconde,
Le *Ragamuf*; et dès qu'il fut au monde,
De la Baguette aussitôt lui fit don.

Le sceptre d'or que les fiers Pélopides
Prirent des Dieux pour transmettre aux Atrides,

De père en fils, passa par moins de mains
Pour parvenir au vainqueur des Troyens.

Or, dans ce jour à jamais mémorable,
De *Conculix* le bâtard formidable,
Le front voilé, le pied gauche tout nu,
L'œil égaré, déliant sa ceinture,
Abandonnant aux vents sa chevelure,
Et le bras droit vers le pôle étendu,
Tenant en main cette baguette antique,
Autour du Saint forme un cercle magique.
Un monstre noir, au regard de travers,
A jambe torse, à la voix emphatique,
Environné de brouillards et d'éclairs,
Parut soudain s'élever dans les airs.

Pierre frémit, et l'enchanteur s'écrie :
Quel est ton nom, Ange, Diable ou Génie?
Habites-tu les Cieux ou les Enfers?
— Je suis le Diable appelé *Prophétie*,
Aimé, cherché, craint dans tout l'Univers.
J'inspirai seul les devins, les oracles
Et les sorciers : il n'est jamais d'obstacles
A mes décrets. *Pierre*, je te prédis
Que tu vaincras bientôt tes ennemis,
Que tu seras incessamment admis
Entre les draps de la beauté chérie
Qui te plaît tant; et que tu jouiras,
Sans cependant toucher à ses appas.
Chassés par toi de Naple et d'Italie,

Ces bons Français dans Naples régneront ;
Et les enfans de *Vendôme* tiendront
Par leurs exploits, sous leur empire immense,
Et la Sicile, et l'Espagne, et la France.
Oui : les climats par le Gange baignés,
Les bords déserts de la brûlante Afrique,
Et les forêts de la vaste Amérique,
Par des Rois francs se verront gouvernés.

Diable maudit, quelle rage est la tienne ?
Répart le Saint que la colère entraîne.
Doit-on parler pour n'être pas compris ?
De la beauté dont mon cœur est épris,
Je jouirai sans toucher à ses charmes ;
Et les Français vaincus, chassés, bannis,
Soumettront Naple et le monde à leurs armes.
Que veux-tu dire ? Allons, parle, sois clair.

Mais *Pierre* en vain demande qu'il s'explique ;
A ses regards, ce Diable énigmatique,
Comme un brouillard, se dissipe dans l'air.

Lors le sorcier dit au Saint colérique :
Appaise-toi, tout discours prophétique
Est fort obscur ; c'est un usage antique
Que ton courroux ne réformera pas.
Ne perdons point le temps en vains débats.
Pour ranimer ta force et ton courage,
Pour te venger des Français indévots,
Pour posséder la beauté noble et sage

Qui de ton cœur a troublé le repos,
Étends ton bras; prends, et bois ce breuvage.

Tout hors de lui, le Saint obéissant
Saisit ce filtre, et boit avec colère.
Du vieux sorcier la baguette à l'instant
Frappe l'autel, qui croule et fuit sous terre.
L'antre s'abîme, et ce palais affreux
Tombe avec lui. De cet antre odieux,
Le *Ragamuf*, par un art admirable,
Subitement fait un lieu délectable.
Sur tout mortel qui vient en ce canton,
Agit soudain un charme inévitable.
Flatté, séduit par mille illusions,
On y voit tout selon ses passions.
Si rien n'est vrai, tout paraît vraisemblable;
Et ce beau lieu, funeste à la raison,
En nous trompant, n'en est pas moins aimable.
Le bel esprit le prend pour l'Hélicon;
C'est tout Paphos que l'amant y contemple:
Là, le chasseur croit errer dans les bois;
L'Ambitieux y voit la cour des Rois;
Le brave, un camp; et le dévot, un temple.

Ici bientôt, dit le Sorcier au Saint,
Tes ennemis vont en foule se prendre;
Aux murs de Naple en cherchant à se rendre,
Ils trouveront dressé sur leur chemin
Ce piége heureux que mon art a su tendre.
Nous connaîtrons leurs mœurs, leurs passions;

Nous les vaincrons par des illusions.

Ah ! je le crois, lui répartit Saint *Pierre*,
Sur qui le charme opérait son effet ;
Je vois déja tous les Rois de la terre
Baiser mes pieds, et pris dans mon filet.
Je vois *Maltide :* oui, je la vois ; c'est elle :
Tiare au front, la guimpe sur le sein,
Vêtue en none, et la Bible à la main,
Dans sa cellule elle entre ; elle m'appelle.
J'y cours. Il dit, et le Sorcier malin
Rit de l'erreur qui trompe un si grand Saint.

Des vents légers il prétend que l'haleine
Répande au loin ce charme dans la plaine ;
Et par ses soins, sur l'aile des Zéphyrs,
L'Illusion vole avec les desirs ;
En les flattant, sa vive main déploie
Ses longs filets brillans d'or et de soie,
Où tout est pris sous l'appât du plaisir ;
Dès qu'on y tombe, on n'en veut plus sortir.

Du mont Vésuve et des murs d'Héraclée,
Elle les tend vers la rive émaillée
Où le Sébète, au doux bruit de ses eaux,
Dort sur son urne entre mille roseaux ;
Puis vers ces champs, où splendide et pompeuse,
Atelle fut par ses arts, par ses jeux (3),
Par sa splendeur, et sa mollesse heureuse,
Par des plaisirs chaque jour plus nombreux,

De Sybaris la rivale orgueilleuse.

Puis pour fermer tout chemin aux Français,
Elle s'avance, elle étend ses filets
Jusqu'à Linterne, et jusqu'à ce rivage
Où *Scipion*, le vainqueur de Carthage,
Des envieux en paix brava les cris;
Où *Cicéron* composa ses écrits,
Où *Pollion*, où *Virgile* et *Lucrèce*,
Par leurs beaux vers, triomphaient de la Grèce;
Où *Lucullus*, par son faste imposant,
Par ses palais, ses jardins, ses richesses,
Étonnait Rome, et livrait en riant,
Aux folles mains de ses jeunes maîtresses,
Tous les trésors ravis à l'Orient.

En parcourant cette féconde plage,
L'Illusion reconnut ces climats
Où si long-temps elle tendit ses lacs:
Elle sourit en voyant son ouvrage.
Si quelque Franc ose y porter ses pas,
De sa raison il doit perdre l'usage.
Le Négromant à son art applaudit.
Denis en tremble, et Saint *Thômas* en rit.
Janvier, craignant qu'un sorcier n'eût la gloire
De remporter sur *Charles* la victoire,
Sentit l'envie accroître son courroux,
Et du Sorcier son cœur devint jaloux.

NOTES DU CHANT XXIII.

(1) Sur mille humains, le Diable en prend neuf cents.

Il en prend bien davantage, si nous croyons *Bayle*, qui a osé faire ce calcul. Il démontre dans la note C de l'article *Xénophane* de son Dictionnaire historique et critique, que, pour un homme qui entre en paradis, il y en a un million qui tombe en enfer. Cette note est curieuse.

Bayle y fait l'exposé de la longue guerre qui s'est livrée entre Dieu et le Diable, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Il y fait voir comment le Diable s'empara d'abord de tout le genre humain, en séduisant *Eve*, et en l'engageant à faire pécher son époux; comment, pendant le déluge, Dieu ne sauva que sept personnes, et le Diable noya et emporta toutes les autres; comment depuis le très-petit nombre des humains appartient à Dieu, et le très-grand nombre au Diable.

Il réfute un brave auteur Italien, *Giovanne Parentino*, qui publia en 1573 l'histoire de *la monarchie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, dans laquelle il ne parle que des victoires remportées par le Rédempteur sur le Diable, sans dire un seul mot de celles qu'il perdit. *Bayle* est beaucoup plus exact : il compte les unes et les autres, et il conclut que l'avantage demeure au Démon; qu'il est *victor prœlio* et *victor bello*, vainqueur dans les combats et vainqueur dans la guerre; qu'enfin le Diable a inspiré aux hommes beaucoup plus de mauvaises actions que *Jésus-Christ* ne leur en a

inspiré de bonnes. Je ne sais s'il eût changé d'avis en vivant de nos jours : mais il avait bien une autre hérésie ; voyez la note O de l'article *Périclès*, et demandez-vous s'il se serait converti.

(2) *Simon* fut reconnu par les Apôtres pour un véritable magicien, comme *Jambrès* et *Mambrès* le furent par *Moïse*.

Il offrit de l'argent aux Apôtres pour en obtenir le don des miracles, le don des langues, et autres dons qu'il serait très-agréable de posséder.

On a fait d'étranges contes sur ce *Simon* : on a dit qu'il voyageait avec une femme ; qu'il prétendait qu'elle avait été jadis la belle *Hélène* ; qu'il la présentait aux paysans sous le nom de *Minerve*, et aux chrétiens sous celui du *Saint-Esprit* ; qu'il disputa de miracles avec Saint *Pierre* à Rome, en présence de *Néron* ; qu'il se fit enlever au ciel par deux Démons, et que *Pierre* pria Dieu avec tant de ferveur, que *Simon* tomba du haut des airs, et se cassa les jambes.

Il est vrai qu'aucun auteur de son temps, païen ou chrétien, n'a parlé de ces prodiges ; que ce ne fut que cent ou deux cents ans après la mort de *Simon* et de *Néron*, qu'on imagina ces histoires : mais elles n'en sont pas moins consacrées comme vraies par la plupart des théologiens.

(3) *Atelle* fut, par ses arts, par ses jeux,
. . . .
De *Sybaris* la rivale orgueilleuse.

Atelle était une très-jolie ville de cette partie de l'Italie, qu'on appelait la grande Grèce, parce qu'elle était peuplée de colonies venues de la Grèce. Les habitans d'Atelle étaient industrieux et riches ; ils se procuraient toutes les jouissances qui rendent la vie délicieuse. Ils furent en bute à l'envie des

autres villes, où l'on n'avait ni autant de talens, ni autant d'esprit, ni autant de plaisirs : on en parlait comme depuis on a parlé de Sybaris. Mais pour qu'un riche couche sur un lit de pourpre ou de feuilles de roses, ne faut-il pas que des milliers d'hommes actifs, industrieux, pleins de force, de courage et de génie, mènent une vie aisée au milieu de l'abondance et de la prospérité générale, et fassent fleurir le commerce et tous les arts? On ne voit point de tels excès chez les nations pauvres et malheureuses.

Lorsqu'un peuple est parvenu, à force de travaux et de talens, à jouir de tant de plaisirs et de tant de célébrité, ses voisins qui n'en ont pas, l'envient et le calomnient en attendant l'instant de le piller.

Il en est des peuples comme des particuliers ; ceux qui parviennent, par leurs talens et par un travail assidu, à s'élever et à vivre dans l'opulence, sont accusés de toutes sortes de méfaits par les paresseux et les gens sans capacité, qui ne subsistent souvent que des bienfaits qu'ils en reçoivent : on complotte sans cesse pour les duper et les dépouiller.

La guerre des gueux contre les riches est très-ancienne et très-commune dans l'histoire. Elle se fait perpétuellement par des filouteries, et quelquefois par les armes, comme les guerres des esclaves chez les anciens, les jaqueries dans l'histoire de France, les révoltes des *Bonnets blancs* sous les deux *Artevelle*, et une infinité de faits semblables dans les autres États.

> Rien de nouveau sur la terre ;
> On verra ce qu'on a vu,

selon ce que dit le roi *Salomon ;* traduction du poète philosophe.

CHANT XXIV.

Malice de Ragamuf. Grand combat de Bourbon contre un Géant.

Je sais fort bien qu'*Alexandre* le grand,
Était petit : l'histoire nous l'apprend.
Plus d'un héros reçut de la nature
Santé débile et petite stature,
Ou teint d'olive; et la Gloire ne prend,
Comme *Vénus*, pour mignons de couchette,
Pour compagnons de ses nobles travaux,
Pour favoris, les plus droits, les plus beaux,
Les plus vermeils. La Gloire est satisfaite
Quand l'ame est grande et le cœur généreux.
Peu de géans ont su plaire à ses yeux.
La Renommée, en sonnant sa trompette,
Celle, lecteurs, qui, ne s'embouchant pas,
Est si féconde en burlesques éclats,
Ne célébra jamais que leur défaite.

Ce *Goliath* que le petit *David*,
D'un coup de fronde, étendit sur la terre;
Ces fils d'*Énac*, dont *Josué* défit
Dans un combat toute la race entière;
Ce fameux *Og*, dont *Moïse* ravit,

Et la famille, et le trône et le lit,
Étaient géans. *Gration*, *Polyphême*,
Caligoran, *Anthée* et *Gérion*,
Et *Briarée*, *Encelade* et *Typhon*,
Géans fameux, furent vaincus de même.
De là nous vient cet adage excellent,
Que la grandeur n'est rien sans le talent.
J'en conviendrai : mais j'avoûrai pourtant
Qu'un grand, armé d'une force suprême,
Et de cent bras, embarrasse souvent
Un plus petit, encor qu'il soit vaillant.

Je vous ait dit, lecteur, dans l'autre chant,
Que *Ragamuf*, d'un coup de sa baguette,
Changea son antre en un lieu si charmant,
Que le Patron de Rome et de Lorette
En éprouva le charme décevant.

Cette œuvre rare et savante, accomplie,
Le Négromant, long-temps dans son esprit,
Rêve, médite, examine, étudie,
En cent façons, l'oracle que rendit
Ce grand Démon qu'on nomme *Prophétie*.

Maltide est belle, et le Diable a prédit,
Dit-il tout bas, qu'incessamment Saint *Pierre*,
Sans en jouir, entrera dans son lit;
Donc à mon sens, *Pierre* étant introduit
Entre les draps d'une beauté si chère,
J'en jouirai : la Prophétie est claire;

C'est de moi seul qu'elle a voulu parler,
Et l'accomplir doit être mon affaire.

Par ses follets il fait soudain seller
Ce bouc Hébreu qu'on appelle *Émissaire*;
Noble animal, fameux au temps jadis,
De nos savans trop méconnu depuis.

Ce bouc un jour chargé, selon l'usage,
Des lourds péchés par ce peuple commis,
Fuyant au loin dans un désert sauvage,
Y rencontra vingt sorciers réunis.
De leur sabat ils célébraient la fête.
Ce bouc leur plut; il charma leurs esprits.
Les péchés juifs, entassés sur sa tête,
N'étaient communs, ni légers, ni mal faits;
Par eux encor les sorciers s'instruisirent
Dans l'art du crime, et soudain ils en firent
Très-doctement de succulens extraits.

Cet animal, sacré depuis cette heure,
Dans le sabat a fixé sa demeure.
Prompt et discret, dès-lors à tout sorcier
Très-dignement il servit de coursier :
Coursier ailé; car une main hardie
Mit sur son dos les ailes du Corbeau,
Qui, dans un bois, portait au vieil *Élie*,
A chaque aurore, et du pain et de l'eau.

Notre Enchanteur, en croupe ayant Saint *Pierre*,

Monte ce bouc, et franchit l'atmósphère.

Si le Patron du céleste Vicaire
Avait son coq toujours pour compagnon,
Le *Ragamuf*, digne fils de sa mère,
Était toujours précédé d'un faucon,
Oiseau chasseur, vorace, infatigable,
Apre à la proie autant qu'insatiable;
De nuit, de jour, mieux qu'un chien il trouvait
Tout le gibier qu'à son maître il fallait.
Le Négromant lui dit: cherche *Maltide*.
Au bouc ailé le faucon sert de guide.
Le coq céleste à son côté volait.

En poursuivant leur course aérienne,
Pierre au sorcier fit remarquer *Bourbon*,
Dont la valeur renversait dans la plaine,
Du roi de Naple un nombreux escadron.

Le Négromant conçut la fantaisie
De le livrer aux mains de ses follets,
Et d'éprouver avec ses farfadets,
Sur ce héros, ce que peut la magie.

Pour l'abuser, il revêt un lutin
Des traits hideux du plus noir Africain.
Un autre prend la forme enchanteresse
Dont on peignit *Hélène* dans la Grèce.
Bourbon croit voir une jeune princesse

Qu'un Nègre insulte et prétend violer.
Il est déja parti pour la défendre.
Le groupe fuit, il s'entend appeler.
Il court; plus loin la voix se fait entendre.
Il passe un pont; il s'approche d'un bois,
Et plus il court, plus s'éloigne la voix.

Dans un vallon il commence à descendre,
Lorsqu'à ses yeux se présente un géant,
A l'air sinistre, au regard menaçant,
Le bras armé d'une lourde massue,
Et gourmandant une femme éperdue.
Autour de lui comme moutons dormaient,
Ours et lions, crocodilles, hyènes;
Au lieu de chiens, deux tigres les gardaient.

Bourbon saisit incontinent les rênes
De son coursier, qui recule d'effroi.
Il le retient; il se dit à part soi:
« Rêvé-je? ou vois-je un objet véritable? »
Tout le troupeau jette un cri formidable.

Bourbon eut peine à n'avoir point de peur;
Mais son cheval se cabrant de frayeur,
S'agite, rompt et son mord et sa bride;
Part comme un trait. — Ah! si c'était *Maltide*;
Et je fuirais! — Du dos de son coursier,
Il saute à terre; il revient défier
Et le géant et la troupe cruelle
Qu'il croit tout prêts à dévorer sa belle.

— Ah ! tu reviens, dit le monstre en riant,
D'un rire affreux qui, de sa large bouche,
Place les coins auprès de son œil louche.
Puis du héros la stature insultant :
Petit, petit, dit-il ; viens, mon enfant,
A mes troupeaux viens servir de pâture ;
De chair humaine ils font leur nourriture :
Mais j'en conviens, celle de chevalier
Pour eux toujours eut un goût singulier ;
La tienne est blanche, et paraît délicate :
Je vois déja qu'un si bon mets les flatte ;
Ils en feront un cas particulier.
Viens donc, petit. — C'est trop peu de la mienne,
Répart *Bourbon* ; pour les mieux régaler,
Dans un moment, j'y vais joindre la tienne.
Viens me combattre, et cessons de railler.

Il n'avait pas achevé de parler
Que le géant détache de sa laisse
Un tigre énorme, à l'œil rouge et sanglant,
Né pour combattre, en lui réunissant
Du chien la force, et du chat la souplesse.
Il est parti. *Bourbon*, sans s'effrayer,
Sur le gazon fixant son bouclier,
Lance en arrêt, s'agenouille derrière ;
Et de l'écu se couvrant tout entier,
Tranquille, attend l'animal carnassier.
L'animal vient ; la lance meurtrière
Part et s'alonge, et de son dur acier
L'atteint, le frappe, et mort l'étend par terre.

Tel dans ces jeux que l'Espagne révère,
D'un coup de lance un Castillan hardi
Perce un taureau qui vient fondre sur lui.

A ce grand coup si digne qu'on l'admire,
Bourbon entend battre des mains et rire ;
Il se retourne, il cherche, il ne voit rien
Qu'un lieu désert, que le troupeau, la dame,
Et le géant qui, près de cette femme,
Était assis, et lâchait le lien
Du second tigre. Il part, saute, s'élance
Vingt pieds en l'air, franchit le bouclier
Prêt à tomber sur le front du guerrier.
Bourbon dans l'air le suit d'un œil altier,
Et le reçoit sur le fer de sa lance.
Le tigre meurt. De longs redoublemens
D'éclats de rire et d'applaudissemens
Se font ouïr : il s'irrite, il s'étonne,
Regarde encore, et n'aperçoit personne
Que le Géant, indigné, furieux,
De hurlemens faisant frémir les cieux,
Courant à lui, balançant sa massue,
Et sous son poids jurant de l'écraser.
Tout autre eût fui sans doute à cette vue ;
Car, à ce coup, que peut-il opposer ?
Bouclier, lance et casque et cimetère
Seraient brisés comme un fragile verre.
Baissant la tête, et sautant en arrière,
Il fuit le coup qui menace son front,
Et qui tombant à l'égal du tonnerre,

Profondément s'enfonce dans la terre.
Le Chevalier, plus enflammé, plus prompt
Que n'est l'éclair en parcourant la nue,
Tire son glaive, et frappant le Géant,
Abat le bras qui portait la massue.
Un nouveau rire aussitôt il entend;
Et tout-à-coup le monstre se courbant,
Étend la main qui lui reste, et reprend
Son bras coupé, le remet à sa place;
Et tout rempli d'une nouvelle audace,
Revient combattre encor plus hardiment.

Le Chevalier, en voyant ce prodige,
Croit qu'il est fou, qu'il rêve, qu'un vertige
De son cerveau bannissant la raison,
Le livre en proie à quelque vision.
Il s'interroge, il cherche, il veut comprendre....
Mais le Géant, en raillant ses exploits,
Revient sur lui, l'oblige à se défendre.

Bourbon jura pour la première fois.
Appréhendant le poids de la massue
Que le Géant tient sur lui suspendue;
A droite, à gauche, il saute à chaque instant,
Et dans les airs toujours rire il entend:
Mais la massue, en s'abaissant, détache
Et fait tomber son casque et son panache;
Frappe la terre, et retient en tombant,
Très-incliné, le long cou du Géant.

L'adroit *Bourbon* profite du moment,

Court aussitôt à ce monstre difforme,
Et d'un seul coup tranche sa tête énorme.
La tête roule, et le corps tout sanglant
Court après elle; et sa main qu'il étend,
Rasant la terre, allant, venant, tâtant,
Trouve sa tête, et par le nez la prend,
Puis sur l'atlas la remet dextrement.
Le dur vertèbre, et le souple œsophage,
Et la trachée où l'air s'ouvre un passage,
Tout se rajuste en son lieu promptement.
Dans l'atmosphère éclate un nouveau rire.
Oh! qui pourrait ou dépeindre ou décrire
Du Chevalier quel fut l'étonnement,
Même l'effroi, dont malgré son audace,
Son sang bouillant sentit soudain la glace?
Je l'avoûrai; car enfin son grand cœur,
A ce prodige, éprouva quelque horreur.
Il n'avait point ces armes dont la Fable
Vêtit *Achille*, *Amadis* ou *Roland*:
Il n'était point comme eux invulnérable;
Il n'était qu'homme, et n'était que plus grand.

Riez, dit-il, spectateurs invisibles;
Riez, et moi je me voue à périr.
Si de pitié vous êtes susceptibles,
Sauvez *Maltide*, et voyez-moi mourir.

Comme il parlait, la massue était prête
A l'écraser. Il détourne sa tête,
Saute, et plus prompt que la foudre en tombant,

Abat encor le bras et la massue.
Pour les avoir, le monstre s'inclinant,
D'un autre coup sa tête est abattue.
Le Chevalier l'emporte promptement,
Court, et ce corps le poursuit ardemment,
A si grands pas, qu'il l'atteint et l'arrête,
Par les cheveux saisit sa propre tête,
Puis tire à soi; *Bourbon* en fait autant.

Ce corps sans chef, et toujours combattant,
Terrible encor, heurte et renverse à terre,
D'un coup de pied, son superbe adversaire;
Reprend sa tête, et son bras et sa main.
Or dans le temps qu'il court, qu'il les rassemble,
Qu'il les remet, l'un après l'autre, ensemble,
Notre héros se relève, et soudain
Court à ce monstre, et dans le flanc lui plonge
Son glaive entier, et sa main et son bras.
Mais le héros ne les retire pas,
Tant il a peur qu'il n'échappe au trépas.
Autant qu'il peut, il enfonce, il prolonge
Les coups qu'il porte au fond de ce grand corps;
Et ne sachant où réside cette ame,
Que tant de coups n'ont pu mettre dehors,
Entre ses flancs il promène sa lame,
Et tranchant tout du pharynx au rectum,
Il le pourfend du pubis au sternum.

Le monstre en vain s'agite avec furie;
Il perd ensemble et son sang et sa vie,
Et tombe enfin sur la terre étendu:

Tel sous la hache un chêne est abattu.
Terrible encor, dans sa chute il menace
D'anéantir son vainqueur sous sa masse.
Or ce vainqueur ne sachant s'il est mort,
S'il est vivant, s'il ne va pas d'abord
Se relever, et revenir ensuite
Le provoquer à de nouveaux combats,
Prend la massue, et l'emporte au plus vîte ;
Puis aussitôt il adresse ses pas
Vers la beauté pour qui s'arma son bras.
Il court, il vole, en s'écriant : *Maltide.*
Quand il est près, il trouve *Polémide.*

Le fils du Pape, après avoir tenté
Tout ce qu'il put pour en être écouté,
N'obtenant rien, las de la voir cruelle,
Et voulant faire un exemple éclatant
Qui fît trembler toute femme rebelle ;
L'avait livrée aux mains de ce Géant,
Dont *Ragamuf* jadis lui fit présent.
De son palais, de celui de *Lucrèce*,
Il eut la garde : il devait empêcher
Qu'on n'en sortît par force ou par adresse,
Et que sur-tout nul n'en pût approcher.

Ciel ! est-ce vous, Amazone intrépide ?
Lui dit *Bourbon*, en pressant *Polémide*
Entre ses bras. Avez-vous vu *Maltide* ?
— Non.... Mais venez, venez, digne héros,
Qui me sauvez par vos nobles travaux ;

Venez briser les chaînes trop honteuses
Où l'on retient cent beautés malheureuses;
Venez sauver mon femelle Escadron.
Vous saurez tout. — Je vous suis, dit *Bourbon*.
Prenez mon glaive, il est digne peut-être
D'être honoré par vos vaillantes mains.
De ce Géant j'ai tranché les destins;
De sa massue à bon droit je suis maître,
Et je veux voir aujourd'hui si mon bras
Pourra porter son poids dans les combats.

Déja tous deux grimpent de roche en roche,
Et pénétrant sous de sombres forêts,
Ils vont chercher le magique palais
Dont ce Géant leur défendit l'approche.
Soudain vers eux roulent des feux follets,
De qui l'aspect à chaque instant varie.
Un peu plus loin, sur la verte prairie,
Brouillard léger s'étend comme un long rets,
Et vers le ciel s'élève par filets.
De ces rochers vingt sources jaillissantes
Coulent au pied en cascades brillantes.

De toutes parts mille sons différens
Se font ouïr : l'air en ce lieu résonne
D'un bruit de chasse, et là des plus doux chants,
D'éclats de rire et de mugissemens.
La cloche tinte, et la trompette sonne,
Le tambour bat, le son des lourds marteaux
Se mêle aux cris des nocturnes oiseaux :

L'air s'obscurcit; il vente, il grêle, il tonne;
L'éclair parcourt la nue et la sillonne,
Et montre à l'œil étonné du héros
Un bras armé qui promène une faulx.

Le Chevalier que rien ne peut abattre,
Prend sa massue, et dit : Eh bien! voyons
Quels ennemis en ces lieux nous vaincrons.
Jamais *Bourbon* n'était las de combattre;
Mais mon lecteur peut l'être d'écouter.
Ma faible voix se fatigue à chanter.
Reposons-nous, et reprenons haleine.
Mon cher lecteur, n'allez pas contester
Les grands exploits que je viens de conter.
Craignez, craignez qu'une magicienne,
Au cœur malin, à l'air sage, aux yeux doux,
Par son pouvoir, bientôt n'opère en vous
Plus de désordre et de plus grands prodiges
Que du Sorcier l'adresse et le courroux,
A mon héros n'ont offert de prestiges.

CHANT XXV.

Chasse de Ragamuf. Bourbon de Vendôme et Polémide la dérangent. Ce qui leur en advient.

Dans vos pourpris brillans d'or et de soie,
Où des beaux arts le faste se déploie;
Sur vos sophas de glaces entourés,
Modérément d'un jour doux éclairés;
Sous vos rideaux d'une gaze légère,
Vous croyez tous, mes amis, que l'Amour
Cherche les bois, aime le demi-jour;
Que des témoins il fuit l'œil téméraire,
Qu'il a besoin de l'ombre et du mystère.
A Taïti, les plus chastes amans,
Aux yeux de tous, au bruit des instrumens,
Et de cent voix qui toutes applaudissent,
Au plus grand jour l'un à l'autre s'unissent,
Sans se douter que ces embrassemens
Si naturels soient ailleurs indécens.

Dans l'Orient, on enferme les femmes,
Sur un soupçon on leur donne la mort.
Dans l'Occident, plus poli pour les dames,
On les élit reines de notre sort.
Chacun les sert et ne vit que pour elles;

Mais chacun veut qu'elles lui soient fidelles.

Sous ses glaçons, le grêle enfant du nord
Offre à son hôte ou sa femme ou sa fille.
Il le conjure avec empressement,
De l'accepter, de lui faire un enfant
Qui puisse un jour honorer sa famille.

Tout est divers du pôle à l'équateur :
Du cœur humain tout bon observateur
Doit acquérir une extrême indulgence.
De tous les fruits nés de l'expérience,
Celui qui rend à son cultivateur
Le plus doux suc, l'aliment le meilleur,
Est l'heureux fruit qu'on nomme tolérance.

Usez-en donc pour moi, mes chers lecteurs ;
Ne froncez pas un sourcil trop sévère,
Si le pinceau de ma Muse légère
Au naturel vous peint ici les mœurs
Du Négromant qui fourvoya Saint *Pierre* :
Historien, je ne puis vous rien taire.

Tous ces bâtards qu'en des temps différens
L'Opinion a conçus dans ses flancs,
Sorciers ou saints, démons, follets, archanges,
Près de leur mère en cette région,
Accouraient tous voir ces combats étranges
Que le géant livrait contre *Bourbon*.

De cette troupe, à nulle autre pareille,

Etaient venus ces applaudissemens
Et ces éclats de rire si fréquens
Qui du héros avaient blessé l'oreille.

Ce fier géant n'eût pas été vaincu,
Si *Ragamuf* l'avait mieux secouru.
Mais dans le temps qu'étant avec Saint *Pierre*
Bien à cheval sur son bouc émissaire,
Il va dans l'air, volant, planant, tournant,
Et de *Bourbon* sans pitié se moquant ;
Qu'à ses desirs afin que tout succède
Son ample main sur cet affreux géant
Répand un peu du pouvoir qu'il possède ;
Ce noble oiseau qui par-tout le précède,
Qui jour et nuit va sans cesse épiant
Ce qui peut plaire à son maître gourmand,
Sur son épaule et descend et se perche,
Puis de son bec qu'à l'oreille il lui tend,
Lui rend tout bas compte de la recherche
Qu'il vient de faire, et d'un troupeau charmant
Qu'il a trouvé. C'est l'élite des belles ;
Soldats de *Mars*, colombes de *Vénus*,
Dont les attraits casqués ou non vêtus
Ne trouvent point de cœurs qui soient rebelles :
Nulles, je crois pourtant, ne sont pucelles ;
Mais *Ragamuf* s'en inquiétait peu.
En l'écoutant, il se sent tout de feu,
Frappe le flanc et détourne la bride
De son coursier ailé, barbu, cornu,
Qui fendait l'air avec un pied fourchu.

Il part, il suit le faucon, qui le guide
Vers ce troupeau de tant d'attraits pourvu.

Oh! que le fils du céleste Vicaire
Fut étonné de voir dans son palais
En même temps *Ragamuf* et Saint *Pierre !*
Il crut que Dieu, pour punir ses méfaits,
Fit choix du Saint par qui règne son père,
Et du sorcier, complice des forfaits
Qu'il a commis. Il prend en vain la fuite;
Le Bouc le suit, et le joint au plus vîte.

O fils du Pape! attends-moi dans ces lieux,
Dit le sorcier : demeure avec Saint *Pierre*,
Je vais bientôt vous rejoindre tous deux.

Tremblant encor, le bâtard du Saint-Père,
Cachant l'effroi dont il se sent atteint,
De son logis fait les honneurs au Saint.

Il le conduit d'abord à la chapelle,
Et d'eau bénite il s'asperge à grands flots.
Les ornemens antiques et nouveaux,
Calices, croix, châsses d'or ou dentelle
Qu'il a volés de sa main criminelle,
A ce grand Saint sont offerts comme un don.
Voyez, dit-il, ma piété, mon zèle;
Je ne les eus qu'à votre intention;
Acceptez-en la sainte oblation,
Et donnez-moi votre absolution.

Le saint *Portier* était né très-colère ;
Il eût puni du fils de son vicaire
L'hypocrisie et la dérision.
Mais quand il vint à penser que lui-même,
Courant après une fille qu'il aime,
Suivait les pas d'un ami du démon,
Pour le coupable il eut quelqu'indulgence ;
Et, l'exhortant à faire pénitence,
Lui dit qu'un jour il aurait son pardon.

Las ! du péché les fruits sont salutaires,
Quand il nous rend pour autrui moins sévères.
Plaindre sa faute, à ses maux compâtir,
Vaut mieux encor cent fois que repentir.

Lorsque du Saint l'indulgence plénière
Rend au bâtard son audace première,
Dans les jardins, de bosquets en bosquets,
Le *Ragamuf*, alors entrant en chasse,
Court et s'égare, et suit par-tout la trace
De ce gibier appétissant et frais,
Dont il prétend piller tous les attraits.

Son gros faucon, semblable au chien fidelle,
Devant lui vole ; et s'il voit une belle,
Vire sa queue, et la tient en arrêt,
Jusqu'au moment qu'il voit son maître prêt
A la saisir, à s'élancer sur elle.

Celle-ci prise, il part soudain de l'aile ;

Par d'autres coups, voulant se surpasser,
Il tourne autour de l'escadron femelle ;
Il le rassemble, il le force à passer
Devant son maître ; et ce maître intrépide,
Voyant leur foule, en devient plus avide.
De sa baguette à leurs regards surpris,
Il forme en l'air une ellipse magique.
D'un feu subit embrase leurs esprits,
Et les remplit de son souffle lubrique.

Mais l'enchanteur, quoique fort empressé
A posséder une troupe si chère,
En caressant, veut être caressé.
Il sait fort bien que pour l'être il faut plaire ;
Que les trésors, les titres, la grandeur,
Ne font jouir d'un semblable bonheur.
Pour l'être donc, pour charmer tant de belles,
D'esprit, d'humeur, si diverses entr'elles,
Il dit trois mots ; puis tirant un flacon
Que dans ses mains remit l'Illusion,
Il le renverse ; il remplit l'atmosphère
D'une vapeur et brillante et légère.
Tout aussitôt à chacune il paraît
Blond, ou châtain, ou brun, comme il lui plaît.
Il est pour l'une au sortir de l'enfance,
Pour l'autre il a passé l'adolescence.
Bref, il a l'air, le geste, le maintien,
Le ton qui fait qu'à chacune il convient.

Ainsi jadis cet aliment unique

Dont Dieu nourrit la horde judaïque
Dans un désert, à volonté prenait
Le goût du mets que chacun souhaitait.
De *Ragamuf* le buste seul changeait ;
Car toute femme, ou plus ou moins active,
Au coloris plus frais ou plus vermeil,
Robuste ou faible, ou douce, ou tendre, ou vive,
A pour le reste un appétit pareil.

Le voyant seul, chacune la première
Voulait l'avoir ; chacune avec mystère
Lui demandait, en cachant son motif,
De sa baguette un usage exclusif.
Chacune en vante et la force et la grace.
De mains en mains en riant il la passe ;
De cent baisers les couvre, les embrasse.

Il eut bientôt comparé les attraits
De *Nigrarsée* et ceux d'*Albaclunès*.
Puis, s'approchant de la Reine des Grecs,
Prenez, dit-il, c'est le sceptre des belles ;
Il s'affermit sous leurs augustes mains,
Et c'est par lui que les plus fiers humains
Seront toujours à genoux devant elles.
Et vous *Délie*, et vous objet divin,
Que sur l'autel, en riant, le Saint-Père
De ses deux clefs a fait dépositaire,
De celle-ci touchez le doux airain.
Plus elle sert et plus elle est brillante :
L'usage encor la rend plus éclatante.

Toute la troupe admire ce destin.
De *Vulvapyr* l'ardeur impatiente,
Sous la baguette était étincelante.
Folmain, *Belpers*, *Philopée* avouaient
Tous les plaisirs qu'elles en recevaient;
Mais *Niplerose* et la jeune *Pottine*
S'en défendaient, et d'une main badine,
De leur beau sein la baguette écartaient,
En soutenant qu'elles la redoutaient.
Il le niait : mais lorsque quelque belle
Contrefaisait trop long-temps la cruelle,
Tout aussitôt l'intelligent Faucon
La saisissait par le bas du jupon,
Puis, s'envolant, découvrait à la vue
Tous les attraits dont elle était pourvue.

Ce fut, ce fut votre sort, douce *Aston*,
Naïve *Strite*, agissante *Papille*,
Simple *Pubise*, et vous vive *Testille* :
De vos appas le spectacle charmant
Fut découvert par cet oiseau gourmand.

La foule en rit; la foule dans l'ivresse
Baise à la fois et le maître et l'oiseau,
En répétant : qu'il est gros, qu'il est beau!
Comme son col sous la main se redresse!
A chaque mot, une vive caresse
L'excite à faire encor larcin nouveau;
Mais on n'a plus besoin de son adresse.

Parmi la troupe ivre de volupté,

Il n'en est plus qui se dise sévère,
Qui ne revienne au bien qu'elle a goûté ;
Et le plaisir rend chacune sincère.

Pour *Ragamuf*, plus il en dévorait,
Et plus encor son appétit croissait.
C'était le loup dans une bergerie,
Courant, sautant, poursuivant les moutons,
Et se ruant de toisons en toisons :
Leur nombre même augmentait sa furie.
Si les brebis de ce bercail charmant
Avaient d'abord de ce loup craint la dent,
L'une passant, l'autre l'avait suivie ;
De sa terreur chacune était guérie,
Et le danger faisait place à l'orgie.
Les jeux légers, les ris impatiens,
Le desir fou, l'aveugle espiéglerie,
Le badinage aux longs doigts sémillans,
Leur prodiguaient les dons de la folie.

Tout au travers de ces amusemens,
Du bruit, des ris, des baisers et des chants,
D'un autre son leur oreille est troublée,
Et par ces mots, l'atmosphère ébranlée :
A moi ma garde ! à moi mon escadron !
En même temps *Polémide* et *Bourbon*,
Levant leur glaive, agitant leur massue,
Sont au milieu de leur troupe éperdue.
Le Faucon fuit en les apercevant,
Et *Ragamuf* conçoit soudainement

Que le héros a vaincu son géant.
Lors, saisissant aussitôt son grimoire
Et sa baguette, instrumens de sa gloire,
Sans qui jamais sorcier ne fut puissant,
Il crie aux siens d'une voix formidable :
A moi mes gens! à moi mes farfadets!
Cent légions de lutins, de follets,
Tout aussitôt fondent dans ces bosquets,
Accompagnés d'une pluie effroyable,
De feu, de soufre, assemblage exécrable.

Pour étonner les yeux et les esprits,
De ces lutins le plus grand nombre a pris
En descendant, une forme hideuse,
Moitié virile, et moitié monstrueuse.
L'un alongeait le museau d'*Anubis*,
L'autre, le col et le bec d'un Ibis;
Celui-ci rampe, et son corps se replie
Comme ces Dieux fêtés en Négritie;
Celui-là singe en pagode est assis;
L'autre cachait, sous pattes veloutées,
D'un gros matou les griffes redoutées :
D'autres montraient, sous leurs fronts bien garnis,
Cornes d'Ammon, cornes du bœuf *Apis*,
Cornes de cerf par *Actéon* portées,
Cornes de bouc, cornes de limaçon.
Cornes il est de plus d'une façon.

Contre *Bourbon* cette troupe en furie
Miaule, abboie, et siffle, et beugle et crie;

Leurs hurlemens, leur tintamare affreux,
Et leur figure à l'Amazone inspire
Tantôt la crainte, et quelquefois le rire.
Pour le héros, il vole au milieu d'eux;
Et conduisant en cercle sa massue,
Renverse, écrase, écarte leur cohue.

Je vous connais, masques, s'écriait-il :
Allez vous faire adorer sur le Nil;
Mais n'osez pas disputer au Saint-Père
Ses clefs, sa croix, sa vierge fille et mère.
Fuyez, coquins, redoutez mon courroux.
Disant ces mots, il redouble ses coups.

Il aperçoit au milieu de leur troupe
Des sourcils noirs, de longs et blonds cheveux,
Quatre jarrets souples et musculeux,
Un beau poitrail, une ample et large croupe :
C'est un centaure, admirable animal,
Où l'homme est joint noblement au cheval.
Vers le guerrier il vient, il caracole,
Grate du pied, tourne, s'arrête, vole,
Semble inviter *Bourbon* à le monter :
Bourbon sur lui s'apprêtait à sauter,
Quand tout-à-coup, d'une course rapide,
Ce coursier-homme à son côté passant,
D'un bras nerveux, mais sûr en agissant,
Saisit, soulève, emporte *Polémide*,
La pose en croupe, et fuit tel que l'éclair,
Malgré les cris qu'elle jette dans l'air.

Bourbon alors demeure tel qu'*Alcide*,
Quand il se vit enlever par *Nessus*
Sa jeune épouse au bord de l'Évenus.
Dans la fureur qui ce héros possède,
De ses deux pieds il suit le quadrupède:
Derrière lui volent les farfadets,
Et l'Escadron court après les follets.

Le ravisseur, pour jouir de sa proie,
Entre en un bois où pénètre *Bourbon*.
D'un cristal pur un brillant pavillon
Entr'eux soudain s'élève et se déploie;
Et du héros confondant la raison,
Retient ses pas sans arrêter sa vue.
Pour le briser, il lève sa massue;
Sur lui soudain vient fondre le Faucon,
En agitant et sa queue et ses ailes,
Et son bec courbe et ses griffes cruelles.
Les farfadets, le femelle escadron,
Amateurs nés de tout objet profane,
Tournent autour du palais diaphane,
Chantant en chœur et dansant tous en rond;
Et le Centaure, à l'allure si fière,
Homme et cheval instruit par le Démon,
Se moquant d'eux sous son dôme de verre,
Caracolait autour de la guerrière,
Qui s'étonnait d'être ainsi prisonnière.

Le Chevalier, qui toujours combattait
Contre l'oiseau, de temps en temps voyait,

Entre sa queue et le bout de ses ailes,
L'intérieur du palais de cristal,
Et la guerrière, en cent façons nouvelles,
Se défendant de ce viril cheval.

D'un coup terrible et prompt comme la foudre,
Vendôme brise, écrase et met en poudre
En un clin d'œil ce palais transparent :
Faucon, centaure et follets à l'instant
Ont disparu. L'intrépide guerrière,
Seule restée, est étendue à terre.

Un peu confuse, elle se lève, et dit
Au Chevalier encor tout interdit :
Quoi ! c'est ainsi que vous gardez les femmes?
—Par-tout ailleurs j'en répondrai, mes dames ;
Mais dans ces lieux les piéges du démon.....

Comme il parlait, reparut le Faucon
Et *Ragamuf* ayant Saint *Pierre* en croupe :
Tous deux planaient sur la femelle troupe.

Lorsque dans l'air chacune vint à voir
L'étrange amant qu'elle venait d'avoir,
Son cœur battit, elle en perdit haleine.
Pour empêcher sa fuite aérienne,
Toutes au ciel élevaient leurs beaux bras.
Leurs vains desirs ne l'arrêtèrent pas ;
Il se perdit, à leur vue égarée,
Dans le lointain de la plaine éthérée :

Et dès long-temps il avait disparu,
Que, l'œil fixé sur la voûte azurée,
Elles restaient encor, le col tendu,
A ne rien voir. Tels aux bords de la Seine,
Lorsque les fils du hardi *Montgolfier*,
Charles, *Robert*, d'*Arlandes*, de *Rosier*,
Osaient de l'air franchir la vaste plaine;
Tremblans pour eux, effrayés, éperdus,
Les yeux levés et les bras étendus,
Nous les suivions au séjour des orages;
Et dès long-temps, au milieu des nuages
Qu'ils traversaient, nous les avions perdus,
Que, pleins de joie, admirant leur audace,
Ne cherchant qu'eux, et ne les voyant plus,
Nous parcourions des cieux l'immense espace;
Nous demeurions, spectateurs assidus,
A les chercher, à regarder la place
Où dans les cieux ils étaient disparus (1).

Tel au hasard l'œil de chaque guerrière,
Sans rien trouver, errait dans l'atmosphère.
Mon cher lecteur, ne les imitons pas;
De ces beautés ne soyons point en peine.
Au camp du Roi que *Bourbon* les ramène,
Sans doute on peut s'en fier à son bras;
Sous les berceaux de ces vertes allées,
Avec ardeur il les a rassemblées.
Instruisez-moi, dit-il, si *Palvoisin*,
Ou si *Maltide* à vos yeux s'est montrée;
En vain je cours de contrée en contrée

Toujours le ciel me cache leur destin.
En prononçant le beau nom de *Maltide*,
Des pleurs roulaient sous sa paupière humide.

Ah! s'il savait qu'entière à son devoir,
Que de l'Amour étouffant le pouvoir,
Elle le fuit pour rejoindre son père,
Tant de vertus la lui rendraient plus chère:
Plus chère, hélas! si ce cœur enflammé
De plus de feux peut être consumé.

NOTES DU CHANT XXV.

(1) Voici comment, avant l'invention des ballons aérostatiques, cet endroit du poème était arrangé.

Il se perdit à leur vue égarée
Dans le lointain de la plaine éthérée;
Et dès long-temps il avait disparu
Qu'elles restaient encor le col tendu,
Et l'œil fixé sur la voute azurée
A ne rien voir; ne les imitons pas, etc.

Mais, quand ces ballons parurent, l'auteur n'a pu se défendre du desir de célébrer, dans son poème, cette invention si belle, la plus hardie et la plus étonnante qu'on ait peut-être jamais faite : il voulut sur-tout y insérer le nom de l'inventeur, et ceux des quatre premiers navigateurs aériens, dont le courage ait osé s'abandonner aux vents dans ces machines de haut vol.

Il voulu constater sur-tout que cette invention et ces premiers voyages avaient été faits par des Français.

Depuis, *Blanchard* a eu l'audace de passer par-dessus le canal de la Manche, dans un ballon, et de se rendre d'Angleterre en France à vol d'oiseau. Il a fait depuis des ascentions dans tous les pays de l'Europe. Il a imaginé une sorte de parachute avec lequel on peut tomber de la plus grande hauteur sans danger.

Le citoyen *Garnerin* a inventé une autre sorte de parachute, et n'a pas craint de se laisser tomber, après s'être envolé avec un ballon à la hauteur de huit cent ou de mille

toises, et il est arrivé doucement à terre. Il a renouvelé plusieurs fois cette expérience.

Les premiers navigateurs n'ont pas causé plus de surprise, et n'ont pas fait de tentative aussi audacieuse. Les aigles ne s'enlèvent pas à beaucoup près si haut.

L'homme peut se vanter d'être aujourd'hui l'animal qui vole à la plus grande hauteur, et qui pénètre le plus avant dans les profondeurs de la terre.

Celles de l'Océan commencent à ne lui être plus interdites. Un homme vient d'inventer un *bateau plongeur* avec lequel il a eu l'audace de s'abîmer sous les eaux et l'art de revenir au-dessus. On m'assure même qu'à l'aspect d'un orage il s'est enfoncé dans la mer, et est resté tranquille au fond, tandis que la surface était bouleversée par les vents.

J'ignore s'il peut se diriger quand il est sous l'eau : mais s'il trouve quelques moyens de s'y conduire, ces moyens pourront vraisemblablement s'appliquer au globe aérostatique, et l'homme sera véritablement alors le maître de voyager dans trois élémens, quoique la nature ne lui en ait destiné qu'un pour sa demeure.

Ces expériences, celles de l'électricité, et presque toutes les découvertes du dix-huitième siècle ont, ce me semble, un caractère d'audace que n'ont point eu celles des siècles précédens. C'est le fruit de la liberté de penser : elle a élevé le génie de l'homme; elle a commencé par le rendre plus hardi; elle doit finir par le rendre plus sage; car rien ne contribue autant au bonheur que la sagesse.

CHANT XXVI.

Saint Janvier appelle encore la Discorde. Maltide rejoint son père; il la veut marier à Urbin. Nicolas la présente intacte au Dieu de l'Hymen. Bournarès survient.

De mon lecteur attentif à mes chants,
Si l'esprit juste a pris plaisir à suivre
Les fils croisés de tant d'événemens
Dont j'ai tissu la trame de ce livre,
Il a dû voir, non sans étonnement,
Que le Patron qui sous sa garde sainte
Des murs de Naple a la bénite enceinte,
Laissât *Bourbon* triompher d'un Géant
Et d'un sorcier, et ne fît nul miracle
Pour l'empêcher de ravir sans obstacle
A *Borgia* cette foule d'attraits
Dont il voulait affamer les Français.
En avait-il quelque raison? Sans doute,
Une très-forte, et telle qu'on l'écoute
Le plus souvent. — Ce démon familier,
Si caressé par les grands de la terre,
Si bien venu dans l'école et la chaire,
Que le dévot recèle sous sa haire,
Qui du beau sexe ami particulier,
Au sage même ose s'associer;

La Vanité, gonflée et toute fière
D'avoir trompé *Nicolas* et Saint *Pierre*,
Voulait des Francs servir tous les projets:
Car elle aimait en mère les Français;
N'ignorant pas qu'en nulle autre contrée
De tant d'amans elle n'est adorée.

Du vieil *Alphonse* et du faux *Bournarès*,
Qui s'intriguaient pour sauver leur empire,
Elle remplit les esprits de délire,
Leur fait goûter tout ce qui peut leur nuire,
Et trouver bons les plans les plus mauvais.

Puis, observant le peuple qui s'amasse,
Et s'agenouille à l'entour d'une châsse,
Gesticulant, invoquant Saint *Janvier*,
Chantant, priant, criant tout haut merveille,
Et regardant au fond d'une bouteille,
Son sang se fondre et se liquéfier;
Elle sourit de voir s'édifier
Si sottement cette tourbe pieuse;
Puis elle mêle à l'eau du bénitier
De son flacon quelque goutte trompeuse,
Par quoi ce peuple ignorant et grossier
Crut qu'il était des peuples le premier.

Puis elle aborde avec plus d'artifice
Le Saint de Naple; il écoutait les chants
De ses dévots, et savourait l'encens:
C'était choisir un moment très-propice.

Dans son oreille aussitôt elle glisse :
« Vous adorer, c'est vous rendre justice. »
Le Saint la croit ; et, sans s'en méfier,
Complaisamment se livre tout entier
Au soin flatteur de s'admirer soi-même,
De se vanter de chaque stratagême
Qu'il inventa pour perdre les Français :
Jusqu'au revers tout lui paraît succès.

C'est moi, dit-il, dont la rare prudence
Au camp de *Charle* a conduit l'Impuissance
Et la Discorde ; et c'est moi dont la main
Au fond des flots a jeté *Palvoisin.*
J'ai su remettre au fils du saint Vicaire
Et l'Amazone et sa troupe guerrière.
Je tiens encor dans de brillans jardins
Du Roi des Francs les plus fiers Paladins.

La Vanité le rend ainsi sa dupe ;
Elle s'en joue, et le trompe, et l'occupe
Le temps qu'il faut pour que le preux *Bourbon*
Puisse enlever le femelle escadron.

Elle sourit déja de la colère
Dont il sera tout-à-coup enflammé,
Quand il verra, loin des murs du Saint-Père,
Cet escadron qu'il y croit enfermé.
Ajax en fut beaucoup moins animé,
Alors qu'elle eut autrefois la malice
De l'engager à plaider contre *Ulysse.*

De Saint *Janvier* le sang liquéfié
Ne fut jamais si fort raréfié.
Il appelait la Discorde et l'Envie,
Monstres pervers, par qui, dans sa furie,
Il fut servi très-mal de tous les temps.
Il les avait chargés de nuire aux Francs,
Et de leur camp tous les deux sont absens.

Il les revoit sur la mer atlantique;
Tous deux venaient de troubler l'Amérique,
D'ensanglanter ce nouvel univers,
D'y massacrer vingt peuples pacifiques,
D'en diviser les vainqueurs tyranniques,
D'y mettre enfin le grand *Colomb* aux fers:
Et tous les deux repassant le tropique,
Plus emportés, plus méchans que jamais,
Ils remontaient du sud au pole arctique,
Se distinguer par de nouveaux forfaits.

Monstres maudits, monstres toujours rebelles,
Courez, nuisez à ce héros français,
Sur-tout au chef de ces guerriers femelles,
Leur dit *Janvier*. Puis, plein de ses projets,
Il veut franchir ces voûtes éternelles
Dont la rondeur couvre le globe entier.
Il aperçoit le patron des pucelles,
Ornant de fleurs une chaîne d'acier
Que fabriqua le Dieu de l'Hyménée,
Et qu'à *Maltide* il avait destinée.
Cet appareil arrête Saint *Janvier*;

Il veut savoir comment, par quel miracle,
Saint *Nicolas* pense accomplir l'oracle ;
A quel héros il veut la marier.

Je vous ai dit que, se cachant dans l'ombre,
Maltide seule, à pied, dans la nuit sombre,
Cherchait son père, et fuyait son amant ;
Qu'à ses devoirs, à la vertu soumise,
Du Roi de Naple elle gagnait le camp.

Autour du camp, de crainte de surprise,
Sous un vieux chef, de farouches soldats
Faisaient leur ronde : ils arrètent ses pas.
On la conduit aux tentes de son père ;
Elle s'apprête à voler dans ses bras.
Il la repousse avec un front sévère,
Ce qu'il a vu dans le camp des Français,
L'erreur qu'il eut, malgré son caractère,
L'amour enfin qu'il fit à la guerrière,
Tout lui fait craindre, hélas! qu'à leurs excès
Elle n'ait part ; et que par eux déçue,
Elle ne soit coupable et corrompue.

L'interrogeant sur ces galans délits
Qu'il craint d'apprendre, et qu'il pense commis,
Trop prévenu pour un juge équitable,
Il prend ce ton terrible, inexorable,
Que prit *Brutus* pour condamner son fils,
Lorsqu'envers Rome il le pensa coupable.

Dieu paternel! ainsi donc quelquefois,

Comme un forfait on juge la tendresse :
On la punit, et la rigueur des lois
Érige en crime un moment de faiblesse !

Des vieux Romains affectant la sagesse,
Marus aussi possédait leur rudesse.
Tout accusé frémit en l'écoutant ;
Et quand *Maltide*, à sa voix trop émue,
Rougit, s'effraie, ou détourne la vue,
Craint de répondre, et, dans son trouble, prend
Un mot pour l'autre, ou se coupe en parlant ;
De ces délits il la croit convaincue.
En lui la honte allume le courroux ;
L'amour de père arrête en vain ses coups :
Déja vers elle il tend ses mains barbares.

Un messager entre au bruit des fanfares,
Criant victoire ! *Urbin*, dit-il, *Urbin*
Vient de combattre et de détruire enfin
Cet escadron si léger, si terrible,
Qui sous *Bourbon* fut long-temps invincible.
Bourbon est mort, et voici son coursier
Que j'ai saisi : voici son bouclier ;
Voilà son casque. Il dit, il jette à terre
Ce bouclier, et ce casque entr'ouvert,
Souillé de sang, de poudre tout couvert.
Marus sur eux jette un regard austère.
Sa fille tremble, et veut cacher en vain
Le sentiment qui pénètre son sein ;
Son sang se glace, et ses larmes tarissent.

Son front pâlit, ses beaux yeux s'obscurcissent :
Le froid mortel qui la saisit soudain,
Jusqu'à son cœur à l'instant s'insinue ;
Elle chancelle, elle tombe étendue
Entre son père et ce fatal courier ;
Ses longs cheveux que sa chute détache,
En se mêlant aux plumes du panache,
Couvrent le casque, et sur le bouclier
Son corps mourant est porté tout entier.

Marus, au crime en tout temps si terrible,
Était pourtant moins ferme que sensible,
Et sur sa fille il s'est précipité.
Il craint sa mort, il croit que sa menace
De son beau sang tient le cours arrêté.
Au repentir sa colère fait place :
Il se condamne ; il la presse, il l'embrasse,
Il la rappelle au jour qu'elle a quitté.

Rouvrant enfin ses yeux à la lumière,
A ses côtés *Maltide* voit son père :
Ah ! vous m'avez condamnée à la mort.....
En proférant ces mots avec effort,
A s'épancher ses pleurs recommencèrent.
Pleurs déchirans qui bientôt se mêlèrent
A ceux, hélas ! que son père versait :
De son malheur lui seul il s'accusait.
D'aucun Français elle ne fut l'amante,
Et sa douleur que l'Amour seul causait,
La fait paraître à ses yeux innocente.

Pauvres humains! ainsi donc nous jugeons,
Selon l'instant, selon nos passions :
Et le plus sage a ses préventions.

Versant des pleurs sur sa fille attendrie,
Il la priait d'excuser sa furie ;
Il la pressait tendrement sur son cœur.

Le jeune *Urbin* paraît à l'instant même
Couvert de sang, de poudre, de sueur ;
Mais, tout brillant de l'éclat d'un vainqueur.
Avec tumulte on traînait à sa suite
Des boucliers, des lances, des drapeaux
Sanglans, rompus, déchirés en morceaux,
Qu'aux ennemis il a pris dans leur fuite.
Deux cents captifs arrachés au trépas,
En le louant, s'avancent sur ses pas.

Marus l'embrasse ; et l'appelant *Camille*,
Vengeur de Rome, il le mène à sa fille.
A ses genoux, déja le tendre *Urbin*
Se précipite, et veut saisir sa main ;
Avec effroi *Maltide* la retire :
De sang, hélas! seigneur vous êtes teint ;
Et la pâleur se répand sur son teint :
De nouveaux pleurs ses beaux yeux se remplissent.

A ce grand choix les soldats applaudissent ;
Leur joie éclate en cris tumultueux ;
Tous à l'envi célèbrent ces beaux nœuds.

Dans tout le camp, l'agile Renommée
Répand le bruit de ce grand hyménée.
Saint *Nicolas* en hâte les apprêts.
Dans le transport de sa joie ineffable,
Il conduit tout; il veut qu'on trouve prêts
Le lit, la messe, et l'autel et la table.

Janvier et lui déja sur les conjoints
Ont étendu ce voile emblématique
Par qui l'hymen se dérobe aux témoins,
Et rend sacré l'acte le plus comique.

O Dieu d'Hymen! s'écriait *Nicolas*,
Je mets enfin *Maltide* entre tes bras.
Jamais l'enfant dont tu crains la malice
N'a de sa fleur entamé le calice;
Il est entier, il est pur, il est tel
Qu'il faut qu'il soit, afin qu'en sacrifice,
Mais non sans peine, il tombe à ton autel.

Le Dieu d'Hymen rend grace à ses services.
Car de tout temps il aima les prémices.
Dans son espoir, son long et vieux flambeau
Brilla d'un feu qui parut tout nouveau.
Son front obscur éclata d'une joie
Qui chez l'Hymen rarement se déploie:
Et même on dit qu'en ce fortuné jour
On vit en lui quelques traits de l'Amour.

Il embrassait le Patron d'Apulie.

Est-il bien vrai que, seul et le premier,
J'aurai, dit-il, ce beau calice entier?
De mon bonheur toujours je me méfie;
Je crains l'Amour, le caprice, le temps,
Et les hazards féconds en accidens.
Posséder seul fut toujours ma manie,
Et le partage est mon antipathie.

Il dit, son cœur avare et défiant
Goûte un plaisir mélangé de tourment:
A contracter ces beaux nœuds il s'empresse.
Dans tout le camp déja fume l'encens:
Déja l'anneau, les flambeaux, les rubans,
Les livres saints, et les profânes chants,
Sont préparés des mains de l'Alégresse.

Ciel! au milieu de ces rians apprêts,
L'Envie arrive, et bientôt à sa suite
Vient la Discorde, et toutes deux en fuite
Mettent la joie et les tendres projets.
L'air retentit du nom de *Bournarès :*
Déja du camp il franchit la barrière.
Il vient : tout tremble à son aspect sévère.
Au nom du Roi, que sa voix fait haïr,
Au nom du Roi ses ordres font saisir
Par cent soldats qu'a choisis sa prudence,
Vingt officiers qui, par des vœux secrets,
A ce qu'il dit, appellent les Français.
En vain l'Infant soutient leur innocence,
Parle pour eux, implore sa clémence;

On les enchaîne, et soudain à *Marus*,
Dom *Bournarès*, poursuivant sa vengeance,
Court intimer ses ordres absolus,
Et les donner sous le nom de son maître.

Marus frémit en le voyant paraître;
Il le connaît, et craignant son dessein,
Il marche à lui précédé par *Urbin*.

Voilà ma fille à mes desirs rendue;
Voilà l'époux à qui ma fille est due:
Ce jour, dit-il, doit unir leur destin;
Soyez témoin de ce grand hyménée.
Je le célèbre aux yeux de notre armée,
Devant ma tente, en présence du ciel,
Et le tambour nous servira d'autel.
J'ai tout prévu: déja pour cette fête,
Par des lauriers *Urbin* a ceint sa tête;
Et ma peau d'ours, ce coucher martial,
Est destinée à son lit nuptial.

Comme il parlait, des soldats et des prêtres,
En invoquant et l'Hymen et l'Amour,
Guidaient *Maltide* auprès de ce tambour.

Le front orné de quelques fleurs champêtres,
Que sur sa tête elle n'assembla pas,
Ne pouvant fuir, implorant le trépas,
L'œil plein de pleurs cachés sous sa paupière,
Le sein gonflé des soupirs qu'il resserre,

Elle se laisse entraîner sur leurs pas.

Dom *Bournarès* s'indigne à son approche;
Son œil s'enflamme, et son cœur se reproche
De n'avoir pas consommé ses forfaits.
L'amour d'*Urbin* fier de cet Hyménée,
Les chants, les vœux, les transports de l'armée,
De sa fureur redoublent les accès.
La Jalousie embrasse la Discorde.
En se heurtant, leurs torches dans les airs
Lancent au loin de sinistres éclairs,
Et l'Univers frémit de leur concorde.

CHANT XXVII.

Le Roi s'avance vers Naples. Polémide venge son sexe. Souper. Reconnaissances. Désordre, etc.

De la Pudeur, l'Amour doit en silence
Lever le voile et non le déchirer.
C'est loin du jour, dont la splendeur l'offense,
Qu'entre ses bras il la doit égarer.
Qui sait aimer, sait jouir et se taire.
Le Plaisir croît à l'ombre du Mystère.
Prise avec art, loin du monde et du bruit,
La Volupté n'en est que plus piquante :
C'est une fleur délicate et brillante
Dont le calice, ouvert pendant la nuit,
Se ferme aux traits de l'aurore naissante.

Cultivons-la, ne nous en vantons pas.
Au moindre mot, la troupe conjurée
Des noirs enfans de l'horrible Borée
Fondrait sur elle avec un grand fracas.

Oh! que de mal un indiscret peut faire !
Que de remords doivent troubler ses jours !
Quand nous cinglons vers l'île de Cythère,
Si notre barque est un peu trop légère,

N'appelons pas les vents par nos discours.
Soyons heureux sans vouloir le paraître.
Vous apprendrez, mes amis, dans ce chant,
Quels maux affreux un indiscret fit naître.
Vous gémiriez d'en avoir fait autant.

Le Dieu d'Hymen, en voyant la Discorde
Mêler sa torche aux cierges, aux flambeaux,
Qu'en invoquant le nom de la Concorde,
On allumait pour ces époux nouveaux,
Fut peu surpris : à le suivre acharnée,
Elle est par-tout sa compagne obstinée.
Loin de sa cour, il voudrait la bannir;
Et quelquefois, s'il la croit éloignée,
Elle n'est pas long-temps sans revenir.

Saint *Nicolas*, que le courroux dévore,
Lui remontrait qu'elle venait trop tôt;
Que les futurs n'étaient conjoints encore,
Qu'elle attendît; qu'elle pourrait bientôt
S'asseoir entr'eux; que le jour de la noce
Son arrivée était un peu précoce;
Qu'au lendemain elle remît au moins,
Et ne vînt pas détruire tous ses soins.

Le monstre alors jette un cri pour réponse;
Chefs et soldats, *Marus*, le fils d'*Alphonse*,
Bournarès même, en sont épouvantés.
Dans tout le camp des cris sont répétés.
Les cœurs troublés se livrent aux alarmes;

Chacun saisit soudainement ses armes,
Et chacun croit que déja les Français
Du camp surpris se sont ouvert l'accès.

Le Dieu d'Hymen, qui prévoit un outrage,
Reprend son voile et couvre son visage.
De son autel, quitté pour les combats,
Il veut partir : le bon Saint *Nicolas*
S'efforce en vain de retenir ses pas;
Sous un nuage il le voit disparaître.

Près du tambour, et *Maltide* et le Prêtre
Sont restés seuls. *Maltide* ingénûment
Rend grace au ciel qui son hymen suspend.
Levant ses yeux encor mouillés de larmes,
Cherchant *Bourbon*, elle espère d'abord
Que sa valeur a causé ces alarmes;
Mais aussitôt se rappelant sa mort,
Elle gémit, elle aspire à son sort;
Elle l'attend de la fureur des armes.

Tendre *Maltide*, appaise ta douleur :
Non, ton destin n'a pas tant de rigueur;
Non, ce *Bourbon* si fier, si plein de charmes,
N'est pas tombé sous un bras meurtrier.
Si l'on trouva son casque et son cimier
Couverts de sang, gisans sur le gravier,
C'est que tous deux ont, par un coup terrible,
Au loin volé sous la massue horrible
De ce Géant vaincu par ce guerrier.

Si l'on trouva son vaste bouclier,
C'est qu'au combat, pour être plus agile,
Il l'a jeté comme un meuble inutile.

Enfin vainqueur du Faucon, du Géant,
Des farfadets, du malin Négromant,
Dans le temps même où *Maltide*, d'un père,
Était, hélas! victime volontaire,
Il ramenait vers le camp des Français
Cet escadron, cette foule d'attraits
Que *Borgia*, sans fruit dans son palais,
Tint si long-temps; et demandant *Maltide*,
Il se plaignait tout bas à *Polémide*.

En cheminant, on découvrit des toits
Sculptés, dorés et surmontés de croix.
Sur le sommet de ce saint édifice,
Deux larges clefs dans les airs s'élevant,
Avec un coq, tournaient comme le vent.

Au Chevalier ce fut un sûr indice
Que ce palais au Pape appartenait.
Vers l'horizon le soleil s'inclinait.
Vendôme dit : Nous ne pouvons mieux faire
Que de passer la nuit chez le Saint-Père.
Nous n'y verrons ni sorcier ni lutin.
Rendez-vous-y, répartit la guerrière;
En d'autres lieux s'adresse mon chemin.
Quand je me vis prise par un Centaure,
J'eus quelque peur; j'en rougis même encore;

Mais je jurai dans ce grand désarroi
De ne revoir le Pape ni le Roi,
Qu'un grand exploit, une illustre aventure
N'eût effacé ma honte et mon injure.
Adieu; j'y cours. Elle dit, elle part;
Elle est déja bien loin de leur regard.

Par *Magdelaine* en secret inspirée,
Elle formait le généreux dessein
D'aller venger de sa lance acérée,
Sur *Nixtwoman* le sexe féminin.

De son cheval elle tourne la bride
Vers la forêt où *Nixtwoman* réside;
Et s'avançant par de sombres sentiers,
Elle parvint à la tombe terrible
Qui retenait ce héros invincible,
Et qu'ombrageaient de tristes peupliers.

Là *Nixtwoman*, pour venger ses injures,
A des cyprès suspendit les armures
De cent guerriers dont la mâle valeur,
Du sexe en vain a défendu l'honneur.
Jetés sans soin, privés de sépulture,
Leurs corps épars sous les arbres voisins
Sont des vautours l'effroyable pâture.

Au milieu d'eux enviant leurs destins,
Ce noir vainqueur, en proie à ses alarmes,
Sur son cheval passe le jour en armes,
Et sur la pierre il repose la nuit.

Ce marbre froid, cette tombe est son lit;
Et le sommeil, qu'il ne recherche guère,
Très-rarement y ferme sa paupière.

Sur ces objets, les derniers traits du jour
Ne versaient plus qu'une faible lumière
Qui redoublait l'horreur de ce séjour,
Alors qu'il vit s'avancer la guerrière
Dont le coursier, les armes, le manteau,
Le baudrier, les rubans, le panache,
Sont d'un blanc pur, sans mélange et sans tache.
Son cœur s'irrite à cet objet nouveau.
Il prend son glaive, il sort de son tombeau;
Sur son cheval il saute en diligence.
L'Eunuque noir qui lui sert d'écuyer,
Se lève, accourt, lui présente sa lance,
Son casque noir et son noir bouclier.

Vers *Polémide* aussitôt il s'avance,
Et la prenant pour un vrai chevalier:
Meurs, lui dit-il; meurs, ou renonce aux femmes.
— Oui, j'y renonce; oui, je te le promets.
Si tu m'abas, je n'entrerai jamais
Comme un amant dans le lit de nos Dames,
Lui répondit l'Amazone en riant.
Mais jure-moi, que si ma main guerrière,
De ton cheval te renverse par terre,
Tu feras grace à ce sexe charmant;
Qu'à toute femme, ou sensible, ou cruelle,
Ou vieille, ou jeune, ou sotte, ou laide, ou belle,

Sans fin, sans terme, et la nuit et le jour,
En tout pays tu parleras d'amour,
Et coucheras, si tu peux, avec elle.
— J'aimerais mieux descendre dans l'Enfer,
Et partager le lit de *Lucifer*,
Que de toucher la plus aimable femme,
Lui répondit le Germain en fureur.
Je punirai l'audace qui t'enflamme,
Courtisan vil d'un sexe sans pudeur.
Pour te montrer quel mépris tu me causes,
Je ne veux pas seulement m'abaisser
A refuser la loi que tu proposes.
Si de cheval tu peux me renverser,
Je me soumets au joug que tu m'imposes.
J'en fais ici l'exécrable serment,
Sûr que ce bras vaincra facilement
Un jouvenceau qui se pare et s'habille
De rubans blancs, comme une jeune fille.
Ton bouclier, ta cuirasse d'argent,
Ton beau plumet, vont servir d'ornement
A ces cyprès; et ta tête tranchée
Sera bientôt à ce marbre attachée.

En l'écoutant, en voyant de plus près
Ce tombeau noir, ce nègre, ces cyprès,
Ces corps sanglans dont la terre est jonchée,
Et ce guerrier si sûr d'être vainqueur,
Notre Amazone éprouva dans son cœur
Un effroi sombre; elle se crut perdue.
Mais *Magdelaine* entr'ouvrant une nue,

Avec l'Amour apparut à sa vue,
Et de son ame écarta la terreur :
Elle sentit renaître sa vaillance,
Invoqua Dieu, serra les deux genoux,
Mit en arrêt sa redoutable lance,
Et présenta son bouclier aux coups
De l'ennemi qui contre elle s'avance.

D'un coursier noir, pressant les flancs poudreux,
Et s'inclinant sur la lance d'ébène
Que soutenait son bras ferme et nerveux,
A la guerrière il porte un coup affreux,
Qui l'eût jetée à cent pas dans la plaine,
S'il n'eût été paré par *Magdelaine*,
Qui, de sa main, contre lui dirigeant
Le faible effort de la lance d'argent,
L'atteint au front, et l'étend sur l'arène.
— Ah! Chevalier, cria-t-il en tombant,
Sois généreux, arrache-moi la vie.
— Non, lui répond *Polémide* ravie;
Non, tu vivras; mon cœur est trop content.
De son cheval elle saute à l'instant,
Ote ses gants, son casque, sa cuirasse;
Et demi-nue, elle s'offre en riant,
D'un air vainqueur, animé, plein de grace,
A *Nixtwoman;* et d'un ton imposant,
Elle lui dit : Que ta douleur s'arrête;
Viens, je suis femme, accomplis ton serment.

A cet objet, pour tout autre charmant,

Il se recule, il détourne la tête;
Il craint de voir ses féminins attraits.
De hurlemens il remplit les forêts.
O désespoir! ô rage! ô honte infame!
Je suis vaincu: par qui? par une femme!
Il me faudra caresser ses appas.
Non, par pitié, donne-moi le trépas.
— Non, ton serment ne sera point frivole.
Je t'ai vaincu; tu tiendras ta parole.

Le Chevalier, égaré, furieux,
A ce discours jette sur la verdure
Son bouclier, ses gants, sa noire armure,
Son large sabre; et d'un bras vigoureux,
En frémissant, il saisit la guerrière,
L'étend sur l'herbe, et détourne les yeux,
Puis, sans la voir, l'embrasse avec colère.

Mais quand son cœur, échauffé par ses sens,
Vint à goûter ces plaisirs si piquans,
Dont il s'était privé depuis long-temps,
Il s'attendrit, il devint moins sauvage;
Et transporté d'un tendre mouvement,
De l'Amazone il fixa le visage
Où se peignait le plus doux sentiment.

Ciel! quelle horreur le saisit à l'instant!
Il la repousse, il se lève, il s'écrie:
Eh quoi! c'est vous, vous dont la barbarie
A, dans Madrid, voulu trancher ma vie!

Non moins surprise en le reconnaissant :
Ah ! c'est donc toi, s'écria *Polémide*.
Traître, c'est toi dont la langue perfide
A divulgué mes secrètes faveurs,
Et m'a livrée aux plus cruels malheurs.
Tu périras ; je dois prendre vengeance
De tes discours et de ton impudence ;
Ainsi le veut notre honneur profané :
Tout indiscret doit être assassiné.

Se relevant, courant d'un pas rapide,
Chacun soudain prend son glaive homicide ;
Et, quoique nus, ils dédaignent tous deux
De revêtir quelque arme défensive.
Pour y penser, leur colère est trop vive.
Portés, parés, les coups volent entr'eux.

En se battant, l'intrépide guerrière
Voit tout-à-coup paraître une bannière,
Puis une croix, puis des cierges brûlans ;
Des moines noirs, des bruns, des gris, des blancs ;
Dix cardinaux que suivaient par derrière
Cent alguazils, et tout un peuple enfin
Qui détonait d'une triste manière
Un psaume hébreu, mis en mauvais latin.

Or ce cortége était le grand cortége
Du Saint-Office ; il venait dans ce bois
Pour arrêter ce guerrier discourtois,
De tout le sexe ennemi sacrilége :

Car vous saurez que, pour bonne raison,
De ce pays les femmes en colère,
Toutes en corps, avaient été naguère
Le dénoncer à l'Inquisition
Comme ennemi de la Religion.

Soupçonnant bien qu'il pourrait se défendre,
On amenait bon nombre de soldats.
Ces guerriers nus, acharnés aux combats,
En les voyant, ne daignent pas suspendre
Un seul moment les efforts de leurs bras.

La foule approche, un familier lui crie:
Oui, le voilà; prenez-le; qu'on le lie;
Qu'il soit brûlé. Ces cruels ennemis,
A ce propos oubliant leur vengeance,
Soudainement se trouvèrent amis;
Et préparant en commun leur défense,
Pour empêcher qu'on n'ose approcher d'eux,
Dos contre dos se mettent tous les deux,
Aux assaillans présentant leurs épées,
De leur sang même encor toutes trempées.

Les cardinaux, les moines, les archers,
Marchent en cercle autour des deux guerriers.
Du Saint-Esprit l'un implore la grace,
L'un en passant de ses doigts les bénit,
De son mousquet un autre les menace,
Un autre invoque et la Vierge et le Christ;
Mais d'avancer aucun d'eux n'a l'audace.

De *Polémide* admirant la beauté ;
Le maintien fier, sur-tout la nudité,
Moines, prélats, alguazils, dans leurs ames,
Des voluptés sentaient jaillir les flammes ;
Et cependant les filles et les femmes,
En contemplant ce Germain vigoureux,
Son port, ses traits, son audace hautaine,
Ses yeux ardens, ses membres musculeux,
Disaient : Hélas ! il est bien malheureux
Que ce guerrier ait pour nous tant de haine !

Soudain vers eux arrive avec fureur
L'escadron blanc qui cherchait l'Amazone ;
Dès qu'il la voit, l'escadron environne,
La lance au poing, le cercle inquisiteur.

Dans ce combat, mille mains téméraires
Brisent la croix, déchirent les bannières,
Les os sacrés des martyrs sont broyés,
Les encensoirs roulent dans la poussière,
Des bénitiers l'eau sainte coule à terre,
Et les chevaux foulent la Bible aux pieds.

De ce combat si mon lecteur s'étonne,
Je lui dirai que ce noble escadron
Avait appris, par la voix de *Bourbon*,
Le grand péril que courait l'Amazone.

Ce Chevalier, en entrant au palais
Que le Saint-Père a près de ces forêts,

Fut informé que le Très-Saint-Office
Du guerrier noir voulait faire justice,
Venger le ciel, et le sexe, et la foi.
Il court au Pape, il l'implore, il le prie;
Il fait agir *Étaïre* et *Délie*,
Et tous les trois les emmène avec soi
Pour arracher à de bénites flammes
Le guerrier noir qui n'aimait pas les femmes.

Les combattans s'appaisent à l'aspect
Du saint Pontife : il reçoit leur respect;
Et de sa main bénissant la cohue,
Le Pape vole à la guerrière nue.
Au guerrier nu qui lui tournait le dos,
Les deux beautés vont dire en peu de mots
Qu'elles venaient pour lui sauver la vie.

Ce n'est pas moi qu'il fallait conserver,
C'est mon ami que vous deviez sauver,
Leur répond-il, en montrant à *Délie*
Le tombeau noir qu'il avait consacré
A cet ami sur son sein massacré.

Le preux *Bourbon* va, vient, et non sans peine
Rétablit l'ordre, et le calme ramène.

De ce séjour horrible, ensanglanté,
Le Pape veut que chacun se retire.

Entre *Délie* et la vive *Étaïre*,
Au fond d'un char verni, doré, sculpté,

Il s'est assis : il a même invité,
Non sans dessein, l'Amazone à le suivre
Dans le palais qu'il a près de ce bois.
Le noir Germain vaincu, forcé de vivre,
Par son serment, sous d'amoureuses lois,
Suit la guerrière, et tout bas en murmure.
Déja tous deux ont repris leur armure.
Sur leurs chevaux, ils sont aux deux côtés
Du char du Pape et de ces deux beautés.
Tous les esprits redeviennent tranquilles;
Les cardinaux, les moines, les archers,
L'Inquisiteur avec ses familiers,
Suivent le char, arrangés sur deux files,
Dans un saint ordre, et le blanc escadron
Ferme la marche et la procession.

L'Astre du jour avait fini sa course,
L'aigle des cieux, le cygne et la grande ourse,
Étincelans au travers des rameaux,
Frappaient déja les yeux de ces héros.
En arrivant, le saint Pape *Alexandre*
Les mène à table où chacun vint se rendre.

Le doux *Sitose* et le preux *Fernandès*
Étaient encor dans ce même palais.
Le faible époux, amoureux de *Délie*,
Par ses amans jugeant de ses attraits,
En devenait plus épris que jamais,
Et l'excusait malgré sa jalousie.

Pour *Fernandès*, exact observateur

Des nobles lois de la chevalerie,
Il prétendait, par sa rare valeur,
Des Musulmans détrôner l'Empereur,
Et rétablir dans Byzance *Étaïre*.
Et attendant l'instant de l'y conduire,
A tout guerrier qui passait par ce lieu,
Au nom sacré des femmes et de Dieu,
Pour l'intérêt du Ciel et de l'Église,
Il proposait cette sainte entreprise.

A l'Amazone il propose, en soupant,
De conquérir les États du Sultan.
Si vous avez vengé l'honneur des Dames,
Et terrassé leur superbe ennemi,
Lui disait-il, il faut punir aussi
Ce peuple dur qui renferme les femmes.

C'est un projet très-noble et très-chrétien,
Lui répond-elle; et je me flatte bien
Que si jamais vous attaquez Byzance,
Je vous joindrai sous ses murs assiégés,
Et que les Turcs sentiront ma vaillance.
Mais, avant tout, il faut que mon offense,
Et mon opprobre et mes pleurs soient vengés.
Quand j'ai forcé cet ennemi des femmes
A les servir, à partager leurs flammes;
Quand j'ai voulu que, trop heureux amant,
Envers moi-même il remplît son serment,
De quelle horreur mon ame fut saisie!
En l'embrassant j'ai reconnu l'auteur

De tous les maux qui tourmentent ma vie :
Mais il mourra ; cette main ennemie
Lui doit la mort, et percera son cœur.

A ce discours, *Étaïre* et *Délie*,
Et *Fernandès* et *Sitose* tremblans,
Et le Saint-Père et tous les assistans,
Très-étonnés, demandent son histoire.

Vous le voulez, dit-elle ; j'y consens :
Je dirai tout ; car ce n'est plus le temps
Où je craignais voir flétrir ma gloire
Par le récit de mes égaremens.

Vous saurez donc, qu'instruisant mon jeune âge,
Mon confesseur avait, selon l'usage,
Si saintement cueilli mon pucelage,
Que je croyais encor le posséder.
Bientôt après, afin de le garder,
On m'enferma chez des Bénédictines,
Qui, sous la guimpe, aux autels de leur Dieu,
Dans la retraite, étaient plus libertines
Que ne le sont, dans un profane lieu,
Les Grenadiers, les Catins et les Pages ;
Et cependant elles passaient pour sages,
Pour saintes même ; et j'appris par leurs soins,
Comme on pouvait, trompant l'œil des témoins,
Dans le public affecter l'air modeste,
Parler de Dieu, d'honneur, de chasteté,
Prier, jeûner, vivre avec piété,

Et ne vanter que le bonheur céleste,
Tandis qu'au fond d'un séjour écarté,
Quittant le masque et les vains artifices,
On se livrait en toute liberté
A tous les goûts, même à tous les caprices,
Du Dieu d'Amour de fureur transporté.

Très-bien instruite en leur docte science,
Avec pudeur livrée à la licence,
Je rougissais aux propos indécens.
Mon maintien chaste, et mon air d'innocence
Auraient trompé les yeux les plus perçans.
J'étais l'honneur de toute la Castille.
Aussi séduit par cet air sage et doux,
Certain Romain, amoureux et jaloux,
Par ordre exprès signé de ma famille,
Me posséda sous le titre d'époux,
Et ne m'ôta que le titre de fille.
Je l'aimais peu; mais je sentais pour lui
Cet intérêt que presque toute femme
Garde toujours en trompant son mari.
De mes amans si j'écoutais la flamme,
Dans le secret si je comblais leurs vœux,
Mon tendre époux n'en fut pas moins heureux;
Et mes plaisirs se prenant en silence,
Dans mes excès je gardais la décence.
Or mon époux bientôt quitta nos bords
Pour les combats; et pendant son absence,
Ce *Nixtwoman*, qui s'appelait alors
D'un autre nom, moins dur et moins bizarre;

Ce *Nixtwoman*, indiscret et barbare,
Dans les remparts de Madrid arriva,
Me vit, me plut, m'obtint, et s'en vanta.

Tout mon bonheur à l'instant s'éclipsa.
Aux traits malins du public exposée,
D'un peuple entier je devins la risée;
Par vingt rivaux l'un de l'autre envieux,
Par cent beautés jalouses et cruelles,
Dans le secret plus que moi criminelles,
Je vis ma faute éclater en tous lieux,
En cent façons se publier ma honte,
Et les railleurs s'exercer sur mon compte.

Je desirai, j'eus bientôt un vengeur;
Et pour punir l'abominable auteur
De tant de maux, j'armai, de ma main même,
Un jeune amant dont le cœur ingénu,
Pour mes attraits plein d'une amour extrême,
De ma sagesse était très-convaincu.
Or *Nixtwoman* n'ayant jamais paru
A ses regards, je lui servis de guide;
Je le menai dans un détour obscur,
Et là, de nuit, son bras terrible et sûr
Plonge un stylet dans le sein du perfide;
Et sous mes pieds je foule avec plaisir
Ce corps sanglant, blessé, près de mourir.

Les cris plaintifs de sa voix affaiblie,
Ses longs sanglots augmentaient ma furie;

Je ne pouvais en détourner mes pas.
Son assassin m'emporte dans ses bras ;
Et se vantant de m'avoir bien servie,
Veut mes faveurs pour prix de son trépas.
Pour ce grand coup je les avais promises.
En me vengeant il les avait conquises.
Mais je pensai qu'éprouvant mes refus,
Ce jeune amant, plus sûr de mes vertus,
Démentirait hautement mon histoire,
Rendrait par-tout les médisans confus,
Et promptement rétablirait ma gloire.
J'affectai donc de lui parler d'honneur ;
Modestement, réprimant son ardeur,
Je lui montrai les plus tendres alarmes ;
Mon front baissé se couvrit de rougeur ;
Je soupirai, je répandis des larmes ;
Je le priai d'épargner ma pudeur.
Jeune et touché de ma vertu suprême,
A mes genoux, se condamnant lui-même,
Il me conjure, avec naïveté,
De faire grâce à sa témérité,
Au feu brûlant de sa tendresse extrême.
J'avais pitié de sa simplicité.

En vain par-tout il prenait ma défense ;
Mon triste époux eut bientôt connaissance
De son injure, et soudain m'arriva
Un ordre affreux signé par la vengeance.
Cet ordre affreux aussitôt m'enferma
Dans un couvent au pied des Pyrénées.

Avec horreur j'y vécus deux années ;
Le désespoir à la fin m'en tira.
J'y mis le feu pendant une nuit sombre.
Fuyant la flamme, et me cachant dans l'ombre,
J'osai franchir les murs de ce couvent :
On me crut morte en cet embrasement.

De ma prison avec peine échappée,
D'un vieux berger j'achetai chèrement
Un habit d'homme, un cheval, une épée.
Je monte en selle ; et fuyant à grands pas,
En cavalier je traversai la France ;
Je vins à Gêne, à Milan, à Florence.
La guerre alors désolait ces climats ;
Et me sentant du goût pour les combats,
Je rassemblai cent brigands mercenaires,
Et me saisis, par leurs mains sanguinaires,
D'un château fort, situé sur un mont,
Près de Ravenne, au bord du Rubicon.
De *Polémide* alors je pris le nom.

Tous les seigneurs vivans dans ce canton,
Prirent soudain et le fer et la flamme
Pour me punir de cette invasion.
Moi, je repris les habits d'une femme,
Et je les vis, au lieu de me punir,
Brûlans d'amour, chercher à me servir.
Ainsi *Didon*, en bâtissant Carthage,
A triomphé des princes africains
Par ses attraits plus que par son courage.

Je soumettais ainsi tous mes voisins,
Lorsque j'appris que, près des murs de Rome,
Un monstre noir, indigne du nom d'homme,
Dans un tombeau passait ses jours affreux
A blasphémer, à maudire les Dames,
Et qu'il tuait tout guerrier généreux
Qui refusait de renoncer aux femmes.
J'y volai donc, croyant venger l'honneur
De notre sexe; et là, pour son malheur,
J'ai reconnu l'ennemi détestable
Qui me rendit de mon pays la fable,
Et qui versa sur mes jours tant d'horreur.
Il périra; de sa langue coupable
Je punirai les indiscrétions;
Et cette main consacrée à sa perte,
Et que jadis ses baisers ont couverte,
Effacera dans son sang mes affronts.

Non, c'est à moi de punir le coupable;
C'est à moi seul, s'écria *Fernandès*,
En se levant, en écartant la table;
C'est à moi seul de venger vos attraits.
Tel est mon sort. Reconnaissez, cruelle,
Reconnaissez l'amant tendre et fidèle,
Qui vous aima, qui crut à vos vertus,
Qui vous servit, et n'eut que des refus.

Le Guerrier noir, transporté de furie,
En l'écoutant, met le glaive à la main.
On le retient; il s'agite, il s'écrie:

Eh quoi ! c'est toi qui fus mon assassin !
— Oui, c'est mon bras qui te perça le sein ;
Oui, c'est mon bras qui tranchera ta vie ;
Et *Polémide*, en voyant ton trépas,
Me livrera son cœur et ses appas.
— Non, traître, non, tu n'en jouiras pas,
En le frappant, lui répartit *Sitose*,
Plus emporté, plus égaré qu'eux tous.
Oses-tu bien proposer cette chose,
Devant mes yeux, sans craindre mon courroux ?
Il dit, il frappe. En voyant sa furie ;
En l'observant, *Polémide* s'écrie :
Que vois-je ! ô ciel !.... ô jour fatal et doux !
Est-il possible ?.... Ah ! *Sitose* !.... est-ce vous ?
Est-ce bien vous ? *Sitose*, mon époux !
— Qui ? Votre époux, ... lui répartit *Délie* ;
Il est le mien. — Le vôtre ? lui ? — Le mien.
Il est à moi, je le prouverai bien.
Au même instant l'une et l'autre l'embrassent ;
Leurs quatre bras à son col s'entrelacent.
C'est vainement qu'il veut les repousser,
De toutes deux il reçoit un baiser.

En contemplant ces caresses nouvelles,
Le défenseur et l'ennemi des belles,
Les yeux fixés, les glaives étendus,
D'étonnement demeurent confondus.
La Reine Grecque, et *Vendôme*, et le Pape,
Les regardaient, et ne pouvaient parler.
Mais à la fin, le fier époux s'échappe

Des quatre bras qui l'osaient accoler.
Sur *Nixtwoman* il s'élance, il le frappe;
D'un long poignard il croyait l'immoler;
Le coup paré glisse sur la cuirasse:
Lors, reprenant ses sens et son audace,
Le fier Germain attaque *Sitosi;*
Dom *Fernandès* aussitôt fond sur lui;
Et tous les trois, poussant des cris horribles,
Se combattaient en défiant le sort,
En appelant la vengeance et la mort,
Et se portaient les coups les plus terribles.

Il faisait nuit; les lustres, les flambeaux
Qui répandaient dans ces lieux la lumière,
Et dirigeaient les coups de ces rivaux,
Heurtés, brisés, renversés sur la terre,
N'éclairent plus, et roulent dispersés
Sur les débris des verres fracassés.

Chacun surpris de cette nuit subite,
Frappe au hasard. Le Pape prend la fuite;
Femme ou guerrier, tout convive l'imite,
Sort de ce lieu, mais par divers chemins.
Les trois rivaux, toujours le glaive en mains,
S'entre-appelaient, frappaient avec furie;
En s'égarant, l'un gagne l'écurie,
L'autre la cour, et l'autre les jardins.

Rempli d'égards en tout temps pour les femmes,
Dom *Fernandès*, dans cette sombre nuit,

Marche à tâtons, s'arrête au moindre bruit,
Et tout haut crie : au moins, sauvez les Dames.

Bientôt, cédant au feu qui le poursuit,
Baissant la voix, appelant *Polémide*,
Il lui disait : venez, récompensez
L'amant discret, respectueux, timide,
Qui vous servit, et que vous connaissez.

A ses clameurs, à cet appel si tendre,
Nul ne répond ; et sa jambe et sa main,
Loin devant lui, dans l'ombre, ont beau s'étendre,
Toujours cherchant, il ne rencontre rien
Que les débris dispersés du festin ;
Flacons brisés, table ou chaises rompues,
Des murs épais et de froides statues.
Il s'aperçoit qu'il est seul en ces lieux.
Comment, dit-il, comment ! cette guerrière
N'est plus ici ! Suivons-la. Justes cieux !
Cette beauté que je croyais sévère,
Est, comme une autre, infidèle et légère.
Mille l'ont eue, et je ne l'aurais pas !
Moi, plus constant, plus soumis, plus sensible :
C'est un affront, une injustice horrible.
Je veux l'avoir, et j'y cours de ce pas.

Il sort, il voit tous les gens en alarmes ;
Tous les soldats du Pape sont en armes :
Il voit *Sitose* exhalant sa douleur,
Invoquant Dieu, la rage dans le cœur ;

Jurant tout haut d'immoler ses deux femmes,
Et les vouant aux infernales flammes.
— Du fier *Bourbon* l'indulgente valeur,
S'écriait-il, me vantant la clémence,
Croit les soustraire à ma juste rigueur,
Et les guider au camp du Roi de France.
Mais, de par Dieu, j'en tirerai vengeance. —
Sans l'écouter, Dom *Fernandès* s'élance
Sur un coursier, pique, et vole à grands pas:
Il se flattait d'atteindre l'infidèle.
Dans son désordre, il répétait tout bas:
Mille l'ont eue, et je ne l'aurais pas!
Moi, si soumis! moi, le parfait modèle
Des amans vrais, des amans délicats!
Mille l'ont eue, et je ne l'aurais pas!....
Amour, Amour! Oui, de cette injustice,
Je veux au moins, je veux qu'elle rougisse....

Ainsi parlant, succombant au chagrin,
Suivant, dans l'ombre, au hasard son chemin,
Du camp de *Charle* il croit prendre la route:
Il s'en écarte; et, sans avoir de doute
Sur son erreur, il court vers l'autre camp
Où *Bournarès* répandait les alarmes,
Où sa malice exerçait son talent,
Où mille voix, en s'écriant aux armes,
Trompent les vœux de *Marus* et d'*Urbin*,
Et de *Maltide* ont suspendu l'hymen.

Dans le désordre où ces clameurs étranges

Précipitaient les chefs et leurs phalanges,
Chacun s'armant, ne songe qu'aux combats;
Et cependant *Maltide* épouvantée,
Au fond d'un char obscurément jetée,
Passe inconnue au travers des soldats,
Et vers la mer on l'entraîne à grands pas.
Sur son coursier, *Bournarès* la devance;
Il court à Naple attendre tant d'appas,
Et de ce rapt il jouit par avance.

A peine il part, le plus profond silence,
Dans tout le camp est soudain rétabli.
Du fier *Marus* l'altière vigilance
En vain par-tout a cherché l'ennemi;
Et cette alerte, et tout ce grand vacarme,
Nés sans sujet, sont une fausse alarme.
A l'attaquer nul Français n'a songé.

Vers ce tambour en autel érigé,
Urbin, rempli d'ardeur et d'espérance,
Suivant *Marus*, arrive en diligence.

Le Prêtre est seul, pâle, sanglant, blessé,
Près du calice à ses pieds renversé.
A son récit que la frayeur altère,
Marus, *Urbin*, l'Infant, l'armée entière,
Tous d'une voix nomment le ravisseur.
Jurant sa mort, dans sa juste douleur,
Urbin du camp a franchi la barrière;
Marus à Naple envoie un émissaire.

De toutes parts la révolte éclatant,
Est contenue à peine par l'Infant.
Soufflant ce feu, la Discorde est en proie
Aux noirs transports d'une féroce joie.
Elle se plaît, dans sa rage, à compter
Les coups divers qu'elle vient de porter.
Elle a livré du céleste Vicaire
Le saint palais aux horreurs de la guerre;
C'est par ses soins qu'ont été rassemblés
Les fiers amans de l'Amazone altière;
C'est par ses soins que de cette guerrière,
Tous les secrets à la fois révélés,
A son époux ont été dévoilés;
C'est par ses soins que, trouvant ses deux femmes,
Sitose a lu dans le fond de leurs ames;
C'est par ses soins que l'effroi règne au camp,
Que de *Marus* la fille est enlevée,
Que *Bournarès* ose insulter l'Infant,
Que la révolte est par-tout élevée.

De Saint *Janvier*, dit-elle, en mes succès,
Je contrarie et l'ordre et les projets;
Il m'ordonna de bannir la Concorde,
La foi, l'honneur, l'Amour loin des Français.
Je vole à Naple. Ah! si j'obéissais,
Serais-je donc en effet la Discorde?
Je n'obéis qu'à moi dans l'Univers.
A me gêner nul ne peut me contraindre.
Je nuis par-tout, même à ceux que je sers;
Et qui s'engage avec moi doit tout craindre.

Vous l'apprendrez, *Alphonse*, *Bournarès*,
Tyrans cruels, maudits de vos sujets.
Je vous aimai; je promulguai vos crimes
En traits de sang je traçai vos décrets;
Je les vantai; je frappai vos victimes,
De mes fureurs vous serez les jouets.
Vos vils agens, vos conseillers sinistres,
D'or et de sang comme vous abreuvés,
Verront bientôt quels prix sont réservés
A de tels Rois, à de pareils ministres.
Je cours vers vous. Elle dit, ses serpens
Déchirent l'air par d'affreux sifflemens;
La foudre gronde, un tourbillon l'emporte,
L'Effroi la suit, la Vengeance l'escorte.
Le désespoir, le trouble, les combats
Naissent par-tout, et germent sous ses pas.

CHANT XXVIII.

Palvoisin est sauvée des eaux. Étrange erreur d'un bon Curé. Étranges tentatives de Prentatous, de Sforce, de Congobare. Combat de Fernandès, etc., etc., etc.

Faut-il partir pour faire un long voyage ;
L'un, sur la foi de quelques postillons,
Franchit les bois, la plaine, les vallons ;
L'autre s'embarque, il quitte le rivage,
Et sur la foi d'un simple nautonier,
Brave les vents et les flots et l'orage.
Demeurez-vous tranquille casanier,
Bien à l'abri des coups de la tempête :
C'est sur la foi de votre cuisinier
Que vous mangez les mets qu'il vous apprête.
Votre voisin vous intente un procès ;
Vous consultez l'avocat, le notaire,
Et, sur leur foi, bien certain du succès,
Vous le plaidez, loin d'arranger l'affaire.
La fièvre arrive, on court au médecin,
Et sur sa foi, sur son mauvais latin,
Vous vous fiez à votre apothicaire.
Le Curé vient ; il faut bien croire en lui,
Puisqu'on a cru dans ce monde à tânt d'autres,
Et qu'il se dit successeur des Apôtres.

L'homme est né faible, il a besoin d'autrui;
Il faut qu'il croie, il en prend l'habitude.
Examiner, demande de l'étude,
Du temps, des soins, et fatigue souvent.
La méfiance est pour l'ame un tourment.
Je ne dis pas : sois en tout incrédule,
Prends tout récit pour des contes menteurs;
Mais l'esprit simple, et qui croit sans scrupule,
Tombe par fois dans d'étranges erreurs.

Que la Discorde ait fait son sanctuaire,
Mon cher lecteur, du palais du Saint-Père;
Qu'à vingt guerriers, l'un de l'autre jaloux,
Elle ait soufflé ses poisons et ses flammes;
Que *Sitosi* prépare en son courroux
Un piége affreux pour perdre ses deux femmes;
Et qu'étonné de ces grands incidens,
Vous preniez part à tant d'événemens,
J'approuve fort l'intérêt qui vous guide.
Mais, cher lecteur, n'oubliez pas *Maltide*,
Qu'au fond d'un char une troupe homicide
Tient enfermée, et mène à *Bournarès*.
Saints et sorciers convoitent ses attraits.

De *Charles huit* souvenez-vous encore:
Songez sur-tout à celle qu'il adore,
A *Palvoisin* que le dur Saint *Janvier*,
Au sein des mers, sans pitié, veut noyer.

Pour obéir à son ordre terrible,

Les fils d'*Éole* amoncellent les flots ;
L'un la ramène à la cîme des eaux ;
L'autre la plonge au fond d'un gouffre horrible ;
Et tous, grondans, soufflans, contrarians,
Sans cesse vont près d'elle tournoyans.

Du firmament, troublé par leurs querelles,
L'Amour s'élance au milieu des Autans ;
Son seul aspect calme les élémens ;
L'air comprimé, qui fuit entre ses ailes,
Unit les flots, et rend le ciel serein.
Les seuls Zéphyrs se promènent sur l'onde ;
Leur troupe accourt, s'empresse, le seconde,
Et tous ensemble ils portent *Palvoisin*
Sur le rivage. Hélas! évanouie,
Elle gisait sans mouvement, sans vie.
Le tendre Amour réchauffe son beau sein,
De ses cheveux exprime l'onde amère,
Et rend au jour cette beauté si chère.

Elle soupire, elle rouvre ses yeux,
Jadis si beaux et si remplis de feux,
Sans force alors. Sa débile paupière
S'entr'ouvre, et cherche au hasard la lumière.
Son œil, sans voir, parcourt long-temps les airs :
Elle distingue enfin ces bords déserts,
Ces longs écueils voisins de cette rive,
Ce flot mourant qui non loin d'elle arrive.
Elle aperçoit sur le sable étendus
Deux corps transis, glacés, à demi-nus.

L'un est ce Duc, et l'autre est ce Corsaire
Qui l'ont ravie au Monarque Français ;
Qui, disputant leur proie avec colère,
Avaient voulu posséder ses attraits.
Ce souvenir la fait frémir encore.
Figurez-vous, lecteur, une brebis
Qui se réveille, au lever de l'Aurore,
Entre deux loups auprès d'elle endormis.

Elle se lève, elle fuit, elle implore
Les plus grands Saints qui soient en Paradis.
Telle *Ariane*, errante, abandonnée
Sur des rochers, dans de sauvages lieux,
Au bord des flots, invoquait tous les Dieux,
Et déplorait sa triste destinée.

Non moins livrée au trouble, *Palvoisin*
Parcourt ces bords, monte un coteau voisin,
Redoutant tout, et marchant éperdue ;
Quand, tout-à-coup, se présente à sa vue
La croix du Dieu qui s'immola pour nous.
Elle la voit, et se jette à genoux,
Les bras tendus, les yeux fixés sur elle.
Ses pleurs coulaient. Moins touchante et moins belle,
On peint la Vierge au pied du crucifix,
Prête à mourir en contemplant son fils :
Elle en était une image fidelle.

Le vieux Curé du plus prochain hameau,
Vers cette croix conduisant son troupeau,

La voit, s'y trompe, et la prend pour la Vierge ;
Car il n'a vu jamais rien d'aussi beau.
Il s'agenouille, il lui présente un cierge ;
Lui dit : *Ave.* Nul n'en doute. A l'instant,
Et le vieillard, et la femme, et l'enfant,
Et l'homme fait, autour d'elle, en chantant,
Sont prosternés. Le Curé la supplie
De les bénir, et *Palvoisin* le prie
De la sauver. — Nul d'eux ne s'entendait.
Si *Palvoisin*, en les voyant, pensait
Que leur hommage à la croix s'adressait ;
Du bon Curé la piété sincère,
La foi robuste, aveuglément croyait
Qu'il conversait avec la Vierge-Mère ;
Et lorsqu'il put concevoir à la fin
Qu'elle voulait qu'il lui donnât asyle,
Pour quelques jours, dans son saint domicile,
Il crut alors que cet objet divin,
Du haut du ciel descendait sur la terre
Pour accomplir quelque nouveau mystère ;
Et sans vouloir pénétrer son dessein,
Il la conduit en son saint Presbytère.

Devant ses pas on porte la bannière ;
Enfans de chœur l'encensent en chemin :
Le peuple suit et l'admire, et s'écrie :
Béni soit Dieu ; c'est la Vierge *Marie*.

Semblable erreur arrive en plus d'un lieu.
Même on a vu de plus grandes méprises.

Au bord des eaux à *Pharaon* soumises,
L'Égyptien prit un bœuf pour un Dieu.
Je ne dis rien de nos propres sottises,
Ni du pain plat, cru Dieu dans nos Églises.

Quand *Palvoisin* (le peuple retiré)
Se vit en paix, seule chez le Curé,
Elle écrivit au Roi *Charle* une lettre;
Mais ne voulant ce Pasteur compromettre,
Elle l'adresse au pieux Confesseur
Qui du Roi *Charle* était le Directeur.
Le bon Curé la fait soudain remettre
Par un enfant élevé dans le chœur,
Dont l'habit saint, et l'âge et la candeur,
Ne souffraient pas qu'un soupçon pût s'admettre;
Et cependant, par-tout en ce canton,
Le peuple croit, et se vante et publie
Que son Curé loge dans sa maison
L'Enfant *Jésus* et la Vierge *Marie*.
Déja le bruit en vole à l'environ.

Ce bruit parvient à *Congobare*, à *Sforce*,
Qui, sur la rive ayant repris leur force,
Vivaient cachés au fond d'un cabaret,
Où tout le jour ils buvaient à long trait.

Tout en causant avec l'hôtesse et l'hôte,
Ils se font dire et redire sans faute,
Quels sont les yeux, le geste, les cheveux,
Le son de voix, le port majestueux

Du saint objet que le Curé recèle.
Puis retirés en secret tous les deux,
Et médisant entr'eux de cette belle :
Qu'elle soit Vierge ou qu'elle ne soit telle,
Dit *Congobare*, il m'importe fort peu.
J'aurais pourtant un grand plaisir, pardieu,
A mettre à mal la Mère du bon Dieu.
Enlevons-la : qu'en pensez-vous, compère?
— Moi! j'y consens, répart *Sforce* au Corsaire.
Il faut avoir une barque légère,
Et rassembler trois ou quatre bandits.
Nous irons voir le Curé du pays ;
Nous lui dirons que nous sommes des Anges
Venus exprès du haut du Paradis
Pour voir la Vierge, et pour lui faire un fils.
Il nous croira ; car ces contes étranges
Plaisent beaucoup aux crédules esprits.

Ce plan ducal plut fort à *Congobare*.
A le remplir tandis qu'il se prépare,
Le Confesseur, relisant le billet
De *Palvoisin*, loin du camp s'en allait ;
A son côté pendait son chapelet,
Et sous son bras on voyait son bréviaire.
Il traversait sans trouble ce pays
Couvert par-tout de soldats ennemis ;
Car de tout moine aux États du Saint-Père,
Chacun bénit le sacré caractère.

Tout ce qu'il craint dans le fond de son cœur,

C'est de trouver *Bayard* ou *Polémide*,
Qui, l'un et l'autre, ont dérobé *Maltide*
Aux saints effets de sa pieuse ardeur.
J'aurais, dit-il, sans ce couple barbare,
J'aurais un jour ceint la triple tiare;
Et désormais, dans mon cloître ignoré,
Je vivrai donc comme un homme enterré!
O *Palvoisin!* si je pouvais vous rendre
A votre amant, ne pourrais-je prétendre
A rien de plus? N'aurais-je que l'honneur
De vous avoir ramenée au bonheur?

Ainsi rêvant, il entre au Presbytère.
Près de la Vierge on l'introduit soudain.
En se signant, il se prosterne à terre.
Pour ne troubler ce mystère divin,
Chacun s'éloigne; et dès qu'ils sont ensemble:
Êtes-vous seul, dit *Palvoisin*; le Roi....
— Objet céleste, à qui rien ne ressemble,
Louons d'abord le Dieu qui nous rassemble;
Il me conduit: je suis seul. — Eh! pourquoi?
Charle est-il mort? — Il vit, il vous adore;
Et vous savez que son cœur m'est connu.
Votre retraite est un lieu qu'il ignore;
S'il l'eût appris, il y serait venu:
Conseil, raison, rien ne l'eût retenu.
J'ai craint pour lui; vous pouviez être prise,
Ou cette lettre, entre mes mains remise,
Pouvait, en route, avoir été surprise.
Les ennemis infestent ces climats.

On pouvait tendre un piége sur ses pas.
J'ai voulu voir ; j'ai tout vu par moi-même.
Si j'eusse été suivi par des soldats,
J'aurais livré d'inutiles combats ;
J'eusse été pris. Dans ce péril extrême,
Je vous propose un charmant stratagême ;
Mais il est sûr. Oui, croyez-moi, couvrez
Vos traits divins de mes habits sacrés ;
Vous passerez en tous lieux sans alarmes.
Sous cet habit chacun vous bénira ;
Au nom du Ciel, chacun vous offrira
L'or ou l'argent, ou le peu qu'il aura.
Vous n'aurez rien à craindre que vos charmes ;
Mais ce long feutre et ce capuche épais,
En ombrageant ce céleste visage,
Pourront voiler l'éclat de vos attraits.
Tel que du jour l'astre cache ses traits,
En se couvrant, ou de l'or d'un nuage,
Ou des rameaux de nos vertes forêts.

Du Roi des Francs la maîtresse étonnée,
A ce conseil et discret et galant,
Vit que ce moine avait plus d'un talent.
Elle hésitait à le croire pourtant.

Calmez, calmez votre ame consternée,
Dit *Prentatous ;* par-tout je vous suivrai,
D'un paysan l'habit je vêtirai.
Je suis robuste, et je vous défendrai.
— Par vos conseils je me sens enhardie,

Dit *Palvoisin* ; *Charle* est mon seul espoir.
Je ferai tout afin de le revoir.
En l'écoutant, déja le moine pie
A dépouillé son ample manteau noir ;
Et *Palvoisin*, du Roi seul occupée,
Sous un ruban, contient ses longs cheveux
Qu'elle voulait soustraire à tous les yeux.
Elle ôte aussi de sa main diligente,
Sa robe longue et sa jupe bouffante ;
Du tonsuré saisit le froc épais,
Veut l'endosser. L'enfant de *Dominique*
L'aide à voiler ses modestes attraits,
Qu'il dévorait de son regard cynique :
De son œil noir, la prunelle électrique,
Au loin déja lance des traits de feux,
Qui font baisser à *Palvoisin* les yeux.
Elle rougit. Un jour, je me rappelle
Que j'ai rêvé d'avoir été, dit-elle,
Changée en moine. — Et moi, dit *Prentatous*,
Moi, j'ai rêvé que vous étiez si bonne,
Que sur mon front vous mettiez la couronne
Du Pape même. — O saint moine ! aujourd'hui
A mon amant, au Roi, vous m'allez rendre ;
Et moi, demain, je prétends qu'*Alexandre*
D'un chapeau rouge orne ce front béni....
Du Pape un jour, oui, vous aurez la place,
Si près du Roi je suis encore en grace.

Le moine noir se jette à deux genoux :
Je vous promets la plénière indulgence

De vos péchés, si charmans et si doux....
Heureux cent fois qui s'y livre avec vous!...
Lors, emporté par sa reconnaissance,
Malgré l'habit viril et monacal,
Qui voilait trop, et qui défendait mal
Tant de beautés, il veut à cette belle
Développer, dans l'ardeur de son zèle,
Le futur Pape, et croit pouvoir sur elle
User déja du droit pontifical.
— Sous cet habit, vous êtes si jolie....
Vous tenteriez les dévots et les Saints.
Si l'on vous prend pour la Vierge *Marie*,
Non, ce n'est pas une grande hérésie;
On voit en vous des ouvrages divins
Le plus parfait, le plus digne d'envie.

Palvoisin rit d'un propos si galant;
Et ne croyant le péril éminent,
Ne songe point à se mettre en défense.
Bientôt du froc la maligne influence
Agit sur elle, et porte dans ses sens
Des desirs fous, des goûts extravagans.

Le saint Patron qui veille sur la France,
A cette vue eut un si grand courroux,
Que, pour confondre à l'instant *Prentatous*,
Il fait armer le Duc et le Corsaire,
Et les conduit en hâte au Presbytère,
Avec leur troupe. Ils entrent en criant:
A nous la Vierge, à nous du firmament,

Pour la chercher, descendus sur la terre.

Le bon Curé, son valet, son vicaire,
Et sa servante, et ses petits enfans,
Veulent en vain contenir ces brigands.
De ce logis ils se rendent les maîtres.
Le *Prentatous*, à ce bruit, à ces cris,
De *Palvoisin* rassure les esprits,
Et mesurant la hauteur des fenêtres,
Il la descend sur le sol du jardin;
Jardin mal clos, qui touche à la campagne.
Gagnez, dit-il, gagnez le bois voisin;
Je vous y joint, et je vous accompagne,
Dès que j'aurai dérouté les complots
De ces esprits et grossiers et brutaux.

Palvoisin fuit, et le moine se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
D'un chapelet tient les grains étalés.
Le Milanais frappe à coups redoublés,
Enfonce, brise et fait tomber la porte,
Fond dans la chambre avec sa noire escorte:
Cherchant la Vierge, il trouve un front tondu,
Un sourcil noir, une ardente prunelle,
Un large nez sur un menton barbu.
D'étonnement il recule éperdu;
Puis saisissant ce moine: où donc est-elle?
Lui cria-t-il. — Eh qui? Messieurs, eh qui?
Dit *Prentatous*. — La Vierge. — Mère? — Eh oui!
— Vous la cherchez un peu trop tard ici;

Elle a quitté la terrestre demeure.
— Tu mens, Coquin. — Non, Messieurs, ou je meure.
Dans ce moment elle remonte au Ciel;
Et si quelqu'un de vous a bonne vue,
Il peut encor voir à travers la nue
Le bout du pied de l'Ange *Gabriel*,
Qui la ramène au séjour éternel.
— Tu railles, traître; ou rends-moi cette femme,
Ou que l'Enfer engloutisse ton ame.

Pour la trouver, l'un renverse le lit;
L'autre, en jurant, brise une grande armoire.
Le moine en vain répète : il faut me croire.
Celui-ci pille, et celui-là maudit;
Cet autre court de réduit en réduit,
De chambre en chambre, et visite en furie
Cave et grenier, la cour et l'écurie.

De *Prentatous* attestant le récit,
Le bon Curé les conjure, leur crie :
C'est un miracle; et pendant ce conflit,
Le madré moine, habile à disparaître,
Saisit son temps, saute par la fenêtre,
Gagne le bois, et cherche *Palvoisin*.

En vain il court, en vain sur le chemin
Il porte au loin et ses pas et sa vue;
Appelle, écoute, et tourne, et s'évertue,
Avance encore, et revient sur ses pas,
Croyant trouver l'objet qu'il ne voit pas.

Ainsi cherchant sa fugitive proie,
Brifaut va, vient, et s'arrête et tournoie,
Et flaire, et gronde, et jappe, et de sa dent
N'atteint que l'air, et ne mord que le vent.

Mon cher lecteur est bien trompé s'il pense
Que le hasard égare *Prentatous.*
Très-rarement il dispose de nous.
Ce n'est pas lui; c'est le Saint de la France,
Qui va menant, par de secrètes lois,
Ce madré moine au travers de ce bois.
Denis prétend punir son insolence,
Et s'en servir bientôt pour mettre à fin
Le plus étrange et le plus grand dessein.

Toujours cherchant, le *Prentatous* arrive
Vers un canal, en suit long-temps la rive,
Traverse un pré de saules ombragé,
Monte un coteau de pampres surchargé,
Passe au milieu d'une aride campagne,
Puis il se trouve au pied d'une montagne.
Un pont étroit, mal suspendu, tremblant,
Très-élevé sur les flots d'un torrent,
Conduit ses pas près d'une colonnade,
Sur un rocher d'où tombe une cascade.

Au bas du mont, sur un large chemin
Qui conduisait au pied de l'Apennin,
Un chevalier galopait dans la plaine.
Ce chevalier enfonçait dans les flancs

De son coursier ses éperons sanglans ;
Et soupirant, et reprenant haleine,
Il répétait, de temps en temps, tout bas:
Mille l'ont eue, et je ne l'aurais pas !....

Prêt à franchir une longue avenue,
Il voit alors apparaître à sa vue
Un char couvert, et clos exactement.
Deux postillons, à coups de fouets, hâtant
Six forts chevaux courans à toute bride,
Tous blancs d'écume, et dont le pas rapide
Était plus prompt que les ailes du vent.
Il les regarde, il s'arrête, il entend
Des sons plaintifs, et l'accent d'une femme :
Il en frémit; et, la lance à la main,
Il se présente, il croise leur chemin,
Crie : arrêtez, rendez-moi cette Dame ;
Rendez-la, dis-je. On ne lui répond pas.
D'un coup de fouet on écarte sa lance :
On fond sur lui, malgré la résistance
Du bouclier que présente son bras.
On court, on pousse, on le presse, on avance.
Par leur effort il tombe terrassé;
Et sur son corps le char aurait passé,
Si des coursiers, en foulant la cuirasse,
Le pied mal sûr n'eût pas manqué d'appui.
L'un tombe, et l'autre est renversé sur lui.
Leurs compagnons que leur chute embarrasse,
Sont empêtrés ; le timon se fracasse,
L'essieu se rompt, le char tombe incliné.

Dans les harnais les chevaux se débattent ;
Les postillons et le guerrier se battent.
Dom *Fernandès*, d'un bras déterminé,
D'un des chevaux saisissant la crinière,
Prend aux cheveux, de l'autre, un postillon,
Pose son pied sur le col du second,
Et le forçant à mordre la poussière,
Des sept coursiers étendus sur la terre
Il se dégage, il se lève, et soudain
Un large sabre étincelle en sa main.
Un des cochers l'attaque à coups de pierre ;
L'autre, dans l'air, fait son fouet ondoyer ;
En s'avançant, il le menace, il crie
Qu'il faut au char à l'instant qu'on le lie,
Et qu'on le mène à Naples prisonnier,
Que *Bournarès* paiera bien leur salaire....

Comme il parlait, un coup de cimetère
Abat sa langue ; et pénétrant au fond
De ce gosier naguère ardent à boire,
Sépare en deux l'une et l'autre mâchoire.
A ce grand coup, le nez avec le front
S'élève en l'air, et retombe en arrière,
Ainsi que s'ouvre un couvercle à charnière.
Transi d'horreur, son camarade fuit,
Et croit toujours que *Fernandès* le suit.

Mais *Fernandès* ne songeait qu'à la Dame
Pour qui son bras a fait briller sa lame.
Il court au char, il l'ouvre avec fracas,

Il en retire une femme mourante;
Dans tous ses traits se peignait l'épouvante,
Et la pâleur déguisait ses appas:
Entre ses bras elle est évanouie.
Sans la connaître, il prend soin de sa vie:
Il la secourt d'une modeste main.
Mais quand son œil remet *Maltide* enfin,
Il sent renaître une indiscrète flamme.
Ah! si, dit-il, pour ranimer ses sens,
J'osais tenter.... Si mes soins caressans....
Mais aussitôt il rougit, il se blâme
D'un tel penser. Tendre, soumis, galant,
Il sait trop bien les égards dus aux femmes,
Pour y manquer. Jamais, jamais les Dames
Ne se plaindront qu'il soit un insolent,
Un ravisseur du prix de la tendresse;
Pur, généreux, plein de délicatesse,
Son noble cœur d'un tel crime est exempt.

Saint *Nicolas*, qui connaissait son zèle,
Sa piété, le choisit tout exprès,
Et l'amena pour sauver cette belle
Des attentats de l'affreux *Bournarès*.

Par mille soins *Fernandès* la rappelle
A la lumière, et n'obtient nul succès.

O jour affreux! dit-il. O sort étrange!
Tu vas mourir, et sans confession!
Et faute, hélas! d'une absolution,

Toi qui vécus ici bas comme un Ange,
Tu deviendras victime du Démon !
Dans ces déserts, comment trouver un prêtre?
Si je voyais quelque hermite paraître !

Laissant *Maltide* alors sur le gazon,
De tous côtés il jette au loin la vue ;
De hauts rochers, une forêt touffue,
A l'horizon donnaient peu d'étendue.

Près d'un buisson, il croit apercevoir
Un habit blanc couvert d'un manteau noir ;
Un capuchon dont l'ample forme ombrage,
Jusqu'au menton, les trois quarts d'un visage.
Il court à lui, le manteau noir s'enfuit.
Dom *Fernandès* dans le bois le poursuit,
Le perd de vue, et bientôt le ratrappe ;
Il s'en saisit ; et de peur qu'il n'échappe,
Il le tient ferme. Il sent sa main trembler.
— Je ne veux pas, mon père, vous troubler ;
Mais vous viendrez. Une femme mourante,
Tout près d'ici, sur le gazon gisante,
Demande un prêtre, et n'attend plus que vous
Pour s'en aller, las ! où nous irons tous.

En lui parlant, il le mène près d'elle.
Confessez-la ; pour ne vous pas gêner,
A quelques pas je me vais éloigner.
Je veillerai sur vous, sur cette belle.

Saint *Nicolas* applaudit à son zèle.

L'Amour sourit, et s'occupe en effet
A l'éloigner de cet aimable objet.
Le moine alors à deux genoux se met;
Se signe, et dit : Qui, moi, que je confesse!
Moi, faible femme, et pauvre pécheresse!
Du repentir, hélas! que je suis loin!
Et cet habit n'en est que trop témoin.
Des malheureux prenons pourtant le soin,
Et secourons, ne fût-ce qu'en prière,
Celle qui touche à son heure dernière.
Elle en approche, et veut la soutenir;
Fixe ses traits, et tout-à-coup s'écrie :
Maltide! ô ciel! *Maltide* va périr....
Est-il bien vrai, *Maltide*, mon amie!
Ah! revenez, revenez à la vie!

A ses accens, *Maltide*, avec effort,
Ouvre les yeux, et dans ses bras s'agite,
Veut lui parler, dit quelques mots sans suite;
Cent fois répète : il est mort!.... il est mort!
— Eh qui? — *Bourbon*.... Elle dit, et ses larmes
De ses beaux yeux s'épanchent sur son sein.
Bourbon est mort! s'écriait *Palvoisin*;
Et toutes deux de pleurs noyaient leurs charmes.

Disant ainsi des mots mal proférés,
Maltide avait ses esprits égarés :
Ses yeux chargés et couverts d'un nuage,
Distinguaient mal le gazon, le feuillage;
Ce capuchon et cet habit sacré,

De deux couleurs saintement bigarré.

De *Prentatous* une confuse idée
Revient frapper son ame intimidée :
Elle se croit une seconde fois
A sa fureur livrée au fond d'un bois ;
Et quand cherchant à calmer sa tristesse,
Quand *Palvoisin* l'embrasse ou la caresse,
Sa voix invoque ou *Bayard* ou *Bourbon*,
Tant la terreur altère sa raison.

Sur le chemin qui coupait le gazon
Où se trouvaient assises ces deux belles,
Le fils du Pape arrivait irrité
D'avoir manqué tout ce qu'il a tenté.
Ayant perdu ses captives rebelles,
Au camp de *Charle* il retournait exprès
Pour se venger sur des beautés nouvelles
D'avoir, sans fruit, attaqué tant d'attraits.

Tout du plus loin qu'il reconnaît *Maltide*,
De ses chevaux il arrête la bride,
Laisse son char aux mains d'un écuyer,
Et court suivi de plus d'un cavalier.
Quoi ! seule au bois, et dans les bras d'un moine,
D'un moine jeune, et plus frais qu'un chanoine,
Et qui rougit comme un enfant de chœur !
C'est un bon choix, et qui prouve un bon cœur.
Mais moi qui suis fils du premier Apôtre,
J'ai quelques droits sur ce moine et sur vous ;

Et pour avoir ma part d'un bien si doux,
Je vous emmène avec moi l'un et l'autre.

Il prend *Maltide ;* il ordonne à ses gens
De s'emparer du moine en même temps.
Maltide en vain lui résiste, et le blâme
Des attentats que prêtre il se permet.
La résistance et l'irrite et l'enflamme,
Et dans son char il la place, il se met
A ses côtés ; il l'y retient ; il crie :
Mon moine, hola ! mon jeune moine. — Mais,
Par ses soldats son attente est trahie ;
N'approuvant point ses cyniques projets,
Ils l'ont laissé s'enfuir dans ces forêts.

Le Cardinal voulant courir après,
Saute du char ; vers un hallier s'avance ;
De ce hallier, un cerf, dix cors s'élance,
Quarante chiens le suivent en heurlant ;
Du bruit des cors le bois est frémissant.

De *Borgia* la course interceptée
Par cette meute autour de lui jappant,
Retourne au char où *Maltide* est restée.

Soudain ce char se met en mouvement,
Et comme un trait disparaît à sa vue
Dans les détours de la forêt touffue ;
Car les échos, les cors, les chiens crians,
Font un tel bruit, qu'à ces sons effrayans

Les deux chevaux prennent le mors aux dents.

Perdant ainsi tout-à-coup les deux proies
Dont en son cœur avide et convoiteux
Il espérait de si diverses joies,
Il fait ouir cent blasphêmes affreux,
Gronde ses gens, querelle en sa furie
Les bois, les chiens, les chasseurs, le gibier;
Il les maudit, il les excommunie;
Monte à cheval, pousse vers le hallier,
Court au hasard, ne sachant dans son ame,
Tant il demeure indécis dans ses vœux,
S'il doit poursuivre ou le moine ou la Dame,
Qui le fuyaient également tous deux.

CHANT XXIX.

Saint Denis détruit le palais de Lucrèce. Ragamuf l'emporte au séjour de l'Illusion.

Sois indulgent, pardonne à toute belle
Que tu verras ne pas rester fidelle,
Jusqu'à sa mort, au premier enchanteur
Dont l'art heureux fit éclore sa fleur.

J'ai sur ce point beaucoup de tolérance;
J'eus autrefois beaucoup moins d'indulgence,
J'exigeais plus. Tyrannique vainqueur,
Je voulais tout; et mon ame obsédée,
Ne voyant rien que l'objet séducteur
Dont toute entière elle était possédée,
Aurait voulu ne laisser dans son cœur
Nul sentiment, nul desir, nulle idée,
Que je n'en eusse été l'unique auteur.
Ma passion tenait de la fureur :
Plus éclairé, je n'ai pas moins d'ardeur;
Mais la raison de sa main sage émousse
Les traits aigus d'une jalouse erreur.
Ma morale est plus sensée et plus douce;
L'homme en devient plus heureux et meilleur.
Le cœur humain a d'étranges caprices.

Je sais trop bien qu'on trahit quelquefois
L'objet aimé dont on chérit les lois;
Je ne mets point l'erreur au rang des vices :
Mais je condamne aussi tous les excès;
Le trop en tout est nuisible au succès.
La Volupté, le bon Goût, la Sagesse,
Sont modérés, craignent tout ce qui blesse,
N'épuisent point la sève qui nourrit,
Et nos cinq sens, et le cœur et l'esprit.
Suis leur précepte, embrasse leur système;
Jouis long-temps, ne nuis point à toi-même,
Et de mes vers recueille au moins ce fruit.

Ces instrumens et ce grand bruit de chasse
Qui confondaient de *Borgia* l'audace,
Et détruisaient son projet insensé,
Font un effet tout-à-fait opposé
Sur *Palvoisin*, qui reprend l'espérance :
Car elle croit que le Roi de la France
Est tout près d'elle, et chasse dans ce bois.
Elle voudrait se trouver aux abois.
Elle suit donc de son oreille active
Les cris des chiens, le cor, le bruit des voix :
Plus ils sont loin, plus elle est attentive.

Dans un endroit où le bois moins serré
Permet à l'œil d'errer plus à son gré,
Coule un ruisseau dont l'onde est large et vive.
Elle aperçoit, de l'une à l'autre rive,
Passer le cerf, la meute, les veneurs.

Cent curieux, qui suivant les piqueurs,
Sur leurs chevaux gagnent l'autre rivage :
Ils sont Français; leurs chiffres, leurs couleurs,
Tout le démontre à ses yeux pleins de pleurs.
Nul pont pour elle, hélas! n'offre un passage;
Et de sa voix faiblement élancé
Jusque vers eux le son n'est pas poussé.
Le long des bords elle court, elle appelle.
Soudain le Roi paraît avec l'Amour,
Ses chevaliers, et sa garde et sa cour;
Il passe, il vole, il est bientôt loin d'elle.

En le suivant des yeux dans le lointain,
Ce n'est plus lui qu'elle voit, c'est *Urbin*;
Elle rougit, elle le considère :
Il vient, il passe, il s'éloigne; et soudain
Du Saint Pontife une image légère
S'offre, s'éclipse et plutôt disparaît.
Le *Prentatous* un moment apparaît :
Puis tout-à-coup, sous ces ombrages sombres
Elle aperçoit, passant comme des ombres
Qui s'effaçaient tour à tour, les amans
Dont autrefois elle agréa l'encens,
Même celui dont l'heureux artifice
Eut de son cœur le premier sacrifice.
O souvenirs! ô douce émotion!
Elle croyait sentir l'impression
De leurs baisers. — Sans que je vous le dise,
Vous voyez bien, lecteurs, qu'elle était prise
Dans les réseaux que tend l'Illusion.

Vers le séjour de cette souveraine,
Un tendre instinct sans cesse nous entraîne :
Tous les Français y tombent tour à tour ;
C'est Saint *Janvier* qui leur jouait ce tour.
Le Roi des Francs s'y trouve pris comme elle.
Heureux qui peut y ramener sa belle !

Le Cardinal, dans ces mêmes forêts,
Courant, tournant, cherchant les deux objets
Qui tourmentaient son ame trop lubrique,
Cherche une issue en vain pour en sortir ;
Au camp de *Charle* il ne peut parvenir,
Ni retourner vers son palais magique.

Dans ce palais *Lucrèce* était alors,
De ses appas prodiguant les trésors
A cent rivaux qui l'aimaient sans alarmes.

Plus ces amans jouissent de ses charmes,
Et plus encore ils en sont amoureux :
Tel est un vin piquant et savoureux,
Plus on en boit, et plus on en veut boire ;
Plus il enivre, et plus on met sa gloire
A s'enivrer : les buveurs égarés
De tout le reste ont perdu la mémoire ;
Ivres ils sont, et non désaltérés.

Tel est le sort des amans de *Lucrèce*.
Plus ils l'ont eue, et plus chacun s'empresse
A l'obtenir. L'avare, épris de l'or,

Est moins pressé de revoir son trésor.

De ses amans le nombre croît sans cesse.
Vingt estaffiers jour et nuit tout exprès
Viennent et vont autour de ce palais;
Et dans ce lieu, d'un abord difficile,
A tout passant qu'ils peuvent rencontrer,
Fort poliment ils offrent un asyle.
S'il le refuse, alors de l'Évangile
Observant l'ordre, ils le forcent d'entrer.

C'était ainsi qu'au sérail de *Lucrèce*
Ils amenaient par force ou par adresse
Provision fraîche chaque matin,
Pour déjeûner au sortir de son bain.

Ce *Nixtwoman* qui déteste les femmes,
Ce *Prentatous* qui confesse les dames,
Suivans tous deux un différent chemin,
L'un se flattant d'attraper *Palvoisin*,
L'autre croyant poursuivre *Polémide*,
En s'égarant, parvinrent aux confins
De ces beaux lieux où *Lucrèce* réside,
Et furent pris par la troupe perfide
Des estaffiers qui gardaient ces jardins,
Plus enchanteurs que les jardins d'*Armide*.

Le charme agit différemment sur eux.
Le guerrier noir s'enflamme avec colère,
Tout indigné d'être encore amoureux.

Le confesseur à la Vierge rend grâce,
Et croit qu'il doit attribuer ses feux
Aux mouvemens de la grace efficace.

Lucrèce alors tournant trois fois les yeux
Sur *Nixtwoman*, trois fois elle les baisse
Sous les regards fiers et luxurieux
Du moine ardent qui la fixe sans cesse.
Elle se trouble, elle veut sur-le-champ
Se confesser. Dans son ame elle sent
Un mouvement inconnu qui l'entraîne :
Vers *Prentatous* trois fois sa main s'étend,
Et se retire involontairement.

D'un air distrait et tendre, elle le mène
Vers cet autel et magique et sacré,
D'un goût nouveau, d'emblêmes décoré.
En arrivant, trois fois son pied chancelle.
Le confesseur sent redoubler son zèle.

Le front baissé, pliant ses beaux genoux,
Modeste et vaine, aux pieds de *Prentatous*,
D'un cœur contrit, avouant ses faiblesses,
Elle lui dit qu'elle eut l'ambition
De surpasser ces grandes pécheresses,
De qui la Bible a conservé le nom ;
Bala, *Thamar*, *Dalila*, *Magdelaine*,
Et *Bethsabée*, et la sœur d'*Absalon*,
Ooliba, *Raab*, et cette reine
Qui fit pécher le sage *Salomon*.

Elle ajouta qu'empressée à bien faire,
Fille du Pape, Abbesse de Cythère,
Elle eût gagné, par d'étonnans travaux,
A Naxe, à Gnide, à Lampsaque, à Paphos,
Le Doctorat dans le grand art de plaire,
De varier ses jeux et ses propos,
De bien saisir de chacun la manière,
De captiver le cœur de cent rivaux.

Ainsi souvent à Rome, ou dans Lisbonne,
Même à Paris, si l'on croit la Sorbonne,
Une dévote aux pieds d'un confesseur,
Parlant de Dieu, prenant dans son erreur
Sa vanité pour l'effet d'un saint zèle,
En s'accusant se vante d'être belle,
De plaire à tous, de repousser les vœux
De mille amans, dont plusieurs sont heureux.

En écoutant ainsi femme jolie,
Qui, sous le sceau de la confession,
Fait, sans rien taire, énumération
Des doux plaisirs qu'elle a pris dans sa vie,
Un confesseur a beaucoup de vertus,
Si d'aucun trouble il n'a les sens émus.

Le *Prentatous* qui n'en avait pas une,
Lui dit : Ma sœur, je crois qu'il n'est aucune
De ces beautés dont la Bible a parlé,
Dont vous n'ayez pour le moins égalé
Les grands talens, les hauts faits et la gloire.

Je ne veux pas ici m'en faire accroire;
Mais j'aurais pu remporter la victoire
Sur les héros de ce livre. *Absalon*,
Qui certain soir surprit, par droit de guerre,
Et viola vingt femmes de son père;
Lot, et *Jacob*, et *Ruben*, et *Samson*,
M'auraient cédé l'honneur de la carrière.
Mais quoi! ma sœur, suffit-il de citer
De si grands noms? il faut les imiter.

Il dit: tous deux, poussés du même zèle,
Eurent bientôt passé, par leur ferveur,
Des livres saints le plus noble modèle.

Non, ce n'est point ce terrestre bonheur,
Ces courts plaisirs qu'une volupté pure
Dans nos amours quelquefois nous procure.
Ce ne sont point ces vulgaires transports
Que ce saint moine et sa dame angélique,
Enfans du Pape et de Saint *Dominique*,
Sur cet autel éprouvèrent alors.

Leur longue extase est beaucoup plus durable
Et bien plus vive; elle est assez semblable
A cette ardeur éternelle, ineffable,
Dont les Élus jouissent dans le ciel,
Et que jamais ne sentit nul mortel.
En confondant leur mutuelle joie,
Chacun frappé d'un saint ravissement,
Admire l'autre, et s'étonne en voyant

Les grands talens que sans cesse il déploie.

Dans ses transports, *Lucrèce* convenait
Que nul amant, prince, prêtre, ou gens d'armes,
N'avait jamais fait sentir à ses charmes
Tant de plaisir qu'alors elle en goûtait.
Le *Prentatous* était nommé par elle
Le grand, le beau, le fort, le plus parfait,
Le fils d'*Hercule*, ou plutôt son modèle.

Par vanité pourtant elle lui dit
Que, quel que fût son courage et sa gloire,
Elle obtiendrait à la fin la victoire,
Et tout l'honneur de ce charmant conflit.

Le *Prentatous* qu'anime le dépit
Sent redoubler son ardeur de combattre,
Si bien, si ferme, et si long-temps agit,
Sans se lasser, sans fléchir, sans s'abattre,
Sans demander le plus léger répit,
Que tout-à-coup *Lucrèce* se rappelle
Qu'il est un nombre à ses plaisirs prescrit;
Que s'il l'atteint, son palais est détruit.
Le cœur lui bat, et tout son corps frémit;
Son front se teint d'une pâleur mortelle,
Et de son lit prompte à se détacher,
Des bras du moine elle veut s'arracher.

Il la retient, il poursuit sa carrière,
Il la fournit; il y rentre soudain,

Il la parcourt de nouveau toute entière ;
Il la redouble ; et, sans terme et sans fin,
Toujours il court dans cet heureux chemin.

Lucrèce crie et le repousse en vain,
Demande grace ; elle pleure, et ses larmes
A ses attraits prêtent de nouveaux charmes.
Sur un brasier, un peu d'eau qu'on répand
L'anime encore, et le rend plus ardent.
De ses refus le *Prentatous* riant,
Pense qu'ils sont l'effet d'un pur caprice ;
Un badinage, un piquant artifice
Pour ranimer un feu qu'on croit mourant :
Il en devient beaucoup plus agissant ;
Mais il s'étonne en lui-même pourtant
De ce qu'il fait ; et quoique fort, il sent
Qu'il se surpasse. O divine *Lucrèce !*
Le sang des Saints, dans vos veines transmis,
Fait ce miracle, inspire cette ivresse,
Et les amans entre vos bras admis,
N'ont plus de part à l'humaine faiblesse.

Parlant ainsi, *Prentatous* ignorait
Que pour sauver les héros de la France
Que tient *Lucrèce* en ce lieu de Plaisance,
Le bon *Denis* des forces lui prêtait.
Eh ! qui de nous sait par quelle influence
Il pense, il rêve, et souvent, dit ou fait
Tout l'opposé de ce qu'il prétendait ?

Le désespoir de *Lucrèce* s'empare :

Chaque plaisir vers sa perte est un pas ;
L'horreur la trouble en ses tendres ébats.
Elle veut fuir et la fureur l'égare :
Et cet amant si chéri, si vanté,
Unique auteur de sa félicité,
N'est plus qu'un monstre, un perfide, un barbare,
Un scélérat à sa perte acharné,
Et que l'Enfer contr'elle a déchaîné.

Tout ce qu'il tente est un nouvel outrage,
De ses desirs la haine la défend.
Pour s'y soustraire, elle emploie avec rage
Les pieds, les mains, les genoux et la dent.

Ainsi, dit-on, dans cette nuit où Troie,
Livrée aux Grecs, fut aux flammes en proie ;
Quand ses palais et ses murs s'écroulans
De toutes parts tombaient sur des mourans ;
De feux, de sang, de morts environnée,
Prête à subir sa triste destinée,
En butte aux maux qu'elle prévit long-temps,
Cassandre en pleurs, *Cassandre* échevelée,
Se débattant, livrant de vains combats,
Fut à la fin par *Ajax* violée
Sur les degrés du temple de *Pallas*.

Plus vigoureux que le fils d'*Oïlée*,
Plus colérique et beaucoup plus ardent,
Le *Prentatous* qu'indigne et que surprend
Cette tardive et forte résistance,

Sent sa vigueur croître par le courroux ;
Il la renverse, et lui fait violence :
Il double, il triple, il quadruple ses coups ;
Et, la raillant sur sa défaite entière,
— Cède, et conviens, lui dit-il, entre nous,
Que je l'emporte. — A ces mots, le tonnerre
Fond sur l'autel qui les porte tous deux.
Le lit s'embrase, ils roulent sur la terre
Environnés de débris et de feux.

En foule alors de ce palais magique,
Les farfadets, les follets, les lutins,
Brisent les toits, les combles, les portiques,
Détruisent tout, renversent les jardins,
Chassent au loin les héros de la France,
Le Turc, l'Anglais, et le Grec, et tous ceux
Qui, dans ce lieu de *Lucrèce* amoureux,
Ont de ses goûts partagé la licence.

Muette, pâle, à tous ces changemens,
Bouche entr'ouverte, œil fixe, main tendue,
Lucrèce était sans voix, sans mouvemens.
Semblable en tout à la froide statue :
Telle autrefois la triste *Niobé*
Fut par la peur en rocher transformée.

De Saint *Denis* le moine abandonné,
Sent tout-à-coup sa force consommée :
Sur le gravier, épuisé, haletant,
Il se débat, il gémit, il soupire ;

Il cherche l'air, et lentement l'aspire.
Ainsi des mers le muet habitant,
Surpris, jeté hors de son élément,
Ouvre la bouche et l'une et l'autre ouie,
Courbe son corps, l'alonge, le replie,
Frappe le sol, cherche l'eau vainement;
La vie échappe à son empressement.

Tel est ce moine; il frappe, il mord la terre,
Il lance au ciel des regards de colère.
Son ame a peine à rompre les ressorts
Qui l'attachaient à son robuste corps.
Prête à sortir, à moitié dégagée,
Elle y restait encor moitié plongée,
Lorsqu'elle vit accourir le Démon
Qui lui soufla le goût de la luxure,
Le Diable nain de la présomption,
Celui d'orgueil, celui de l'imposture,
Celui par qui la persécution
Fut engendrée, et ceux par qui l'envie,
L'hypocrisie, et la duplicité,
Et l'avarice, et la rapacité,
La gourmandise avec l'ivrognerie,
Ont sous le froc si souvent habité.
Chacun voulait qu'elle lui fût livrée;
Tous se vantaient de l'avoir inspirée;
Tous l'assiégeaient, tous voulaient la saisir,
Et lui montraient déja leurs mains armées
Des instrumens destinés à punir
Dans les Enfers les ames condamnées.

En s'agitant entre tous ces démons,
En repoussant leurs torches enflammées,
Leurs crocs pointus, leurs fourches, leurs brandons,
Le pauvre moine, à son heure dernière,
D'un œil mourant où s'éteint la lumière,
Cherche *Lucrèce*; il pleure, et de son père
Implore en vain la bénédiction,
Et l'eau bénite et l'absolution.

De sa faveur l'infernale cohorte
Rit et se moque, et du corps morfondu,
Pâle, transi, sur le sable étendu,
Arrache l'ame, et promptement l'emporte
Dans ces brasiers que l'Enfer tient tout prêts
Pour châtier des moines les forfaits.

Plus d'un démon eût voulu du Saint-Père
Saisir la fille à tant d'amans si chère;
Mais *Ragamuf*, par ses follets instruit
Que ce palais si galant, si lubrique
Qu'il éleva, venait d'être détruit
Par les hauts faits d'un fils de *Dominique*,
Prévit l'horreur et la confusion,
Le désespoir que ressentait *Lucrèce*:
Il accourut plein de compassion;
Il s'en approche, il l'embrasse, il s'empresse
A ramener le calme dans son sein,
A ranimer les roses de son teint.
Il eut jadis la fleur de sa jeunesse;
Il crut devoir dissiper son chagrin.

De ce séjour il veut qu'elle s'écarte :
Ses farfadets, déja pour qu'elle parte,
Font un brancard de roses, de lilas,
Où ses lutins l'emportent dans leurs bras.
Au sein des airs que leur foule traverse,
En souriant, la Volupté la berce,
Et la conduit à cet heureux canton,
A ces beaux champs où de l'Illusion
Les filets d'or, et de pourpre et de soie,
Pour détourner de Naples les vainqueurs,
Étaient tendus et captivaient les cœurs,
En les livrant à de vaines erreurs
Qui font goûter une réelle joie.

Le fils du Pape, et *Charle* et *Palvoisin*,
Dans ces filets venaient tous de se prendre ;
Et sur leurs pas l'enchanteur voit s'y rendre
Paléologue, et *Zizim* et *Perkin*,
Lornai, *Bayard*, *Sulli*, *Rohan*, *Comine*,
Tous ces amans qui de *Lucrèce* épris,
De ses appas ont disputé le prix.
De tous côtés leur foule s'achemine
Vers cet endroit, où bientôt leur raison
Est le jouet de quelque vision.

Oh! qui pourrait calculer et nous dire
Tous les mortels que ce lieu contenait?
De toutes parts sans cesse il en venait.
Chez les Thébains, *Amphyon* par sa lyre
Auprès de lui moins de gens attirait,

Et sur son roc *Circé* même opérait
Par son pouvoir beaucoup moins de prodiges
Que sur ces bords l'Illusion n'offrait
A tous venans d'erreurs et de prestiges.

Là le Saint Père, et le Roi des Français,
L'Empereur Turc, et la noble *Étaïre*,
Son époux Grec, et son amant Anglais,
Et cent beautés promptes à les séduire,
De mille erreurs s'abreuvent à longs traits.

Naples n'est plus l'objet qui les attire.
Charles se croit au milieu des forêts,
Suivant sa meute, et d'un cœur intrépide,
Donnant la chasse à quelque daim timide.
Le Prince Anglais, fier, sombre, indifférent,
Croit qu'il voyage, et franchit l'Océan.
Paléologue, assis sous une treille,
Rit, et remplit un vase étincelant
Des doux rubis d'une liqueur vermeille;
Et le Sultan savamment rassemblait
Mille beautés dont très-mal il usait.
Nul de ces Rois l'esprit de Roi n'avait.

Vingt Cardinaux, au lieu de leur bréviaire,
Tenaient *Bocace*; et pour leur chapelet,
Deux globes ronds échappés d'un corset.

Les gens de bien croiront que le Saint-Père
Vit dans ces lieux une Église, une chaire,
Qu'il y monta, qu'il prêcha, qu'il rendit

A ces chrétiens et le sens et l'esprit.
Les gens de bien jugent mal. Le Vicaire
Du doux *Jésus* eut bien une autre erreur.

Ciel! l'avoûrai-je? O maudit enchanteur!
Quoi! ta malice, avec un art damnable,
Se joue ainsi du Pape et des humains!
Ce Prêtre-Roi, ce père des chrétiens,
Dans ces beaux lieux ne vit rien qu'une étable,
Un bourbier noir, infect, abominable,
Qui, pour son goût, est un bain délectable.
Sa longue oreille au même instant grandit;
Son ventre épais encor plus s'arrondit,
Son nez, sa bouche, en museau s'alongèrent,
Et de longs poils sur son dos s'élevèrent.
Il prend la forme et les traits dont *Circé*
Orna jadis les compagnons d'*Ulysse*,
De l'animal qu'avec tant de justice
En Paradis Saint *Antoine* a placé.

De volupté sa fille insatiable
Croit s'égarer dans un antre agréable,
Sur des rochers, près d'un torrent profond;
Oreille droite et corne sur le front,
Touffe de barbe au menton suspendue,
La tête au vent, le regard vif et prompt,
Le jarret souple, et la patte fendue,
Elle applaudit à ce grand changement,
Et fait l'amour encor plus hardiment.

Oh! que ce jour vit de métamorphoses!

Que de guerriers dans le meurtre plongés,
En chiens, en loups, en tigres sont changés!
Ces aumôniers, par de très-justes causes,
Sont perroquets, ne disant que des mots;
Ces magistrats deviennent étournaux;
Et ces beautés à tout indifférentes,
Hors au plaisir de parer leurs appas,
Charmes de l'œil, sont des fleurs éclatantes,
Versant en nous, par cent couleurs brillantes,
Un sentiment qu'elles n'éprouvent pas.
D'autres, en flamme et rapide et légère,
Emblême vrai de leur vain caractère,
Roulent en cercle, et brillent un moment.
Filles de l'art, on vit plus d'une belle
A tous les goûts avec soin se prêtant,
Caméléon, changer à chaque instant;
On n'en vit point devenir Tourterelle.
Là l'inconstant, volage papillon,
Va se poser sur chaque fleur nouvelle:
Et c'est depuis qu'on a donné ce nom
Aux étourdis cajolant toute belle.

Lorsqu'autrefois, pour détrôner les Dieux,
Mille Géans grimpèrent jusqu'aux cieux,
Leurs habitans, qui d'abord les quittèrent,
En cerfs, en daims, en loups se déguisèrent.

Mais si ces Dieux en bêtes se changèrent,
O mon lecteur! croirai-je ce qu'on dit,
Ce qu'en riant les Muses m'assurèrent,

Que du sorcier et malin et maudit,
Sur plus d'un Saint le charme même agit,
Que, par son art, en oiseaux de la nuit,
Plusieurs d'entr'eux se métamorphosèrent?

Un vieux Rabin, un vieux moine ont écrit
Que Saint *Janvier*, dans sa sombre colère,
Subitement en chouette changé,
Sous un vieux mur dans un trou s'est logé;
Que le dur *Paul* prit la tranchante serre,
Le bec crochu, le visage emplumé
Dont le hibou pour mieux nuire est armé;
Que des couvens le fondateur austère
A revêtu le front triste et sévère
De cet oiseau très-célèbre aujourd'hui,
Très-imité, qui pond au nid d'autrui.

O *Magdelaine !* en ce funeste piége,
Étrangement ton œil se fascina.
Tu vis..... Eh quoi?.... Tu vis..... Ciel! le dirai-je?
Ce qu'*Origène* autrefois se coupa,
Ce qu'un grand Saint dans la neige plongea,
Ce qu'en dansant *David* un jour montra
Publiquement aux filles de Juda,
Ce qu'une main barbare et criminelle
Au tendre amant d'*Héloïse* enleva,
Ce qu'en un jour de fête solemnelle
Pompeusement à Memphis on porta.
A ces objets la Sainte se pâma.
Suivant ses pas, l'heureux amant qu'elle aime,

Thomas fut près d'être séduit lui-même :
Mais cet esprit qui ne crut jamais rien
De cette erreur se défendit très-bien ;
Et même on dit qu'avec beaucoup d'adresse,
Il enleva de ces lieux sa maîtresse.

Oui, je le crois, je soutiens hardiment
Qu'un esprit fort peut vaincre un Négromant.
Mais fort ou faible, or, dites-moi, comment
Se dérober au piége que nous tend
Une maligne et vive enchanteresse?
Je n'en sais rien : pour moi je le confesse,
J'y suis tombé. — Charme heureux de mon cœur,
Tu fis depuis ma joie et ma douleur ;
Je bénissais jusques à tes caprices :
Par un mélange incroyable, inoui,
Des seuls amans sans doute bien senti,
Mon désespoir même avait ses délices ;
Et mes tourmens, mes maux, m'étaient plus chers
Que les plaisirs qu'une autre m'eût offerts.

O Dieu d'Amour! faut-il dompter ta flamme?
Vivre sans toi, ce n'est point exister :
L'indifférence est le tombeau de l'ame ;
Et j'aime mieux souffrir que végéter.

Mes chers lecteurs, prenez part à ma peine ;
Si vous avez quelque Magicienne
Qui, comme moi, dans ses filets vous tienne,
Je vous plains bien ; mais je vous plains, hélas !
Mille fois plus, si vous n'en avez pas.

CHANT XXX.

Punition, vengeance, châtiment. Comment Polémide et Délie se dévouent pour leur mari.

Dans tout écrit bien conçu, bien fini,
Le vice doit être toujours puni :
C'est un précepte utile autant que sage ;
Et *Borgia* de vingt femmes privé,
Et *Prentatous* par le Diable enlevé,
Font voir qu'il est suivi dans cet ouvrage.
A l'avenir je n'y manquerai pas ;
Vers la vertu je dois guider vos pas.
Voilà pourquoi, dans mon cours de morale,
Cours important que je vous rime ici,
Je vous prêchai sur-tout ces deux points-ci :
Soyez clémens, et fuyez le scandale.

Lorsque l'Amour me conduit dans les bois,
Oui, je voudrais que l'écho fût sans voix ;
Que de plus près les rameaux se touchassent,
Que des gazons les fleurs se relevassent,
Que des oiseaux, des ruisseaux, des Zéphyrs,
Les divers sons plus éclatans couvrissent
Le bruit des pas, des discours, des soupirs,
Qui, malgré nous, quelquefois nous trahissent.

Masquez l'Amour, cachez-le, il est heureux;
Est-il connu, les sots, les envieux,
Fondent dessus comme l'aigle, la pie,
Le chat-huant, le vautour, le faucon,
Et l'épervier, sur un tendre pigeon.
Chacun le mord, le plume, l'estropie.
Tout aussitôt accourent les rivaux
Plus enflammés que de jeunes taureaux,
Frappant les airs de leur corne naissante,
Se menaçant et se perçant les flancs.
Puis les maris, les frères, les parens
S'ameutent tous contre une pauvre amante.
Différemment chacun d'eux la tourmente:
L'un pour toujours veut cloîtrer ses appas;
L'autre, plus fou, la condamne au trépas.

Un sage a dit dans certaine requête
Qu'il fit signer par quarante avocats:
L'homme est le seul animal assez bête,
Assez brutal pour faire en pareil cas
A sa femelle un semblable tracas.
Il eut raison: cette horrible manie
De l'homme seul trouble la fantaisie.
Prévenez donc, mes amis, ce fracas
Par le mystère, et ne provoquez pas
Par vanité, par air, par imprudence,
Du Dieu d'Hymen la sinistre vengeance:
Dérobez-lui vos galans attentats.

Dans ce séjour où tant de vains prestiges

Se succédaient, égaraient la raison,
Changeaient de l'air les vapeurs en prodiges,
Et présentaient par-tout l'Illusion;
Le *Ragamuf* ne trouva point *Maltide*.
Malgré l'Amour, son âge et ses attraits,
Elle n'est point tombée en ses filets;
Loin de ces bords Saint *Nicolas* la guide,
Et *Ragamuf* quitte enfin ce palais.

Saint *Pierre* et lui s'arrêtent aux limites
De cet empire; on n'en sortit jamais
Sans éprouver au moins quelques regrets.
Leurs passions sans cesse contredites,
D'un feu plus noir s'allumaient dans leur sein;
Et redoublant tous deux d'impatience,
Ils s'éloignaient. Vers le dernier confin
De ces beaux lieux alors venait *Urbin*.
Dans son désordre il ne suit nul chemin;
Tantôt l'Amour et tantôt la vengeance
Le remplissaient de crainte ou d'espérance.

Près d'épouser l'objet le plus charmant,
Quelques remords le tourmentaient pourtant;
De l'hyménée il sentait l'influence.
Il se blâmait d'aimer le changement,
D'avoir séduit et trompé trop de belles,
D'être en exemple aux amans infidèles.
Quoi! disait-il, dans mes desirs errant,
Je suis ensemble et volage et constant.
J'aime *Maltide*, et ne puis cependant
Devant mes yeux voir paraître une femme

Que je ne sois tout aussitôt en flamme,
Que je n'emploie avec soin pour l'avoir
Tous les moyens qui sont en mon pouvoir.
D'un chevalier est-ce-là la conduite?
J'ai mérité de perdre les appas
De la beauté dont je poursuis les pas:
De mes erreurs il faut que je profite,
Que je me range, et que dorénavant
Je sois cité comme un loyal amant.

En méditant un projet aussi sage,
Il passe auprès des débris d'un village
Qu'avaient brûlé la veille des guerriers
Pour se chauffer: puis bientôt il s'engage
Dans un chemin entre de hauts rochers,
D'où s'échappaient des filets d'eau limpide.
Un bois épais d'érables, de cormiers,
D'ormes, de pins, de chênes, d'alisiers,
S'oppose aux traits de son regard avide.
Quoi! je m'égare, et j'ai perdu *Maltide!*
Il se trouvait cependant tout auprès
De cet endroit où le fils du Saint-Père
Vit ses chevaux à ses feux la soustraire.

Vous souvient-il qu'en ces mêmes forêts,
Mon cher lecteur, l'amoureux *Fernandès*,
Toujours dévot, toujours discret et tendre,
La laissa seule avec un confesseur,
Et s'éloigna d'elle, de peur d'entendre
Les doux péchés qui pesaient à son cœur?

Sur une roche, au détour d'une allée,
Il aperçoit une baguette ailée,
Par les savans Caducée appelée.
La Vétusté, triste fille du Temps,
En a déja fait tomber les serpens:
Dom *Fernandès*, peu curieux d'antiques,
Mais amateur de nos saintes pratiques,
Prit ce bâton ailé pour une croix,
Et pour *Maltide* il prie à haute voix.
Ce caducée ornait le frontispice
D'une caverne où jadis des brigands
L'avaient sculpté, l'avaient noirci d'encens
Pour que *Mercure* à leurs vols fût propice.

Du fond du cœur *Fernandès* l'adorant,
Adresse à Dieu sa prière fervente.
Il se recueille, il se signe; il entend
Sortir de l'antre une voix gémissante,
Et des soupirs, et des tons menaçans
Où se mêlaient de féminins accens.
Il se relève, il saute, il court, il entre
L'épée au poing sous les voûtes de l'antre.

A la clarté d'un flambeau ténébreux,
Il aperçoit dressés sur une pierre,
Près d'une croix, les quatre ais d'une bierre,
Puis un poignard, une coupe, un cordeau;
Non loin de là, deux femmes dépouillées
De leurs habits, au pied d'un long poteau
Sont toutes deux étroitement liées.

Un scélérat, de fer enharnaché,
Armé d'un fouet, leur criait : infidelles,
Voici le jour d'expier le péché
Dont votre cœur fut si fort entiché ;
Je ne crains plus vos trames criminelles.
Nul art ici ne vous peut secourir ;
Contre vos pleurs j'appris à m'endurcir.
Ouvrez, ouvrez ces lèvres cajolées
Par tant d'amans : décidez votre sort,
Et choisissez vous-mêmes votre mort ;
Mais hâtez-vous, beautés trop désolées ;
Jusqu'au moment où vous aurez choisi
Le châtiment qui vous attend ici,
Toutes les deux vous serez flagellées.

Le chevalier, des dames défenseur,
Tombe à ces mots sur ce dur oppresseur,
Le prend, l'enlève, et l'étend sur la terre,
Avant qu'il puisse imaginer ou voir
D'où part le coup qu'il vient de recevoir.
Puis aussitôt l'emportant dans la bierre,
Il l'y renferme, et l'y cloue, et lui dit :
Périsse ainsi tout oppresseur maudit
Qui, comme toi, fait au sexe un outrage !
Le lion, l'ours ou l'éléphant sauvage,
Surpris vivans, et mis dans une cage,
Ébranle moins, et mord moins les barreaux,
Fait moins d'efforts pour sortir d'esclavage,
Que ce cruel n'en faisait dans sa rage,
En s'agitant, en heurtant les panneaux

Du triste étui qui le tenait enclos.
Mais que peut-il? Le défenseur des dames
L'y tient captif: puis, fier de ses travaux,
Se retournant : soyez libres, mes dames;
Je vais, dit-il, briser ces fers honteux.
Je vais..... que vois-je!.... O sort! ô jour heureux!
— O *Fernandès!* vous nous sauvez la vie....
— C'est vous? grand Dieu! *Polémide, Délie,*
Dignes objets de mes plus tendres vœux!
Il s'agenouille à leurs pieds qu'il embrasse.
Leur nudité le charme et l'embarrasse;
Il est discret, et ses yeux et sa main
A peine osaient se porter sur leur sein.
—Mais quel tyran, quel barbare eut l'audace
De s'emporter à ce point contre vous?
— Ah! *Fernandès!* ce cruel, ce barbare,
Ce malheureux que la fureur égare,
Cet assassin, hélas! c'est notre époux.
— Comment! *Sitose?* — Oui, par mille artifices,
A nos erreurs feignant de pardonner,
Adroitement il sut nous entraîner
Jusqu'en cet antre, et nous fit enchaîner
Sur ce poteau par de lâches complices
Qu'il renvoya bientôt, en leur disant
Que pour punir notre extrême licence,
Il nous voulait appliquer seulement
Le châtiment qu'on inflige à l'enfance.
Mais de cet antre à peine ils sont sortis,
Que se livrant à toute sa colère,
Il prend un fouet, arrache nos habits,

En nous disant que, ni pleurs ni prière,
De notre part ne pourront le fléchir;
Que de nos jours cette heure est la dernière;
Que nous allons toutes les deux périr.
O chevalier! ami, vengeur des femmes,
Vous dont le cœur et pur et vertueux
N'a ressenti que d'innocentes flammes,
Des sentimens nobles et généreux,
Délivrez-nous. — Oui; j'y consens, mes dames:
Mais vous savez si je fus malheureux
En vous servant; or maintenant je veux,
De mes respects, de ma longue constance,
De tous mes soins, avoir la récompense.
— Ah! soyez sûr que la reconnaissance
Peut tout sur nous: brisez, rompez nos nœuds.
— Oui: mais aussi vous comblerez mes vœux.
— Nous le jurons. — Observez bien, mes dames,
Que si j'étais sans égards pour les femmes,
Sur ce poteau, dans ces lieux affreux,
Je vous pourrais profaner toutes deux.
En leur parlant, déja sa main délie
Les nœuds cruels qui retenaient *Délie*;
Puis, doucement la pressant dans ses bras,
J'ai donc conquis vos célestes appas.
— Que faites-vous? Et quel transport vous guide?
Lui répond-elle. O mon libérateur!
Auparavant délivrez *Polémide*.
— Son tour viendra. — Ménagez ma pudeur.
— Votre Pudeur! — Que ma vive prière
Modère un peu vos sens trop échauffés;

Voudriez-vous devant cette guerrière,
Près d'un époux dont les cris étouffés
Montent vers moi du fond de cette bière?....
Épargnez-moi. — Mais vous m'avez promis. —
— Le lieu, l'instant ne sont pas bien choisis.
Ayez du moins un peu de complaisance :
En différant vous obtiendrez bien plus.
Mon cœur, touché de vos nobles vertus,
Sera sensible à tant de déférence.

De longs soupirs, des pleurs interrompaient
De temps en temps sa voix et ses promesses.
Dom *Fernandès*, troublé dans ses caresses,
La laisse fuir de ses mains qui tremblaient.

Vers ses habits il la conduit lui-même,
L'aide à regret à voiler ses appas.
Ma déférence à vos vœux est extrême,
Lui disait-il; mais ne me trompez pas.

Puis, dirigeant ses pas vers *Polémide* :
Pour vous, dit-il, vous êtes intrépide,
Et la pudeur combattant vos desirs,
Ne suspend point le cours de vos plaisirs.
Venez jouir, sensible à mes tendresses,
Du rare honneur de tenir vos promesses.

Des nœuds rompus qui volent en éclats,
Il la dégage, il l'emmène, il l'embrasse.
— C'en est assez; tout mon cœur vous rend grace,

Dit *Polémide*, en l'arrêtant d'un bras,
Et reprenant de l'autre sa cuirasse.
— Arrêtez donc, cruelle; où courez-vous?
— Je veux d'abord délivrer mon époux.
— Vous vous moquez..... Votre reconnaissance
Me doit d'abord donner ma récompense:
Je suis trop las d'essuyer des refus;
Vous le devez, et vous paîrez, vous dis-je.
— Je ne dois rien; les plaisirs ne sont dus
Qu'à qui nous plaît, non à qui nous oblige.
— O femme ingrate! — Écoutez, voulez-vous
Dans ce moment et pour jamais complaire
A toutes deux, délivrez notre époux:
S'il a voulu nous perdre en sa colère,
Nous pardonnons aux transports d'un jaloux,
Et la bonté fait notre caractère.
— Vous le voulez? Soumis à votre loi,
Vous n'aurez point de reproche à me faire;
Qu'il vive donc: mais vous, soyez à moi.
— Tendre héros, fiez-vous à ma foi,
Lui répartit en riant la guerrière;
Et l'Espagnol, toujours crédule en tout,
Prend une hache, et rompt par le haut bout
Du triste époux la sombre et dure cage.
Soudain la tête en sort et se dégage,
Pâle, bouffie, agitant ses cheveux,
Lançant au loin des regards ténébreux;
Sa bouche écume, et jette un cri de rage.
Le corps pressé, meurtri par le sapin,
Et se tourmente et se débat en vain.

Dom *Fernandès* aussitôt de sa main
Dresse la bière, et dit : si tu pardonnes,
Époux trop dur de deux femmes trop bonnes,
J'acheverai de briser ton étui,
Sinon, captif, reste, et péris ici.

Comme il parlait, sous cette roche horrible
Entre un guerrier par le bruit attiré,
De plumes, d'or, et de rubans paré;
Il avait l'air et charmant et terrible.
C'était, lecteur, c'était le jeune *Urbin*,
Conduit exprès par le Dieu de Cythère,
Pour corriger et l'époux inhumain,
Et l'Espagnol trop doux et trop bénin.

Vous connaissez ses mœurs, son caractère,
Son beau talent et de vaincre et de plaire
En un moment : cette aimable gaîté
Dont le péril croît la vivacité.

Or, dès qu'il vit à la sombre lumière
Qui s'échappait du flambeau funéraire,
Le fouet, les fers, la coupe, le cordeau,
La croix plantée à dix pas d'un poteau,
Ce front vivant qui sortait d'une bierre,
Et l'Espagnol armé d'un cimeterre,
Il rit, il s'arme. Il veut de ce tableau
Changer, dit-il, la lugubre ordonnance :
D'un pas pressé, dans cet antre il s'avance.
Il est frappé d'un spectacle nouveau.

Près d'une belle à peine revêtue
D'un simple voile, est une beauté nue.
Oh! oh! dit-il, ce groupe est bien plus beau :
Je veux encore en augmenter la grace.
Et vers ce groupe il vole avec audace.
On voit ainsi quelquefois un faucon
De vingt chasseurs mépriser la menace,
Et devant eux enlever un pigeon.

Il est déja tout proche de *Délie* :
Comment! c'est vous? l'honneur de l'Italie,
L'Amour du Pape. Et ces mots n'étaient pas
Encor finis qu'elle était dans ses bras,
Craintive, tendre, et de desirs émue.
Elle ne peut résister à sa vue,
A son talent, à son art enchanteur;
Et cependant résistant par pudeur,
Voulant cacher sa joie et sa défaite,
D'un ton tremblant sa faible voix répète :
Ah! laissez-moi. *Fernandès* en fureur
Fait frémir l'autre en criant : Ravisseur,
Tu vas mourir. Il court, et *Polémide*
Veut l'arrêter dans sa course rapide.
Il la repousse, il passe, il croit d'*Urbin*
Percer le cœur, et châtier l'audace.
Le fer pointu sillonne la cuirasse,
Et force *Urbin* à sortir de sa place ;
Il se retourne, et, le glaive à la main,
Il pare, il pousse, et de son adversaire
Il fait au loin voler le cimeterre.

Le Castillan recule; et saisissant
Un long poignard à son côté pendant,
Il se défend, il combat en arrière;
Et de son pied rencontrant le poteau,
Le heurte et tombe. Il tombe, et son manteau
Se retournant sur ses bras qu'il en serre,
Du mouvement les prive tous les deux.
Ne bouge pas, ou je t'ôte la vie,
Lui dit *Urbin*, et rends grace à *Délie*;
Je ne veux point t'immoler à ses yeux:
Cède au vainqueur, demeure en cette place,
Ou je te tue. En lui parlant, il passe
Sa forte lame entre les nœuds d'airain
Faits pour lier le casque au gorgerin,
Et l'enfonçant jusqu'à la garde en terre,
Tient *Fernandès* tout de son long couché,
Le cou serré sur le sol attaché.

Urbin quittant sa lame et sa colère,
Prend dans ses bras *Délie* et la guerrière:
Je suis vainqueur, et vous m'appartenez
Toutes les deux, par le droit de la guerre;
De tous les droits que le monde révère,
C'est le plus beau: de coups bien assénés
A-t-on tué les enfans et le père,
Femmes et biens au vainqueur sont donnés.
Vous allez voir ce qu'en tel cas doit faire
Un vrai héros à chaque prisonnière.

Comme il parlait, toutes deux s'efforçaient

De s'échapper des bras qui les pressaient.
Il les retient. *Polémide*, *Délie*,
Vous répondrez toutes deux de la vie
De ces captifs : ils sont morts, si mes vœux
Sont repoussés par l'une de vous deux.

Délie en tremble, et demande à voix basse
Quartier pour elle, et pour ces héros grace.
Ses yeux charmans, sa demi-nudité,
Rien ne fléchit un vainqueur irrité.

Pour *Polémide*, au péril aguerrie,
Elle remontre avec force à *Délie*
Qu'on doit sauver les jours de son époux,
Fût-il brutal, vindicatif, jaloux ;
Eût-il voulu vous battre, vous pourfendre,
De ce devoir rien ne peut vous défendre ;
Qu'ainsi le veut l'honneur, la probité,
La loi qui parle, et doit être accomplie ;
Qu'en pareil cas, céder, c'est œuvre pie,
Vertu, constance et même chasteté,
Preuve d'amour et de fidélité ;
Que leur époux a sur-tout mérité
De recevoir cette preuve certaine
Qu'elles n'avaient ni rancune ni haine ;
Que toutes deux, avec un zèle égal,
Se dévoûraient pour le tirer de peine ;
Et bien remplir le devoir conjugal.

Je ne sais trop si cette remontrance,

Où l'orateur mettait tant d'éloquence,
Eût de *Délie* adouci la rigueur.
Le jeune *Urbin*, pour obtenir un cœur,
En parlant moins, avait plus de puissance ;
Sa voix, ses traits, sa vive impatience,
Font éprouver et partager ses vœux :
Il eût vaincu l'ame la plus farouche.
Tel un flambeau communiquant ses feux,
Échauffe, embrase ou fond tout ce qu'il touche.

Délie, émue, et le front rougissant,
Ferme les yeux, et dit en bégayant :
Je crois.... je dois.... je veux, quoi qu'il m'arrive....
Je veux... je veux.... le... sauver... Ah !.. qu'il vive...
Je me dévoue... ah !... je... je ne consens...
D'en dire plus elle n'eut pas le temps.
Et cependant, s'agitant dans sa bière,
L'Époux criait : traître ! qu'oses-tu faire ?
Elle est ma femme..... Et non moins furieux,
Dom *Fernandès* criait : elle est ma dame.
Et rugissant ils invoquaient tous deux
Les habitans des enfers et des cieux,
Pour arracher cette belle à la flamme
De ce guerrier. Mais le hardi vainqueur,
Sans écouter des vaincus la clameur,
Jouit, triomphe, augmente encor d'ardeur,
Et de *Délie* il passe à l'Amazone.
A ses transports celle-ci s'abandonne,
En plaisantant, en riant du tableau,
Et du contraste étonnant qu'à sa vue

Offrent la croix, la bière, le flambeau,
Les deux captifs, les liens, le poteau,
Et deux beautés, l'une demi-vêtue,
D'un air modeste, et l'autre toute nue
Entre les bras d'un jeune chevalier
Tout brillant d'or, de plumes, de laurier,
Qui respirant les plaisirs et la gloire,
Usait si bien des droits de la victoire.

Riant toujours, elle reprend soudain
Ses vêtemens; *Urbin*, le jeune *Urbin*
De toutes deux assiste à la toilette,
Et quelquefois la trouble en badinant.

Délie, encor honteuse et stupéfaite
Des grands effets d'un tel événement,
Au bel *Urbin* disait en s'habillant:
Qu'avez-vous fait? si voulant me confondre,
Ou *Fernandès*, ou *Sitose*, jamais
Me reprochaient vos coupables succès,
A leurs discours que pourrais-je répondre?
— Vous leur diriez qu'ils ont tous deux rêvé;
Qu'un pareil fait n'est jamais arrivé;
Qu'il n'est pas vrai, qu'il n'est pas vraisemblable;
Que qui le dit, doit le rendre probable.
Éloignez-vous. Je dois reprendre ici
Le fer qui tient captif mon ennemi.
Par la poignée arrachant de la terre
Avec effort son large cimeterre,
Il tend la main au triste chevalier;

Puis il lui dit : comme à mon prisonnier,
Je vous impose en tous les temps de taire
Ce qu'en ces lieux vous nous avez vu faire.
De *Sitosi* détruisez la prison ;
Je ne veux point pour vous d'autre rançon :
Vous êtes libre, et je vous congédie.
Lors rejoignant *Polémide* et *Délie*,
Il les emmène en achevant ces mots.

Le Castillan, tout rempli d'une honte
Que par degrés la colère surmonte,
Rompt du sapin l'étroit et dur enclos.

Le fier taureau qui, frappé de la hache,
Brise les nœuds du lien qui l'attache,
Fuit de l'autel, et renverse à ses pieds
Le Dieu, le prêtre et le peuple effrayés,
N'est pas plus prompt, n'a pas plus de colère,
Ne pousse pas plus de mugissemens
Que *Sitosi* s'échappant de la bière,
Frappant la voûte et l'air de hurlemens,
Et poursuivant *Urbin* et ses deux femmes.

Tout en courant, il ramasse le fer
Qu'*Urbin* d'un coup a fait voler en l'air,
En désarmant le défenseur des Dames.
Urbin du glaive allait être percé :
Un cri soudain par *Délie* est lancé ;
L'agile *Urbin* pare, s'élance, embrasse

Le dur époux qui, de trop près saisi,
Ne peut pointer son adroit ennemi.
Lorsqu'en sifflant un vieux serpent enlace
Des longs replis de son corps sinueux
Les vastes flancs et le col musculeux
D'un buffle noir, l'animal furieux
Alonge en vain ses cornes menaçantes.
Il frappe l'air, combat contre les vents,
Remplit les bois de ses longs beuglemens,
Et perd sans fruit ses forces impuissantes;
Il n'atteint point le flexible ennemi
Dont il se sent de trop près assailli.
Dans le combat, tel était *Sitosi.*

Non moins qu'*Urbin* l'Amazone subtile,
A son époux ôte un glaive inutile.
Suivant d'*Urbin* le conseil généreux,
Sans différer, hors de ces tristes lieux,
Elle conduit *Délie* encor tremblante;
Elle en soutient la marche défaillante.

Bientôt après, comptant suivre leurs pas,
Le jeune *Urbin* laisse enfin de ses bras
Sortir l'époux, de qui l'aveugle rage
Voulant venger sur quelqu'un son outrage,
A coups de poing tombe sur *Fernandès.*
Ah scélérat! protecteur des forfaits!
S'écriait-il, de mes fureurs jalouses
Tu voulais donc sauver mes deux épouses?
Jouet honteux de ces cœurs sans vertus,

Tes sots égards, tes délicates flammes,
Pour digne prix, n'ont eu que des refus.
Crois-moi, crois-moi, vil courtisan des Dames,
Crédule amant de ce sexe sans frein :
La bouche prude, et le cœur libertin,
C'est la devise et le portrait des femmes.

Parlant ainsi, chaque mot qu'il disait,
Était suivi de vingt coups qu'il portait.
Exactement l'Espagnol les rendait ;
Et réfutant ses propos, répondait :
Ami du sexe, et chevalier des Dames,
A leurs vertus ainsi qu'à leurs attraits
Je rends justice, et ne souffre jamais
Que devant moi l'on insulte les femmes.

En se battant, tous deux ils s'avançaient
Hors de cet antre. A peine ils en sortaient,
Qu'un bouc ailé voltigeant sur leur tête,
Leur apparaît : et *Fernandès* s'arrête,
Prend un *Agnus*, tire un long chapelet,
Et fait la croix sur son front qui tremblait.
A tout sorcier ce signe redoutable,
Vous le savez, met en fuite le Diable.
Lors *Ragamuf* laisse dans ces forêts
Tout seul à pied le dévot *Fernandès* ;
Fait emporter l'époux par ses follets ;
Puis, saisissant *Polémide* et *Délie*,
Il les enlève, et les conduit tous trois
Près du Vésuve, en ce lieu de féerie

Où tant de Saints, de belles et de Rois
Étaient heureux. Par quoi? par la folie.

Sur son cheval, près de l'antre resté,
Le jeune *Urbin* est déja remonté.
De son amante, à son esprit volage,
Tout aussitôt se retrace l'image.
Je l'aime, ô ciel! je veux être constant;
Je me promets de ne plus aimer qu'elle,
Et je lui suis, dans le même moment,
Pour deux objets à la fois infidèle.

Non, le plus fier des humains, je le voi,
A cet égard n'a nul pouvoir sur soi;
Et cependant nous voulons que la femme
Ait plus que nous d'empire sur ses sens,
Qu'elle résiste à la plus vive flamme,
Quand nous cédons aux moindres sentimens:
Nous sommes tous pour elle des tyrans.
Oui, des tyrans.... Oui;... mais pourtant moi-même,
Qui tant de fois, par mes égaremens,
Ai mérité de perdre ce que j'aime;
Si j'apprenais que quelqu'autre galant
De mon amante eût arrêté la vue,
Que sans savoir ni pourquoi ni comment
A ses desirs elle se fût rendue,
Je deviendrais aussi fou que *Roland*:
De son fourreau j'arracherais ma lame;
De mon rival, dont j'envîrais le sort,
Je prétendrais accélérer la mort.

Peut-être même, aveugle en mon transport,
J'irais, j'irais jusqu'à tuer la dame
Pour qui je vis, cette ame de mon ame,
Elle cent fois moins coupable que moi,
Qui n'ai jamais pu lui garder ma foi.
Qu'un homme est fou, quand il aime une femme!

CHANT XXXI.

Ragamuf et Saint Pierre cherchent toujours Maltide. Magdelaine la préserve d'un grand danger. Elle perd sa virginité.

QUAND la Nature au fond d'un jeune cœur
Met le Desir et loge la Pudeur,
Pour se combattre et pour s'entredétruire,
S'égare-t-elle, et cherche-t-elle à nuire
A son grand but, à l'instinct enchanteur
Par qui tout être aime à se reproduire?

Quoi qu'il en soit de ses secrets desseins,
Parmi les dons qu'elle accorde aux humains,
Cette pudeur n'est le moins délectable:
La jeune fille en paraît plus aimable.
Elle rend l'homme encor plus amoureux;
Elle prolonge en jours délicieux
Ces courts momens d'un délire fougueux
Qu'eût terminés un premier tête à tête.
Au badinage, au regard, au souris,
Au refus même elle donne du prix,
Et du plaisir nous fait une conquête.

Et cependant ces délais, ces débats

D'un cœur naïf qui veut, qui n'ose pas
S'abandonner à l'instinct qui l'entraîne,
Ne sont connus que de l'espèce humaine.

Au bord du nid, l'oiseau trop jeune encor,
Qui brûle et craint de prendre son essor,
Agite l'air de son aile incertaine;
Mais quand l'Amour l'appelle sous ses loix,
Sans différer il accourt à sa voix.
Pour l'homme seul l'amour souvent est peine.
Je l'éprouvai : puissiez-vous, chers lecteurs,
N'en recevoir qu'une légère chaîne,
Que des tissus ou de soie ou de fleurs!

Près de ce bois, séjour de tant d'alarmes,
Où cent héros ont exercé leurs armes,
Où cent beautés ont répandu des larmes,
Où seul à pied *Fernandès* cheminait,
Où, fier encor d'avoir conquis deux belles,
Urbin pourtant de nouveau se plaignait
De ne pouvoir dompter ses sens rebelles,
Roulait le char qui *Maltide* emportait
A travers champ, sans que sa main candide
De ses coursiers osât toucher la bride.

Courant ainsi, sans suivre de chemin,
Tous deux rendus, épuisés par la faim,
Le jour baissant, s'arrêtèrent enfin
Sur un pré verd. Là, les Nymphes font naître
Tous les matins une foule de fleurs,

Qui de l'Aurore empruntent les couleurs ;
Là, tous les deux ils se mirent à paître.

Malgré l'effroi que *Maltide* éprouvait,
De ses chevaux le sort elle enviait.
Par-tout la main de la sage nature
Aux animaux prodigue une pâture
Fraîche, salubre, et que sans aucun soin
Leur appétit trouve prête au besoin.
A l'homme seul il faut de l'industrie
Pour préparer même un méchant repas,
Heureux encor lorsqu'il n'en manque pas!
Plus d'un héros, au sortir des combats,
Quand son cheval paissait dans la prairie,
Soupa fort mal, ou sur l'herbe fleurie,
Fier des grands coups qu'il venait de frapper,
Las et transi, se coucha sans souper.

Maltide voit l'astre de la lumière
Prêt à finir sa brillante carrière.

Tout l'Occident étincelle de feux,
Et l'horizon à ses regards étale
L'or et la pourpre, et l'azur et l'opale.
Ce beau spectacle est le charme des yeux,
Quand on sait bien dans quel bon domicile
On peut souper et reposer la nuit ;
Mais quand on est sans lit et sans asyle,
De ce spectacle assez mal on jouit.

Maltide aussi pour lors n'en jouit guère.

Ses yeux troublés cherchent à découvrir
Maison, châtel, ou couvent ou chaumière,
Qui jusqu'au jour puisse la garantir
De la froidure, ou des bêtes féroces,
Ou des humains quelquefois plus atroces.

Sa vue errait ainsi de toutes parts,
Sans rien trouver, quand soudain une tente
De soie et d'or et de pourpre éclatante
Sous des palmiers s'élève à ses regards.
Parmi des fleurs, sur une table ronde,
D'un pur émail, vingt vases précieux
Avec éclat présentent à ses yeux
Les doux tributs de la terre et de l'onde;
Des fruits exquis, des mets délicieux,
Et cent flacons tous remplis de vin vieux.
— Quoi! dit *Maltide*, en ces champêtres lieux
De tels apprêts! — Une troupe galante
De cent beautés sort du fond de la tente,
Accourt près d'elle, entoure ses chevaux,
En folâtrant en détache la bride,
Et du harnois débarrasse leur dos.
Hors de son char on enlève *Maltide*;
On la caresse, on la baise, on lui dit
Que ce repas est préparé pour elle;
Que la coutume en ce climat est telle,
Que toute femme ou galante ou cruelle,
Que le hasard ou le sort y conduit,
En ce beau lieu soupe et passe la nuit;
Qu'elle ne craigne aucune violence,

Aucun danger ; qu'enfin la Providence,
Par un bienfait très-grand, ne permet pas
Qu'homme en ce lieu porte jamais ses pas.

De tant d'accueil ne pouvant se défendre,
Leur rendant grace, et cherchant à comprendre
Quel est le but, l'usage, le destin
De ces beautés, vers le lieu du festin
Elle est menée, elle est assise à table :
Les sons touchans des plus tendres concerts
Soudainement font retentir les airs.
Le souper fait, un sommeil délectable
De son œil bleu vient amortir les feux.
Tout aussitôt cette troupe galante
Conduit ses pas dans le fond de la tente,
Sous un bonnet cache ses blonds cheveux,
Ote ses gants, sa robe, sa ceinture,
Et son corset ; et pour toute parure,
Sur ses appas si beaux, si précieux,
Ne laisse rien qu'une simple chemise.
Puis avec soin pour dormir elle est mise,
Entre deux draps, dans un lit spacieux.
Un profond somme assoupit ses beaux yeux.

Elle est à moi, dit aussitôt Saint *Pierre :*
O *Ragamuf!* le charme réussit.
De leur monture il s'élance en ce lit.
Sur lui soudain le même charme agit ;
Et s'opposant aux exploits qu'il veut faire,
Un prompt sommeil clot sa lourde paupière.

Moins vivement jadis il s'endormit
Dans ce jardin où *Jésus* le reprit
De n'avoir pu veiller une heure entière.

De son grand art le sorcier s'applaudit.
Saint *Nicolas* en frémit ; il appelle
Tous les Élus pour sauver cette belle.
Ce fut en vain, nul ne lui répondit,
Et *Magdelaine* eut seule pitié d'elle.
Adroite et fine, elle prend ses appas,
Son port, ses traits, et sa taille et sa grace.
Elle l'enlève, et se met à sa place
Avec un art tellement efficace,
Que l'Enchanteur ne s'en aperçoit pas.

Il fond sur elle avec même espérance,
Mêmes desirs, et même véhémence.
Mais le doux bruit de leurs tendres ébats,
Le mouvement, l'approche de la Sainte,
Dissipe enfin le charme vaporeux
Qui de Saint *Pierre* avait fermé les yeux.
Ciel ! de quels coups il sent son ame atteinte,
Alors qu'il voit l'Enchanteur se pâmant
Sur la beauté que pour *Maltide* il prend.
Il veut punir sa ruse et son audace ;
Il prend ses rets, il les jette, il enlace
Dans leurs replis cet enchanteur maudit,
Le tire à soi, l'attache au pied du lit ;
Et, comme lui trompé par l'apparence,
Vers *Magdelaine* aussitôt il s'avance,

Baise son sein, la caresse, lui dit :
Belle *Mialtide*, à ma flamme amoureuse
Daignez répondre, et son genou bénit
Foule déja le duvet qui fléchit.
De son erreur *Magdelaine* sourit :
Mais noble, tendre, et sur-tout généreuse,
Elle ne put, en voyant ses desirs,
Lui refuser de si touchans plaisirs.

O Sainte auguste, et vraiment vénérable!
S'il fut trompé, du moins il fut heureux.
Hélas! hélas! pour les cœurs amoureux
Souvent l'erreur est un bien véritable.

Elle eût voulu pouvoir la prolonger :
Mais du filet prompt à se dégager,
Et prétendant enlever son amante
A son rival, d'une voix fulminante,
Le Négromant appelle ses follets,
Et ses lutins et tous ses farfadets.

En voltigeant, leur troupe pétulante
Fond sur le Saint : mais la Sainte prudente,
Pour éviter leurs efforts indiscrets,
Reprend soudain ses véritables traits,
Son auréole, et cet air tendre et prude,
Signe sacré de la béatitude.

Les farfadets, les lutins, les follets,
Reconnaissant ses célestes attraits,

Pleins de respect aussitôt s'éloignèrent,
Et devant elle en fuyant s'écartèrent.

Le Coq trois fois en ce moment chanta;
Pierre rougit de sa faute nouvelle,
S'en repentit; mais il y persista.

Au Paradis la Sainte remonta:
Là, Saint *Thomas* l'aventure nia
A tous les Saints. Cependant avec elle
En grand secret le Saint en plaisanta,
Et même on dit qu'il l'en trouva plus belle.
Tel quand je vis ma *Cloris* infidelle,
Quand je ne pus douter de son péché,
De ses appas plus vivement touché,
Mon cœur reprit une flamme nouvelle.
Tels *Ménélas*, *César*, les deux *Henris*,
Quoique trompés, et quoique bien instruits
Des jeux fripons de leurs douces maîtresses,
N'en furent pas moins vifs en leurs tendresses.

Le *Ragamuf* et Saint *Pierre* confus
Du changement de forme et de substance,
Qui dérobait la Sainte à leur puissance,
Restent long-temps œil fixe, bras tendus,
Bouche béante. — Eh quoi! la prophétie,
Dit le sorcier, ainsi s'est accomplie,
Et mes projets ne s'accompliraient pas!...
Tentons encor; viens, cherchons de ce pas
Cette beauté qu'on nous ravit. Saint *Pierre*

Monte avec lui sur l'animal volant;
Mais tous les deux dans les airs s'en allant,
Ne savent point dans quel coin de la terre
Est la beauté qu'on vient de leur soustraire.

De leurs desirs et de leurs attentats,
O Dieu d'Amour! c'est toi qui la sauvas.
Tu te jouais de leur malice vaine.
Dans son sommeil, des mains de *Magdelaine*
Tu la reçus, et tu la transportas,
Non loin de Naple, en un lieu solitaire,
Près de ces bords où régnaient autrefois
Tous les plaisirs : rive à *Vénus* bien chère,
Rive où jadis, excités par *Tibère*,
Les grands de Rome, avides de lui plaire,
Des voluptés ne suivaient que les lois.
Dans un vallon, près d'un autel rustique,
Est de *Vénus* une statue antique.
La main du Temps dans son cours la noircit,
La mutila, de mousse la couvrit,
Et cependant n'altéra point le zèle
Qu'en ces cantons on eut toujours pour elle.
Car si jadis les bergers d'alentour,
Païens dévots, la chargeaient de guirlandes,
Et la prenaient pour la mère d'Amour :
Lui présentant de plus saintes offrandes,
Tous les Chrétiens vivans dans ce séjour,
Non moins dévots, la prennent pour la Vierge,
Sur son autel récitent des *Ave*;
Et quand son jour de fête est arrivé,

Pieusement ils lui portent un cierge.
Mille bosquets de roses, de jasmin,
Croissans autour, charment le pélerin;
Et loin des vents, la mer en cet asyle,
En s'avançant, forme un bassin tranquille.

De cette rive, en regardant les flots,
Du Roi des Francs on voyait les vaisseaux,
Menaçant Naple, arrêtant au passage
Tous les secours que les vents et les eaux
Pouvaient porter à son triste rivage.

O tendre Amour! en cet asyle heureux,
Sous un berceau, sur un lit de verdure,
Tu déposas cet objet dangereux.
Un doux sommeil fermait encor ses yeux.
Ainsi jadis de Carthage à Cythère,
Tout en dormant, et ne s'en doutant pas,
L'enfant du fils d'*Anchise* et de ta mère
Fut un matin emporté dans tes bras.

Sortant du lit, cette belle était nue;
L'Amour ainsi l'emportait en riant:
Dans ses bras même elle fut revêtue
Par *Nicolas*, et très-modestement.
Soudain l'Amour à cet habit modeste
Prête un contour si galant et si leste,
Qu'il semble mis pour donner des desirs,
Et prolonger le moment des plaisirs.

Le Saint s'irrite; il veut de cet asyle

A tout mortel interdire l'accès.
Il veut sur-tout en bannir tout Français.
Tout à l'entour son adresse subtile
Creuse un torrent qui roule et forme une île.
Sur ce torrent dont le flot écumait
Entre des rocs, l'Amour aussitôt met
Un pont léger, à franchir très-facile.
Des orangers, des myrthes, des rosiers,
Sortant de l'onde en forment les piliers.

Ce Dieu savait que l'honneur des guerriers,
Le preux *Bourbon*, pour trouver son amante,
Errait non loin de cette île charmante.
Non moins savant, le pieux *Nicolas*,
Pour arrêter *Bourbon*, de cent soldats
Guide vers lui la cohorte sanglante.
Pour l'éviter, *Bourbon* porte ses pas
Près de ce pont; il le passe, il arrive
Sur les gazons qui bordent l'autre rive.
Le pont s'écroule, et fuit sous cette eau vive.

Le Saint frémit, il hâte le réveil
De la beauté qu'il craint qu'on ne surprenne
Ainsi livrée aux douceurs du sommeil :
Mais de ses yeux qu'elle entr'ouvre avec peine,
Le premier trait au hasard élancé
Est par l'Amour à *Bourbon* adressé.

Les deux amans dans les bras l'un de l'autre,
Malgré le Saint, tombent précipités.

C'est vous... c'est moi... quel bonheur est le nôtre!
Ces mots sans suite, et cent fois répétés,
Le lieu, l'instant, leur rencontre imprévue,
L'Amour qui parle à leurs sens agités,
D'un plaisir pur comblent leur ame émue.

Troublé, tremblant, sans penser, sans dessein,
Bourbon pressé des mains de cette belle,
Hors de lui-même, égaré sur son sein,
Dans son ivresse, allait triompher d'elle;
Quand le Patron de l'honneur féminin
Entre elle et lui déploie avec adresse
Le voile blanc qu'a tissu la Pudeur:
Voile divin qui maîtrise le cœur,
Calme les sens, enchaîne la tendresse,
Qui d'une belle écartant la faiblesse,
Arme ses yeux d'une austère rigueur,
Prête aux accens de ses lèvres de rose
Ce ton timide, et qui pourtant impose,
Ces doux soupirs, ces refus attirans,
Ce trouble vrai qui toujours nous en cause,
Qui rend plus vif le desir des amans,
Et qui pourtant, par un effet contraire,
Inspire en eux et le respect sévère,
Et les égards, et la peur de déplaire.
Minerve, était au milieu des combats,
Moins à couvert sous sa terrible égide,
Que sous ce voile une beauté timide
N'est à l'abri des tendres attentats.

Déja *Maltide*, un peu moins égarée,

Sent appaiser son désordre et ses feux,
Et de *Bourbon* se défend beaucoup mieux.
Nicolas croit sa victoire assurée ;
Il s'applaudit : mais, prompt à se venger,
Le Dieu d'Amour, sous ce voile léger,
Glisse en riant sa main folâtre et sûre ;
Et sous l'albâtre arrondi de son sein,
De *Vénus* même attache la ceinture (1),
Tissu charmant, assemblage divin,
Chef-d'œuvre heureux qu'a formé la nature.

Elle y plaça ces attraits décevans,
Qui touchent l'ame, et subjuguent les sens ;
L'ardent desir, la volupté, la joie,
Le badinage, et les jeux caressans :
Elle y mêla sous un tissu de soie
Le blanc ivoire, et ce léger carmin
Que des baisers broya le fol essaim ;
Le feu céleste, et ces perles liquides,
Dont le plaisir mouille nos yeux humides ;
La douce extase, et le ravissement,
Et de deux cœurs l'aimable épanchement.

Cette ceinture à peine orne les charmes
D'une beauté, que les tendres alarmes
S'emparent d'elle ; une molle langueur
Ravit sa force ; un désordre enchanteur
Règne en son ame ; et dédaignant l'honneur
De résister, de fuir, de se défendre,
Son seul bonheur, sa gloire est de se rendre.

Oh ! qui peindrait, objet touchant et tendre,
Oh ! qui peindrait le trouble, l'embarras,
L'incertitude et même les combats
Que tu sentis sous la double parure
Et de ce voile et de cette ceinture ?

De la Pudeur le respectable frein,
Des voluptés l'impétueuse ivresse,
Également font palpiter sans cesse
Ton cœur naïf et ton timide sein.

O doux objet ! la tendre sensitive
A nos regards s'ouvrant avec plaisir,
Et se fermant honteuse et fugitive
Sous notre main qui cherche à la saisir,
N'est qu'une image, et faible et peu fidelle,
De ces combats qu'excitaient tour à tour
Dans tous tes sens la Pudeur et l'Amour.

O Dieu d'Amour ! tu répandais sur elle
Tes traits perçans, ton ivresse, tes feux ;
De ton bandeau tu couvrais ses beaux yeux.
S'abandonnant à ton pouvoir suprême,
A la nature, aux vœux de son amant,
Sa voix tremblante avoue enfin qu'elle aime.

Bourbon l'embrasse ; un cri tendre et perçant
Sort aussitôt de sa bouche enflammée.
Son œil se ferme, elle reste pâmée,
Et de douleur, et de ravissement.

L'Amour triomphe, et la nature entière
En est plus belle : au ciel et sur la terre
Rien ne résiste à son pouvoir sacré.
Nicolas fuit, confus, désespéré,
Et remportant, en pleurant de colère,
De la Pudeur le voile déchiré.

A son départ les Graces applaudirent;
Flore, Zéphyr, les Nymphes des forêts,
Les Dieux des bois entr'eux s'en réjouirent;
Et *Magdelaine* errante en ces bosquets,
Et les Vertus elles-même en sourirent.

NOTE DU CHANT XXXI.

(1) De Vénus même attache la ceinture,
Tissu charmant, assemblage divin,
Chef-d'œuvre heureux qu'a formé la nature.
Elle y plaça ces attraits décevans
Qui touchent l'ame et subjuguent les sens :
L'ardent desir, la volupté, la joie,
Le badinage, et les jeux caressans.
Elle y mêla sous un tissu de soie
Le blanc ivoire, et ce léger carmin
Que des baisers broya le fol essaim ;
Le feu céleste et ces perles liquides
Dont le plaisir mouille nos yeux humides,
La douce extase et le ravissement,
Et de deux cœurs l'aimable épanchement.

Ces vers ne sont pas une traduction, mais une imitation d'Homère. C'est une idée bien heureuse et bien digne de ce grand poète, que d'avoir donné à la Déesse de la Beauté une ceinture qui rassemblait tous les attraits, et dont le charme était tel, qu'il égarait le cœur des hommes les plus prudens.

Il a exprimé toute cette allégorie en quatre vers délicieux; il n'y emploie que des idées morales, mais chacune réveille des sensations physiques. Tous les poètes du monde en ont senti le mérite, mais tous n'en ont pas fait usage; une telle ceinture ne convenait pas à toutes les héroïnes. Dans *Homère*, c'est la reine du ciel qui l'emprunte à la mère de l'Amour. On ne pouvait guères décorer une simple mortelle d'un ornement semblable.

Le Tasse ayant à peindre dans *Armide* une magicienne douée de la beauté la plus parfaite, et dont l'art soumettait la nature, lui composa une ceinture magique de tous les charmes qu'*Homère* avait rassemblés dans celle de *Vénus*.

Aucun de nos grands maîtres en France n'a imité cette description : mais beaucoup de gens d'esprit en ont fait diverses imitations, sans trop s'inquiéter si une telle ceinture convenait à la beauté qu'ils en décoraient.

Imbert, dans le premier chant de son poème sur *le jugement de Pâris*, sujet usé et rebattu qu'il essaya en vain de rajeunir, tenta de décrire, d'après *Homère*, la ceinture de *Vénus ;* ceinture qu'il n'est pas aisé de conquérir dans les champs du Parnasse. Cette description appartenait de droit à son sujet, et voici le tableau qu'il en fait :

La divine ceinture
Qui sert d'asyle et de trône aux amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage
Erra toujours un essaim de plaisirs,
Les doux attraits et les ardens desirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux et les agaceries,
Piéges adroits qui surprennent les sens,
Et livrent l'ame aux douces rêveries.

On peut bien se douter encore qu'une *ceinture qui sert de trône*, n'est pas une image dans le goût d'*Homère* : on peut bien se douter aussi qu'Homère ne donne pas de plis à la ceinture de la Déesse de la Beauté, et qu'il ne fait pas errer dans ces plis un essaim de plaisirs, de vœux, d'agaceries, etc.

Imbert n'avait pas dérobé la ceinture de *Vénus*, quand il la décrivait ainsi.

L'auteur du poème de la Conquête de Naples, en opposant

à cette ceinture le voile de la pudeur qu'aucun poète n'avait encore décrit, et en peignant *Maltide* agitée par le double effet de ce voile et de cette ceinture, a du moins prêté quelque nouveauté a ce sujet ancien et presque usé. Ce n'est plus une simple description, c'est une action.

Tous ceux qui ont traduit parmi nous l'Iliade, ont traduit ce morceau en grands vers, tel qu'il est dans Homère. *Longepierre* est peut-être celui qui a le moins mal réussi. Voici comme il s'exprime.

Après ces mots Vénus lui donna sa ceinture,
Ouvrage industrieux, rare et belle parure,
Où brillaient à l'envi les plus charmans attraits,
L'Amour, les doux desirs, les entretiens secrets,
Les discours décevans, ce doux et feint langage
Qui dérobe souvent le cœur même au plus sage.

Nul auteur en français n'a plus approché de l'original. Il a presque autant de précision, et il dit précisément les mêmes choses.

Avant *Longepierre*, *Amadis Jamin*, ami de *Ronsard*, traduisit en vers, sous le règne de *François I*, les 12, 13, 14, 15 et 16e. livres de l'Iliade. La manière dont il peint la ceinture de *Vénus* a du naturel, de la grace et de la chaleur. Son vieux langage lui donne de la naïveté. Voici sa traduction :

Vénus se délia son ouvré demi ceint,
Piqué, fait à l'aiguille, en mille sortes peint.
Là sont tous les appas, là toute mignardise ;
Là tous les traits, attraits ; là toutes les feintises ;
Là se trouve desir et la douce amitié,
L'appétit de se joindre à son autre moitié ;
Là l'amoureux babil qui déçoit les courages,
Qui dérobe l'esprit et même des plus sages.

Il faut avouer que ce vers,

L'appétit de se joindre à son autre moitié,

est un vers charmant; et peut-être n'oseroit-on pas le hasarder aujourd'hui. La délicatesse poussée trop loin nuit souvent à la naïveté.

Lamothe, qui a cru pouvoir mettre en douze chants les vingt-quatre de l'Iliade, a été aussi long qu'*Homère* est concis dans la description de cette ceinture; et il a bien moins de feu et de rapidité que *Longepierre*. Voici les vers de *Lamothe* :

Vénus donne à Junon sa divine ceinture,
Ce chef d'œuvre sorti des mains de la nature;
Ce tissu, le symbole et la cause à la fois
Du pouvoir de l'amour, du charme de ses lois.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche,
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche;
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux plus forts que les raisons;
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes:
Et la nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade et ce qui fait aimer.

Il n'y a guères que les amateurs qui veulent tout connaître et tout comparer qui puissent desirer de lire les vers des autres traducteurs d'*Homère* : c'est pour eux seuls que nous les rapportons ici. M. *Rochefort*, de l'Académie des belles lettres, a rendu ainsi ce morceau :

La déesse, à ces mots, détache sa ceinture
Où, tissus avec art, sont les enchantemens,
Les desirs de l'amour, les soupirs des amans,
L'art de persuader, ce langage si tendre
Dont les plus sages même ont peine à se défendre.

Un M. d'*Obremes*, dans sa traduction de l'Iliade, le paraphrase ainsi :

De son sein, à ces mots, la mère *des atours*,
Détache une ceinture asyle des amours.
Sur ce tissu divin, nuancé par les graces,
Amans, on ne voit point vos pleurs, ni vos disgraces;
Le bonheur y respire, et l'essaim des attraits,
S'y jouant sur des fleurs, écartent les regrets;
Là, résident les vœux, l'aimable complaisance,
La persuasion, les doux soins, l'espérance;
Là sont, près des desirs, *les refus attirans*,
Et les tendres propos et les ris folatrans;
Plus loin brillent les jeux, le galant badinage,
Le plaisir, ce vainqueur du héros et du sage.
Enfin et la déesse *y voulut renfermer*
Tout ce qui blesse un cœur, tout ce qui fait aimer.

Ces deux derniers vers, et les refus attirans, sont un plagiat fait à *Lamothe* et non pas à *Homère*.

Le baron de *Beaumanoir* qui, dans sa vieillesse, publia les aventures de sa jeunesse, mais non sous le titre de Confessions comme *Rousseau* et *Saint-Augustin*, s'amusa aussi à traduire *Homère*, et voici comment il arrange cette ceinture de *Vénus* :

Mais, si quelque ornement manque à votre parure,
Je puis avec plaisir y joindre ma ceinture.
De ce philtre enchanteur qu'en vos mains je remets,
Apprenez le pouvoir pour juger des effets.
Le charme séducteur, le desir, la tendresse,
L'ardeur du sentiment et sa délicatesse,
Le plaisir sans mélange, et ce je ne sais quoi,
Qui fait naître l'amour, qui nous tient sous sa loi;
Cet entretien fleuri, ce charmant badinage,
Ces secrets révélés dont l'amour fait usage;
Ce courroux affecté, ce sourire flatteur,
Et ce caprice enfin qui bannit la langueur.
Mais ce divin tissu n'est connu de personne.

En 1790, M. de *Moustier*, dans des lettres à Émilie sur la mythologie, raconte que *Vénus* avait une ceinture, et il la décrit en ces vers; car ces lettres sont en prose et en vers.

On y voyait l'Amour conduit par l'Espérance;
Les timides aveux, la molle résistance,
La pudeur enfantine et les jeunes plaisirs,
Qui fuyaient, agaçaient, caressaient les desirs.
Auprès d'eux paraissaient la volupté, ses charmes,
Ses transports; la langueur, les yeux baignés de larmes;
La douce intimité, les soupirs, les sermens,
Les caprices suivis des raccommodemens.

En 1796, ou dans l'an 4 de la République française, M. *Baour-Lormidn* nous a donné une traduction en vers de la Jérusalem délivrée. Voici comme il décrit la ceinture d'*Armide*. Ce n'est pas *Homère*, c'est *Le Tasse* qu'il veut imiter.

Mais le luxe de l'art, celui de la nature,
S'uniraient vainement pour former sa ceinture.
Sa main *d'un feu* magique employant *les ressorts*,
Sut créer *la chimère* et lui donner un corps.
Seule elle y confondit les graces, le sourire,
Cet heureux abandon que le bonheur inspire;
Les refus attrayans, le calme des plaisirs,
Leurs craintes, leurs transports et leurs tendres soupirs;
Les mots entrecoupés, les pleurs nés de la joie,
Et ces épanchemens où l'ame se déploie.

Le Tasse ne dit pas qu'en employant *les ressorts d'un feu*, *Armide* créa la *chimère*. Il dit tout simplement qu'elle donna un corps à ce qui n'en eut jamais, et qu'elle mêla ensemble ce qu'il n'était pas permis à un autre de mêler.

Elle donne du corps à ce qui n'en a point,
Unit ce que nul autre ensemble n'avait joint.

Cela est plus concis, plus rapide, plus chaud, plus clair et plus vrai.

Il est assez singulier que les deux auteurs français qui ont décrit cette ceinture avec le plus de naturel et le plus de vérité, soient les deux plus anciens, *Jamin* et *Longepierre* : tandis que les auteurs de ce siècle ont tous été diffus ou froids, ou gênés ou vagues dans leurs imitations.

Je ne me rappelle point d'avoir trouvé cette ceinture décrite par les grands auteurs de l'ancienne Rome. Mais les Italiens l'ont imitée plusieurs fois : voici la ceinture d'*Armide*, où *Le Tasse*, dans son seizième chant, a jouté contre *Homère*, mais non sans succès.

Diè córpo a chi non l'hebbe, e quando il fece
Tempre mischiò, ch'altrui mescer non lece.
Teneri sdegni, e placide, e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci;
Fuse tai cose tutte, e poscia unille,
Et al foco temprò di lente faci;
E ne formò quel sì mirabil cinto,
Di ch'ella haveva il bel fianco succinto.

M. l'abbé *Da Luigi Maria Buchetti*, de Milan, m'a donné la traduction qu'il a faite de ce même morceau d'*Homère*. Je ne sais si depuis il l'a fait imprimer, la voici :

Disse, e dal fianco il bel trapunto, e vario
Cinto si sciolse, ove raggiuntè insieme
Son vezzi, amor, disii, coloqui, et motti
Che involano a piu saggi il cor dal petto.

Salvini, qui traduisit l'Iliade en vers italiens, est plus faible ; il rend ainsi cet endroit d'Homère :

Disse, et dal petto sciolse il bel trapunto
Cuojo, ingegnoso, storiato et vago,
N'lavorati son tutti i suoi vezzi,
E l'attrative tutte, e leggiadrie,
Ove è l'Amore, il Genio, il Favellio,
La consolazion colla carezza,
Che ruba il senno a i savi ancor piu grandi.

Pope, le seul traducteur dont l'ouvrage ait paru valoir l'original, a décrit ainsi cette ceinture, dans le quatorzième livre de sa traduction de l'Iliade.

And from her fragrant breast the zone umbrac'd,
With various skill, and high embroid'ry grac'd.
In this was ev'ry art, and ev'ry charm,
To win the wisest, and the coldest warm :
Fond love, the gentle vow, the gay desire,
The kind deceit, the still reviving fire,
Persuasive speech, and more persuasive sighs,
Silence that spoke, and eloquence of eyes.

Je crois en conscience que personne n'a égalé *Homère* dans ce morceau. On voit en lui la touche primitive, la manière originale de l'inventeur.

Fin du deuxième volume.

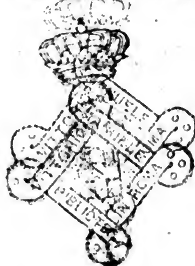


TABLE
DES CHANTS
Contenus dans le tome second.

Fin de la table du second volume.